

**RAYMOND DE RIENZI**

---

**LA FEMME  
CAPTIVE**

**ROMAN**

**D'UNE JEUNE DÉTENUE**

**ÉDITIONS JULES TALLANDIER**

**5<sup>e</sup> Edition**

**LA FEMME CAPTIVE**

DU MÊME AUTEUR :

*Aux Éditions Tallandier :*

LA FEMME ÉPERDUE, roman criminel (16<sup>e</sup> mille).  
LES FORMICIENS, roman de l'Ère secondaire (*Ouvrage  
honoré du vote de J.-H. Rosny aîné, pour le Prix  
Goncourt 1932.*)

*Chez Flammarion :*

L'OFFRANDE AU GÉNIE, roman (10<sup>e</sup> mille).  
LE GAMIN PASSIONNÉ, roman (10<sup>e</sup> mille).  
L'AVENTURE SUR LA ROUTE, roman d'une faible femme et  
de sa petite auto (Prix du Roman sportif 1927).

*Ouvrage technique :*

JE CHERCHE UNE AUTOMOBILE D'OCCASION (Collection  
Baudry de Saunier).

*Chez d'autres Éditeurs :*

LES DEMOISELLES PIGEONNEAU, roman.  
L'AVION QUI PARTIT D'AMÉRIQUE, poème.

*Pour paraître :*

LE CRÉPUSCULE DES HOMMES, roman d'anticipation.

---

RAYMOND DE RIENZI

---

# LA FEMME CAPTIVE

ROMAN  
D'UNE JEUNE DÉTENUE

PARIS

EDITIONS JULES TALLANDIER

75, Rue Dareau (xiv<sup>e</sup>)



IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE  
VINGT-DEUX EXEMPLAIRES SUR PAPIER DE HOLLANDE  
A LA CUVE  
DES PAPETERIES VAN GELDER ZONEN D'AMSTERDAM  
NUMÉROTÉS A LA PRESSE DE I A XXII.

*Pour Hélène et Gaston Schmit,  
épicuriens lettrés et bienveillants,  
en témoignage de l'affection de  
leur neveu.*

*R. de R.*

*Copyright by*  
Raymond de Rienzi  
1935.

Tous droits de traduction, de reproduction  
et d'adaptation réservés pour tous les pays  
y compris la Suède et la Norvège.

# LA FEMME CAPTIVE

## CHAPITRE PREMIER

Monsieur Lantarasse goûtait à petits coups un liquide tête de nègre qui remplissait une flûte à champagne. Entre chaque gorgée, il méditait, les lèvres serrées. Enfin, d'un ton lourd de désapprobation, il marmonna :

— Pas conforme !

Il était assis derrière un bureau de bois noir prodigieusement encombré. La pièce qui l'abritait était de dimensions médiocres, tapissée d'un très ancien papier à ramages, envahie par des cartonniers et fleurant tout ensemble l'étude de notaire provincial, la colle aigrissante, la lavande et l'épicerie.

Elle prenait jour sur une grande cour dont les pavés, ourlés d'herbe, étaient arrondis comme des carapaces de tortues.

Telle quelle, cette pièce n'était rien moins qu'un cabinet directorial. Quant à Monsieur Lantarasse, il y incarnait, de toutes ses forces, le Directeur de la Maison Centrale de détention pour femmes de Montilliès, dans l'Hérault.

C'était un gros homme surcomprimé, aux yeux à la fois naïfs et sévères, au visage glabre, une sorte

de proconsul obèse qui croyait visiblement à sa propre majesté et chez qui la mauvaise humeur semblait une seconde nature. Il exerçait son autorité sur environ deux cents détenues, toutes gravement coupables et impitoyablement condamnées.

Monsieur Lantarasse saisit une autre flûte de verre et la porta à ses lèvres. Son front se rembrunit davantage encore. Il médita un long moment, puis appuya sur un bouton du pupitre téléphonique.

— Allô ! Monsieur l'Econome ?... Monsieur l'Econome, le café n'est pas conforme à l'échantillon. Faites-le reprendre, je vous prie. Et informez le fournisseur que nous n'aurons plus recours à ses services.

Il allait raccrocher, lorsqu'il se ravisa.

— Dites-lui bien, Monsieur l'Econome, que la prison a le droit d'être aussi bien servie que toute autre clientèle, exactement, exactement...

Le Directeur souffla, puis atteignit sur la cheminée un petit sac d'épicier empli de haricots. Il en éparpillait déjà une poignée sur le buvard maculé de son sous-main, quand on frappa à la porte.

— Entrez ! Entrez ! Monsieur le Sous-Directeur.

Même avec ce collaborateur de tous les jours, le chef demeurait protocolaire et distant. Il salua d'une lente inclination de tête, mais n'invita pas l'arrivant à s'asseoir.

— Monsieur Valienne, il ne me déplait pas que vous me surpreniez au moment où j'exerce un des plus modestes, mais des plus utiles, parmi les devoirs qui m'incombent. Le contrôle, Monsieur, le contrôle ! Je ne saurais admettre que les fournisseurs en prennent à leur aise, et que, s'agissant d'une prison, ils s'imaginent...

Déférent, le Sous-Directeur laissa s'achever une déclaration de principe qu'il ne connaissait que

trop, pour l'avoir entendue, depuis des années, chaque fois qu'il y avait eu un marché à passer ou une fourniture à recevoir...

Claude Valienne était un homme de haute taille, au visage brun et net, au menton glabre, à la courte moustache grisonnante, encore dans toute la vigueur de la cinquantaine. Par nécessité professionnelle, il imposait à ses traits une certaine sévérité. Mais sa grande bouche restait bienveillante et ses yeux noirs s'embuaient souvent, malgré lui, de bonté et d'indulgence. Au reste, fonctionnaire zélé, ponctuel, infiniment respectueux des consignes administratives, il faisait preuve, tant à l'égard de son supérieur immédiat qu'envers les chefs lointains, inconnus et redoutables, du Ministère, d'un loyalisme à toute épreuve.

Quand le Directeur eut achevé l'exposé des principes qui présidaient à son contrôle du café et des haricots, Monsieur Valienne put énoncer l'objet de sa démarche :

— Trois détenues vont arriver par le train de dix-huit heures. Peut-être, Monsieur le Directeur, serait-il temps d'établir leurs fiches...

— Que ne l'avez-vous déjà fait, Monsieur le Sous-Directeur ?

— Vous avez conservé le pli du Ministère.

— Vous croyez ? Mais non, mais non...

Tout en protestant, Monsieur Lantarasse se dressa. Sa large et courte silhouette tourna dans la pièce, à petits pas pressés. Il répétait encore, d'une voix de plus en plus assurée : « Mais non, mais non ! » qu'il tenait déjà dans ses mains une vaste enveloppe de papier bulle non décachetée. Il revint vers son bureau et leva les bras au plafond.

— Je suis excédé, Monsieur le Sous-Directeur ! Je succombe à la tâche ! Ainsi, tenez ! tenez ! Je n'ai

même pas eu le temps d'ouvrir cette lettre, pas le temps matériel, vous m'entendez !

Il se laissa tomber dans son fauteuil, roula des yeux furieux et haleta à grands coups, pour bien montrer à quel point on abusait de lui. Puis, il esquissa le geste d'écarter les haricots semés sur son sous-main. Mais il se ravisa.

— Monsieur le Sous-Directeur, ouvrez vous-même ce pli. Et dites-moi quelles nouvelles charges, quel surcroît de travail va nous amener le train de dix-huit heures !

L'enveloppe jaune contenait trois états signalétiques. Une femme Pernin, quarante et un ans, domestique, venait purger dix ans de réclusion pour avoir incendié les meules de ses patrons. Une fille Van Muhle ne sortirait que dans vingt ans, parce qu'elle avait tenté d'empoisonner un oncle à héritage.

— Tiens, dit soudain Valienne, nous avons une « perpétuité » !

— Il ne nous manquait que cela ! gémit le gros homme aux regards furibonds.

Ce n'est pas la durée de la peine qui l'atterrit, — que lui importait, à lui ? — mais le fait qu'il s'agissait vraisemblablement d'une criminelle plus dangereuse que les autres, plus difficile à surveiller, en tout cas, plus encline à ces gestes de désespoir qui suscitent des histoires si fâcheuses aux fonctionnaires responsables.

— Qu'a-t-elle encore fait, celle-là ?

Le Sous-Directeur lut à haute voix :

« Nadia Tekline, veuve Jordan, vingt-trois ans, née à Ekaterinenbourg, province de Perm (U. R. S. S.), vers 1908.

« Condamnée à mort par la Cour d'Assises de la

« Seine le 28 avril 1931, pour assassinat et complicité.

« Peine commuée en celle des travaux forcés à perpétuité, par décret présidentiel du 30 juillet 1931.

« Pas de condamnations antérieures.

« Exposé succinct des faits : le 1<sup>er</sup> octobre 1930, de complicité avec un amant, s'est rendue coupable d'assassinat sur la personne de son mari. »

Valienne n'avait pas lu la moitié de la fiche que, déjà, le Directeur avait saisi son front à deux mains et levait au plafond des yeux illuminés. Il se souvenait, oui, il se souvenait... On avait parlé de cette affaire... beaucoup... énormément... Toute la presse...

Mais pourquoi ? Certainement, le crime avait été accompagné d'une circonstance très spéciale. Laquelle ?

— C'est trop fort ! Je ne retrouve pas...

Pourtant, il avait une vaste mémoire, lui, le Directeur ! Quand il y avait enregistré quelque chose, c'était pour longtemps. Il pressa davantage son front et il souffla plus violemment que de coutume. Tout à coup, il s'écria :

— La baignoire ! La baignoire !

Et, comme Valienne le regardait sans comprendre, il précisa ses souvenirs d'une voix soudain claironnante :

— Vous ne vous rappelez pas ? C'est un procès qui remonte à six ou sept mois. Nadia Jordan ? Une jeune Russe. Elle avait réussi à se faire épouser par un vieux médecin très riche. Bien entendu, elle devait hériter de sa fortune. Mais elle a trouvé qu'il mettait trop longtemps à mourir. Alors, de complicité avec un chauffeur russe qui était son amant,

elle l'a assassiné... Le souvenir ne vous revient pas ?

— Vaguement, Monsieur le Directeur...

— Et la baignoire ? Hein ! la baignoire ? Cela ne vous rappelle rien ?

— Non, Monsieur le Directeur.

— Pourtant, cet épisode-là n'était pas banal. Le mari, le professeur Jordan, avait été tué à l'intérieur même de son hôtel particulier. Comment faire disparaître son cadavre ? Vous ne vous souvenez pas de ce qu'elle a inventé, la garce ? Eh bien, elle a fait fondre le corps dans une baignoire !

— Fondre ?

— Oui. Je retrouve les détails, maintenant... Le chauffeur est allé acheter des bombonnes d'acide sulfurique. Ils en ont rempli la baignoire : une baignoire en fonte émaillée, avec une rampe à gaz au-dessous. Ils ont fait chauffer l'acide. Peu à peu, le corps a fondu. Et, vers le matin, le corps du professeur s'est écoulé par la bonde !

— Votre mémoire est admirable, Monsieur le Directeur.

— Elle n'est pas trop mauvaise, concéda avec complaisance le gros homme, qui fut sur le point de sourire.

Valienne remit les états signalétiques dans l'enveloppe et, au moment de se retirer, se permit un bref commentaire :

— Le détail de la baignoire est proprement démoniaque, mais plus affreuse encore me paraît la duplicité de cette fille assassinant son bienfaiteur...

— Une cynique gourgandine, conclut le Directeur. Mais aussi (il leva un doigt vengeur), la Justice est en marche. Cette femme n'a que vingt-trois ans, et la voilà enfermée pour toujours, pour toujours ! Il faudra l'avoir à l'œil, Monsieur le Sous-Direc-

teur ! Notez-le. Et maintenant, laissez-moi, je vous prie : je suis débordé de travail !

Tandis que Valienne refermait la porte avec précaution, Monsieur Lantarasse répandit quelques haricots supplémentaires sur son sous-main et, en haletant un peu, se mit à les scruter l'un après l'autre, d'un œil dominateur.



## CHAPITRE DEUXIÈME

Quand on sort de Montilliès en se dirigeant vers Nîmes, la Maison Centrale est le dernier bâtiment que l'on dépasse, sur la droite. La prison se dresse, près d'un kilomètre après l'octroi, comme un bastion avancé de la ville, qui domine l'océan des vignobles.

N'étaient ses deux grosses tours carrées et les barreaux serrés qui condamnent la plupart de ses fenêtres, elle aurait un aspect assez débonnaire, avec ses clochetons gracieux et les rideaux de lierre qui tapissent maintes murailles. Elle se souvient, dirait-on, d'avoir été jadis un couvent et d'avoir abrité, pendant plus d'un siècle, les cornettes blanches et les rires innocents d'une communauté d'Ursulines.

Les bâtiments, hauts de quatre étages, dessinent un vaste quadrilatère, limité, du côté opposé à la route, par une rotonde. Trois cours y sont encloses. Une quatrième cour — la cour d'honneur... si l'on peut dire — s'étend entre la grille d'entrée et la porte monumentale, au fronton de laquelle se lisent ces deux mots :

MAISON CENTRALE

Deux palmiers, plusieurs platanes, sont aussi emprisonnés, et l'on voit leurs panaches verts frissonner par-dessus les toits.

Cette prison est le moins moderne, mais également le moins sinistre, des trois établissements qui reçoivent, en France, les femmes condamnées à de longues peines. Sur les deux cents détenues qu'elle contient en moyenne, une moitié ne sera pas libérée avant quinze ou vingt ans.

Ni le personnel dirigeant, ni les surveillantes, ne logent dans la grande demeure grillagée. Un seul local y est prévu, pour le Directeur. Mais celui-ci, originaire de Montilliès, possède en ville une maison plus riante et plus confortable. Il l'habite avec sa femme et sa fille, et c'est le Sous-Directeur, Claude Valienne, qui s'est installé dans l'appartement administratif.

Cet appartement est situé au deuxième étage d'un corps de bâtiment qui interrompt le chemin de ronde. Il est spacieux et clair : ses hautes fenêtres — ce sont les seules qui soient dépourvues de barreaux — regardent, les unes vers la route et les vignobles, les autres vers la cité.

Or, dans ce logis, le déjeuner vient de s'achever. Le Sous-Directeur fume paisiblement, devant sa tasse de café. Son épouse termine la lecture d'une lettre. C'est une femme grisonnante, un peu forte, avec un visage rose éclairé par de beaux yeux noirs. Un air de respectabilité bourgeoise s'y mêle à de la bonté. A de la joie aussi ; car la lettre qu'elle remet dans son enveloppe émane de son fils, — de leur fils unique, — grand garçon de vingt-six ans, qui effectue un stage d'ingénieur dans une usine de produits chimiques, à Bade.

— C'est donc vers la Pentecôte qu'il reviendra,

dit Madame Valienne... Encore huit mois. Comme c'est loin !

Le père va répondre par une exhortation pleine de sagesse, quand la petite bonne fait irruption dans la salle à manger. Son air est plus hagard que de coutume :

— Monsieur, la surveillante-chef, Madame Sexte, voudrait parler à Monsieur !

— Il n'est pas une heure et demie. Pourquoi n'attend-elle pas ?

— Elle dit que c'est grave, Monsieur !

— Eh bien, faites-la entrer ! accorde le Sous-Directeur, qui ne souhaite pas laisser refroidir son café.

Bientôt, la surveillante-chef paraît, grande et maigre, toute de noir vêtue, avec des palmes d'or à son collet et un trousseau de clés suspendu à la ceinture par une épingle double. Ses cheveux blancs, tirés en arrière, accentuent son air anglo-saxon et mettent en valeur son nez audacieux. Son visage est, d'ailleurs, intelligent et énergique. Elle semble fort émue.

— Il vient d'y avoir bataille, Monsieur le Sous-Directeur. Je crains qu'une des détenues ne soit gravement blessée...

— Qu'a-t-elle ?

— Je ne sais pas : elle est évanouie. On l'a transportée à l'Infirmerie.

— Qui est-ce ?

— La nouvelle... la plus jeune des nouvelles entrées hier. Je ne retrouve pas son nom...

— Nadia Jordan ?

— Oui, c'est cela.

— Qui l'a frappée ?

— Carmen... Je veux dire : la fille Volard.

— Oh ! vous pouvez l'appeler Carmen. On ne

sait que trop bien de qui il s'agit ! Où cela s'est-il passé ?

— Dans l'escalier, en remontant de la promenade. Une altercation dont je ne connais pas encore l'origine... Carmen a bousculé sa codétenue et l'a fait tomber au bas des marches. On a relevé la femme Jordan sans connaissance...

— Où est Carmen ?

— Pour l'instant, à l'atelier. Je viens prendre vos instructions...

— Eh bien, mettez-la au cachot, en attendant le Prétoire... Quant à la blessée, je vais la voir immédiatement. A tout à l'heure, Madame-chef !

Pour se retirer, la surveillante dut écarter la servante hagarde, qui obstruait la porte. Le Sous-Directeur se leva, le front soucieux.

— Pourvu qu'il n'y ait pas de « casse » !

Sa femme haussa les épaules et dit placidement :

— Même si elle y reste, qu'importe ? Une mauvaise bête de moins...

Mais le fonctionnaire répondit, avec un peu de rudesse :

— On voit bien qu'en cas de mort ce n'est pas toi qui aurais à fournir les explications, ni à rédiger les rapports !

Il sortit hâtivement et se dirigea vers l'Infirmerie.

Celle-ci occupait, au fond de la prison, le premier étage du bâtiment en demi-lune. On y accédait par un vétuste escalier de briques et par une terrasse découverte.

Une infirmière attendait le chef en haut des marches.

— Eh bien ? demanda Valienne.

— On l'a couchée, Monsieur le Sous-Directeur.

— A-t-elle repris connaissance ?

— Elle a rouvert les yeux, mais un instant seulement.

— Qu'a-t-elle ?

— Une blessure à la nuque.

— Grave ?

— On attend le docteur. Vous le savez, Monsieur le Sous-Directeur, pour ce qui est des blessures à la tête, ou c'est très sérieux, ou ce n'est rien...

— Que lui fait-on ?

— Pour le moment, nous la laissons reposer. S'il y avait fracture du crâne, tout mouvement risquerait...

— Allons voir !

Valienne entra dans l'Infirmierie au parquet luisant, aux murs très blancs, tout illuminée de soleil.

Outre la blessée, il n'y avait là qu'une seule malade, une vieille détenue à demi gâteuse, tousante et guettée par la congestion pulmonaire. Dès qu'elle aperçut le fonctionnaire, elle l'interpella d'une voix piaillante et servile :

— C'est par ici, Monsieur le Sous-Directeur, par ici... dans le lit à côté du mien... Elle ne bouge...

— Taisez-vous, Loire !

L'infirmière-chef arrivait. Elle conduisit Valienne auprès de la blessée.

Nadia Jordan était couchée sur le dos, absolument immobile, les yeux clos. Son corps était vaguement moulé par la couverture grise. Ses bras étaient allongés symétriquement sur le drap. Elle semblait une enfant endormie.

Son visage montrait un doux ovale d'albâtre, un front parfaitement lisse, des sourcils étroits et nets comme des coups de pinceau, de très longs cils abaissés, une petite bouche exsangue et détendue. Ses cheveux, d'un blond cendré très pâle, auréolaient sa tête.

Elle respirait très faiblement, aux confins mystérieux du sommeil et de la mort...

Le Sous-Directeur la contempla un moment en silence. Il avait, certes, vu passer bien des détenues, parfois jolies, parfois mineures, mais aucune ne lui avait jamais donné une telle impression de jeunesse et de pureté. Une image traversa sa mémoire : au dernier acte de *Pelléas*, Mélisande mourait ainsi... Il haussa les épaules : cette fille-ci n'était pas une princesse de légende. C'est dans un monde terriblement réel qu'elle avait bafoué, puis assassiné son bienfaiteur.

Il se détourna.

— Pourquoi n'avez-vous pas fait de pansement ?

— Elle ne saignait pas, Monsieur le Sous-Directeur, et il faut que le Docteur, tout à l'heure, puisse l'examiner...

— On lui a téléphoné ?

— Immédiatement. Il sera ici dans quelques minutes...

— Bien.

Valienne balança s'il attendrait ou non le praticien. Il jugea plus urgent d'avertir son Directeur et se dirigea vers la porte. Mais la voix piaillante de la vieille courut derrière lui.

— Monsieur... Monsieur... Pensez-vous que ma grâce, elle va bientôt arriver ?

Le fonctionnaire eut un geste excédé. Il répondit sans se retourner :

— Patience, Loire, patience...

Et il franchit le seuil tout illuminé de soleil, sans même accorder un dernier coup d'œil à l'étrange détenue qui, là-bas, sur son petit lit gris et blanc, avec son profil très pur et très pâle, semblait une reine gisante sur un tombeau de cathédrale.

## CHAPITRE TROISIEME

Avant d'interroger la fille Marcelle Volard, — que tout le monde, dans la prison, désignait sous le sobriquet de Carmen, — le Sous-Directeur tint à revoir la fiche de cette détenue.

Du document administratif, il résultait à peu près ceci : Marcelle Volard, née à Lille, actuellement âgée de vingt-huit ans, n'avait d'autre profession que celle de fille publique. Lors de sa comparution devant les Assises de la Seine, elle figurait déjà dans le texte de cinq jugements. Son casier judiciaire comportait, en effet :

- Trois mois de prison, pour coups et blessures.
- Six mois et un an de prison, pour vol.
- Huit mois et treize mois de prison, pour entôlage.

Quant à son crime, — il s'agissait d'un meurtre, — il lui avait valu, deux années auparavant, une condamnation à vingt ans de travaux forcés.

C'était précisément pour purger cette longue peine qu'elle était enfermée à la Maison Centrale de Montilliers...

Sur la seconde partie de la fiche, les punitions

administratives se chiffraient par dizaines... Valienne parcourt d'un regard désabusé la liste des amendes, mises au pain et à l'eau, privations de promenade, encellulements, etc., que cette indésirable pensionnaire a encourus, le plus souvent pour insolence, désobéissance ou brutalités...

Carmen, en ce moment, doit être au cachot. Le Sous-Directeur jette un pardessus sur ses épaules et y descend.

Le cachot est au sous-sol, aussi nu, aussi sinistre que peut l'être un local de ce nom. Les détenues l'appellent le *jetar* et ne prononcent ce mot qu'en baissant la voix.

Il s'agit, en réalité, d'une ancienne petite cave voûtée dont on a renforcé la porte, une cave au sol gluant et noir, aux parois moisis, où stagne une odeur écœurante de bois pourri et de poubelle en fermentation...

Quand on vient de quitter le chaud soleil méridional qui règne aux étages supérieurs, ce lieu paraît plus glacial qu'une citerne.

Valienne avance en hésitant dans la pénombre, tâte la porte, introduit sa grosse clef dans la serrure. Mais, au moment de pénétrer dans l'in-pace, il se ravise : la détenue est si sauvage que même un homme robuste doit s'en méfier... Il se contente de démasquer le guichet et appelle :

— Volard !

Nulle ne répond.

Il regarde alors, avec précaution, sans trop approcher le visage, car l'ouverture est assez grande pour qu'un poing fermé ou une main griffue puisse en jaillir...

La cave est faiblement éclairée par un soupirail grillagé ; les murs, autrefois blancs de chaux, sont écaillés et couverts de graffiti indistincts ; on

devine, sur la terre noire, un bout de couverture et le couvercle d'un seau à tout faire... Mais où donc est la prisonnière ? Le chef appelle de nouveau :

— Volard ?

Puis, il reprend, d'un ton qu'il s'efforce de rendre persuasif :

— Carmen ? Carmen, êtes-vous là ?

Une voix un peu éraillée, qui dut avoir jadis une belle sonorité grave, s'élève enfin, on ne sait d'où :

— Ben sûr, que j'suis là. Où voulez-vous que je soye ?

— Je suis le Sous-Directeur.

— J'connais ben vot' voix...

— Alors, pourquoi ne répondiez-vous pas ?

— Peut-être que ça ne m'plaisait pas...

Le chef pensa déclarer, comme il en avait coutume en pareil cas : « Nous réglerons cela au Prétoire. » Mais il tenait à faire au Directeur un rapport aussi complet que possible et, pour cela, les explications de la détenue étaient indispensables.

Il affecta la bonhomie :

— Je sais, Carmen, je sais... Vous allez être très insolente. Qu'arrivera-t-il, ensuite ? Moi, je rentrerai bien tranquillement dans mon bureau, tandis que vous, vous en aurez pour des semaines à être privée de cantine, de promenade et du reste. La partie n'est pas égale, voyons...

— C'est justement ! répondit la voix sombre.

La condamnée voulait dire que c'était la conscience même de son écrasement qui l'emplissait d'une fureur héroïque, d'une sorte d'appétit du martyr...

Après un silence, le Sous-Directeur reprit :

— Vous savez que votre codétenue est en train de mourir ?

— Nom de Dieu ! jura la fille.

Elle quitta d'un bond l'encoignure proche de la porte où elle s'était jusqu'alors tenue accroupie. Elle apparut devant le soupirail, haute forme noire ourlée de lumière, et répéta plus bas :

— Nom de Dieu !

Puis, tout à coup, ayant laissé tomber sa rébellion, comme, jadis, elle eût laissé tomber son peignoir, elle demanda à mi-voix :

— C'est-t-y vrai, c'que vous dites là, Monsieur le Sous-Directeur ? C'est pas possible ! J'ai pas voulu faire ça !

Valienne ouvrit la porte et entra dans le cachot. La grande fille, domptée, recula devant lui à petits pas, soulevant des mains craintives vers ce messenger d'une terrible nouvelle.

Ils arrivèrent ainsi sous la cascabelle de lumière qui coulait du soupirail. Valienne vit plus distinctement la condamnée. Cette figure, sculptée par les passions, par le vice et par la révolte, ne manquait pas d'une étrange beauté. Peau très brune, prunelles noires remplies d'étonnantes paillettes d'or, dents éclatantes, nez courbe, elle incarnait le type gitane ou espagnol avec assez d'évidence pour qu'on s'expliquât immédiatement son surnom. Des mèches sombres s'échappaient de son bonnet d'uniforme. Ses yeux de nuit interrogeaient avidement.

— Votre codétenue, exposa le chef, est encore évanouie : on craint qu'elle ne meure. Que lui avez-vous fait ?

— Mais rien, Monsieur le Sous-Directeur... Pourquoi j'aurais voulu la tuer, moi, la nouvelle ? C'est la première fois qu'on s'causait !

— Qu'est-ce que vous, vous êtes dit ?

— Ben, j'lui ai demandé c'qu'on demande toujours : « Pour combien que t'en as ? » Elle m'a répondu : « Perpétuité. » « Mince, que j'ai dit. Et qu'est-ce que t'as fait ? »

« Eh ben, Monsieur, elle a pas seulement répondu, et elle a détourné la tête... On montait toutes l'escalier, pour aller au travail. Y avait plein des détenues, autour de nous. Devant les camarades, vous comprenez, j'ai pas pu rester sur un affront : on a son honneur, quoi !

« J'y ai dit, à la nouvelle : « La p'tite, y faudrait voir à répondre, quand j'cause. Quoi qu't'as fait ? » Elle a répliqué : « Rien ! » Et puis, même, elle a ajouté : « Je suis innocente. » J'ai rigolé, vous pensez ! J'sais ben, moi, qu'on condamne pas souvent par erreur. J'lui ai dit : « Raconte c'que tu voudras aux juges ou aux *gaffes* (pardon, Monsieur le Sous-Directeur, c'est comme ça que je m'ai exprimée), mais te fous pas de moi ! Et surtout, prends pas des airs à m'toiser... Y a pas de grande dame, ici. » C'est vrai, Monsieur le Sous-Directeur, qu'elle me regardait comme si j'avais été une malpropre. Ensuite, ç'a été le comble, quand elle m'a dit, — oui, elle m'a parlé kif-kif une surveillante, — quand elle m'a dit froidement : « On ne doit pas bavarder sur les rangs. » Alors, mon sang n'a fait qu'un tour. J'y ai donné une poussée.

— Une poussée, seulement ?

— J'le jure ! J'l'ai poussée au corps, pas fort du tout, j'vous l'promets, Monsieur le Sous-Directeur !

— Oui, je devine... On connaît votre force ! Et vous ne lui avez rien fait d'autre ?

— Rien. Vous pouvez demander à toutes qui étaient autour de nous... D'ailleurs, j'aurais pas eu le temps. J'avais plus personne devant moi : la nouvelle, elle était dégringolée de son haut sur les

marches de l'escalier... Pour une poussée ! Faut-t-y qu'elle soye mauviète, quand même !

Il y eut un silence. Des chants d'oiseaux pleuvaient du haut des platanes invisibles. Carmen baissait maintenant ses yeux fulgurants. Elle murmura, comme pour elle-même :

— Bien sûr, elle m'avait manquée. Mais ça valait pas qu'elle meure !

Puis, elle demanda, de sa voix basse, pleine d'ombre :

— Dites, c'est pas vrai, qu'elle va mourir ?

Valienne regagna lentement la porte :

— Tout ce que je puis vous dire, laissa-t-il tomber, c'est qu'elle respire encore.

Il repoussa le vantail aux ferrures grinçantes, puis, avant de clore également le guichet, il ajouta :

— Mais si elle meurt, Volard, alors c'est vous, au lieu d'elle, qui resterez enfermée pour toujours !

## CHAPITRE QUATRIÈME

Dans sa demi-inconscience, Nadia Jordan s'était rendu compte que des inconnus avaient longuement tourné autour de son lit, qu'on avait dénudé son corps, palpé sa tête. Ses yeux, entr'ouverts un instant, lui avaient montré un visage barbu penché au-dessus d'elle, avec, à l'arrière-plan, une autre figure masculine, glabre et large, toute gaufrée de mauvaise humeur.

Une voix cotonneuse était parvenue de très loin jusqu'à son oreille. Elle disait à peu près :

— Rien de grave. Pourtant, quatre ou cinq jours d'immobilité... une petite fracture possible... l'occipital... on ne sait jamais...

Elle était retournée, ensuite, dans l'accueillante et douce région où l'on ne sent rien, où l'on n'est plus ni prisonnière, ni blessée, où l'on ne rêve même pas...

Il faut s'en arracher, maintenant. L'univers vivant la rappelle. Les choses qui bougent, qui font du bruit, qui font du mal, les êtres qui agissent, surveillent et punissent, lui ordonnent de reprendre sa place dans l'éternelle ronde. « Réveille-toi !

Réveille-toi ! » dit la vie. Et Nadia résiste, comme une enfant cramponnée au sommeil ; elle voudrait bien rester du côté de la mort...

A la fin, pourtant, elle soulève un peu ses longs cils. Elle voit une croisée ouverte, un pot de géraniums, un chat sur la fenêtre. Et, plus loin, les tuiles rondes d'un toit provençal. Elle aperçoit aussi les branches d'un laurier-rose et la tête ébouriffée d'un palmier qui s'épanouit dans un doux crépuscule.

Où est-elle ? D'abord, elle ne le cherche pas. Son instinct lui souffle qu'il vaut mieux ne pas savoir. Oh ! croire encore, pendant un instant, qu'elle est au balcon d'un jardin enchanté, quelque part, près de la mer, dans un palais de Crimée, dans une villa de Naples ou de la côte des Maures !

Hélas ! le réveil s'accentue. Malgré elle, Nadia Jordan écarte une seconde fois les paupières. C'est l'image d'une salle, maintenant, qui entre dans ses yeux, d'une étrange salle en quart de cercle, avec des lits, des lits... Elle veut soulever la tête. Oh ! que sa petite tête est lourde !

Avec la douleur, le souvenir revient et s'impose. On l'a fait tomber ; elle est blessée ; actuellement, elle est à l'Infirmerie. D'où ? Mais de la prison, de la prison, de la prison !... Nadia est en prison. Et, tout à coup, une souffrance atroce la traverse comme un pal : elle est en prison *pour toujours* !

Elle referme ses yeux épouvantés. Oh ! se réfugier à nouveau dans l'évanouissement, dans l'oubli, dans le royaume bienveillant de la presque-mort !

Mais son corps, lui, a repris goût à la vie ; ses cellules, par millions, s'affairent à réparer la blessure. Tout travaille en elle pour qu'elle redevienne bien portante, et vigoureuse, et belle. Comment sa chair de vingt-trois ans connaîtrait-elle le verdict d'un

jury ? Comment saurait-elle que la partie est déjà jouée, que le destin est déjà accompli, que Nadia Jordan, fleur de chair à peine épanouie, n'a pas plus d'avenir devant elle que cette affreuse vieille qui somnole dans le lit voisin, la bouche ouverte et le souffle gargouillant ?

La jeune femme se tient immobile, moins par crainte de la douleur que pour éviter qu'on s'occupe d'elle. Quelque part, elle ne sait où, une surveillante est en faction. Répondre à des questions ? Elle en est lasse d'avance.

Toute sa mémoire lui est revenue, maintenant. Elle revoit la grande détenue au parler crapuleux qui l'a jetée au bas des marches. Va-t-elle se plaindre ? A quoi bon ? Elle sent obscurément qu'en outre de sa peine légale, elle devra accepter bien des insolences, bien des brimades, bien des cruautés imbéciles, pour expier son crime.

Son crime ? Elle s'étonne encore. Elle n'a jamais pu réaliser que ce mot s'appliquât à un acte issu d'elle. Un crime, n'est-ce pas ? c'est comme un accident, c'est comme la mort : cela n'arrive qu'aux autres.

Que de fois n'avait-elle pas lu dans les journaux : « Une mère criminelle », « une amante criminelle », « une épouse criminelle » ? Elle pensait alors qu'il s'agissait d'êtres bizarres, frénétiques, déshérités, d'une catégorie d'humains aussi différente d'elle que les guerrières de la Nouvelle-Guinée ou les mangeuses d'argile de la Terre de Feu...

Et puis, voilà que, d'un seul coup, Nadia était entrée dans la catégorie maudite ! Les juges, les avocats, les dossiers, la presse avaient parlé de son crime à elle et l'avaient qualifiée, elle, de criminelle... Comment cette aventure démente avait-elle pu se produire ?

Le beau crépuscule de Provence s'assombrissait derrière le palmier. Des colombes tournaient encore avant de se poser sur le toit. Quelques étoiles étaient déjà arrivées à l'éternel rendez-vous. Un grand apaisement descendait sur la misère et la folie des hommes.

Nadia en ressentit le bienfait. Et ce fut presque sans angoisse — oui, avec une sorte d'impartialité sereine — qu'elle laissa se dérouler dans sa mémoire la courte et pourtant si longue histoire de sa vie :

Nadia avait été la fille heureuse et choyée du gouverneur Tekline, quelque part, à l'Est de la Russie, aux confins de l'Orient barbare... De cette époque, elle ne gardait que des souvenirs disparates et colorés : parades de cosaques partant pour la Grande Guerre, courses en traîneau dans les forêts blanches de neige, menaces des grands loups rôdeurs, églises aux chants nostalgiques — et, aussi, vision éclatante et brève d'un voyage en Crimée, au bord de la mer scintillante...

Et puis, comme elle n'avait pas atteint sa dixième année, la Révolution avait éclaté ; les hommes de Lénine avaient tué son père. D'autres hommes, des serviteurs du château, l'avaient emmenée, s'étaient cachés, avaient fui, dans la peur, dans le bruit, dans le rougeoiement du sang et l'écarlate des incendies.

Le cauchemar avait duré un temps qu'elle n'avait pas su mesurer. Enfin, ses protecteurs et elle-même avaient atteint la Roumanie. Une grande dame russe, réfugiée comme elle, et qui avait sauvé une partie de sa fortune, l'avait recueillie et instruite.

Plus tard, elle était venue à Paris, avait dû se résigner à être femme de chambre, puis avait chanté



dans un cabaret moscovite... Oh ! cette époque-là aussi fut dure pour la jeune exilée, qui n'avait pas dix-huit ans ! Elle eut à subir bien des humiliations, autant dans son âme fière que dans son corps charmant...

A *L'Isba*, — c'était le nom du restaurant de nuit où elle gagnait sa vie, — elle avait rencontré un compatriote qui chantait, lui aussi, et mimait la « danse des poignards ». Il s'appelait Serge Vassilieff et avait été sous-lieutenant dans les armées du tsar.

Ils s'aimèrent ; ils retrouvèrent, dans leur ardente étreinte, un peu de la patrie lointaine et du bonheur disparu...

Or, il arriva que, dans le restaurant de nuit, un homme de soixante ans vint souper. C'était le professeur Jordan, à la fois très savant et très riche. Il vit Nadia, il la désira. Un soir, il réussit à l'emmener.

Jamais plus la petite chanteuse ukrainienne ne reparut à *L'Isba*. Le professeur avait l'âme haute et douce. Quand il eut observé la jeune exilée, quand il eut compris son cœur malheureux et fier, il la respecta. Il fit d'elle une préparatrice de son laboratoire, travailla à ses côtés, acheva de l'instruire et, peu à peu, l'aima de cet amour indulgent, altruiste, souverainement fort, dont, peut-être, ne sont capables que les hommes arrivés au crépuscule de leur vie. Un an plus tard, le professeur Jordan épousait Nadia.

Un destin magnifique s'ouvrit devant elle. Dans son hôtel particulier de l'avenue Henri-Martin, elle goûta le luxe dont elle avait toujours eu faim. Elle éprouva la puissance miraculeuse de l'argent, l'ivresse d'être généreuse et, aussi, la revanche délicate de recevoir en égale des femmes orgueilleuses

qui l'avaient peut-être méprisée, aux temps révolus de *L'Isba*...

Or, Nadia n'avait pas cessé d'aimer Serge Vassilieff — ou, plutôt, une sorte de loyauté bizarre, excessive, déplacée, l'avait empêchée de rompre avec ce compagnon des jours de misère. Quand il fut question d'engager un chauffeur, ce fut l'ancien sous-lieutenant du tsar qu'elle recommanda au professeur Jordan...

C'est ainsi que Serge demeura l'amant de Nadia et continua d'aimer, avec toute sa violence slave, cette admirable créature auréolée maintenant de richesse, embellie par son bonheur et par son luxe...

Savait-il que Nadia serait l'unique héritière de son mari ? Fit-il parfois le rêve de voir ce dernier disparaître ? Nul ne l'a su, car l'occasion du drame fut absolument fortuite. Un soir, le professeur Jordan rentra inopinément et trouva sa femme dans les bras du Russe. Un combat sauvage mit aux prises les deux hommes. Serge réussit à étreindre la gorge de l'adversaire ; il serra rageusement. Et le professeur Jordan fut, sur le tapis, un grand cadavre lamentable...

Nadia n'avait rien ordonné — rien empêché non plus. Et ensuite, toute la nuit, elle aida le meurtrier à faire disparaître le corps. Ce fut elle qui eut l'idée ingénieuse et atroce de dissoudre la victime dans une baignoire pleine d'acide. On lui en fit, plus tard, un reproche véhément, continu, interminable. Le juge d'instruction, la partie civile, l'avocat général en usèrent impitoyablement. On eût dit que l'acte inexpiable n'était pas le meurtre, mais la dissolution du corps ! Et ce détail, horrible à la vérité, fut la principale cause du verdict qui la frappa...

Car elle fut condamnée à la peine de mort, exac-

tement comme Serge. Le jury s'était rallié à la thèse de l'accusation : le crime avait été prémédité par les deux amants. Leur intérêt n'était que trop clair ! Ils s'étaient débarrassés du « vieux » pour être l'un à l'autre, sans contrainte, et se partager sa fortune !

Un homme, pourtant, eut pitié : le Président de la République gracia la jeune Russe. Et, le matin sinistre où deux têtes devaient tomber, Serge Vassilieff fut seul, prononçant à haute voix le nom de Nadia, comme une prière suprême, à gravir la marche basse qu'on ne redescend pas.

Maintenant, Serge ne souffre plus, ne regrette plus, ne se berce plus de décevants espoirs ; Serge est rentré dans l'anonyme tourbillon des choses. Tandis que Nadia...

La nuit est tombée entièrement. Toutes les étoiles sont arrivées au rendez-vous millénaire. La fenêtre est demeurée ouverte, car l'automne commençant, sur les vignes à peine vendangées, a encore la douceur de l'été... Oh ! que la vie doit être caressante, ce soir, pour ceux qui ont conservé le droit de vivre !

Nadia ne veut même pas regarder les astres : ils ont l'air de voguer trop librement dans un ciel trop libre ! Elle referme ses longues paupières. Immobile et blanche, elle semblerait vraiment, comme tout à l'heure, une statue de reine-enfant sur un tombeau, si des larmes ne luisaient vaguement sur son petit visage de marbre.

## CHAPITRE CINQUIÈME

Le lendemain, le Directeur en personne vint rendre visite à la blessée. C'était pour les besoins de son enquête administrative et, davantage encore, pour suppléer à certain cérémonial qui lui tenait à cœur et qui n'avait pu se dérouler.

Lantarasse, en effet, avait l'habitude de faire comparaître au Prétoire les nouvelles venues, le lendemain même de leur arrivée. Il leur adressait alors, du haut de l'estrade, un petit discours en trois points, d'où il résultait qu'il fallait obéir, respecter le personnel surveillant et acquiescer d'urgence nombre de vertus, au premier rang desquelles il plaçait la résignation. Dans sa péroraison, il ne célébrait pas à son humble auditoire que lui, Lantarasse, était sévère mais juste, et que sa droite était terrible...

Il était neuf heures du matin, quand sa courte et large silhouette s'encadra dans la porte de l'Infirmerie. L'infirmière s'empressa et le conduisit près du lit de Nadia Jordán.

La jeune détenue avait dormi. Ses joues avaient repris les teintes de la chair vivante. Sauf une vio-

lente douleur lorsqu'elle s'aventurait à bouger la tête, elle ne souffrait pas.

Quand Lantarasse fut devant elle, elle reconnut le visage glabre et rond, tout crispé de mauvaise humeur, qu'elle avait aperçu la veille, dans le brouillard de sa demi-inconscience...

— Alors, c'est vous, la femme Jordan ?

— Oui, Monsieur.

— Dites : « Monsieur le Directeur ».

— Oui, Monsieur le Directeur.

— Dès votre première journée ici, vous me causez des ennuis. C'est mal commencer... Que s'est-il passé ?

— Une détenue s'est adressée à moi, dans l'escalier...

— Elle a parlé ? C'est défendu.

— Elle m'a demandé quelle était ma condamnation. J'ai répondu...

— Vous avez répondu ? Je ne vous le fais pas dire. Eh bien, c'est défendu... Je connais d'ailleurs la suite de l'altercation : Monsieur le Sous-Directeur m'a remis son rapport. Ce que je voulais vous montrer, Jordan, vous faire toucher du doigt, c'est que votre accident n'est arrivé que parce que vous avez enfreint le règlement. Si, toutes deux, vous n'aviez pas causé...

— J'ai été interpellée...

— Peu importe. Dans les cas semblables, souvenez-vous que je punis l'une et l'autre. Ici, la première des règles, c'est le silence... le silence, vous m'entendez, le silence pendant le travail, pendant la promenade, pendant les repas, le silence partout, le silence toujours...

Nadia Jordan leva vers le Directeur des yeux repentants. Ils étaient admirables, ces yeux, d'un gris de perle fumée, immenses, pathétiques, verti-

gineux. Ils contenaient, entre leurs grands cils sombres, toute la fraîcheur des matins et tout le mystère des crépuscules. Peu d'hommes auraient pu les contempler sans penser qu'ils méritaient des sacrifices, des héroïsmes, peut-être même des crimes. Mais Monsieur Lantarasse ne parut pas les voir.

Il commençait son Discours du Prétoire :

— Votre existence, ici, sera ce que vous la ferez : supportable, si vous observez le règlement ; terrible, au contraire, si vous me forcez à sévir... Je suis bon. Mais mon devoir et la conscience de mes responsabilités l'emportent même sur ma bonté. Les obligations...

Le gros homme noir parla plus de cinq minutes.

Nadia avait refermé les yeux, humble et navrée. La surveillante hochait la tête aux bons endroits, quand le chef exaltait la discipline, et l'affreuse vieille criminelle, dans le lit à côté, gloussait d'approbation et murmurait des « Oui, Monsieur le Directeur », bien que personne ne s'occupât d'elle...

Les dernières paroles de Lantarasse semblèrent apporter un peu d'espoir.

— De bonnes notes, une conduite exemplaire, un bon rendement dans le travail, nous permettent même parfois de proposer, en faveur des condamnées, des mesures de clémence. Et, dans ce cas, j'irai jusqu'à dire que nous le faisons avec joie.

Nadia Jordan, soudain, respira l'espérance. Elle osa promettre et interroger :

— Je ferai tout ce qui dépend de moi, Monsieur le Directeur. Puis-je vous demander...

Elle attendit une autorisation que Lantarasse lui accorda d'un grognement condescendant.

— Voici, Monsieur le Directeur : si je me conduis bien, exemplairement bien, au bout de combien de

temps... je veux dire : au bout de combien d'années pourrai-je espérer ma grâce ?

Lantarasse eut un haut-le-corps.

— Ah bien ! Ah bien !

Positivement, il avait envie de rire. Il prit la surveillante à témoin :

— Voilà une détenue qui est ici depuis deux jours, que dis-je ! depuis un jour et demi, et qui parle déjà de sa grâce ! Ma parole, on dirait une plaisanterie...

La vieille était du même avis, car elle eut un affreux petit ricanement grêle qui la fit tousser. Mais le Directeur conserva son sérieux :

— Jordan, vous oubliez que vous avez déjà bénéficié d'une grâce. Et de quelle grâce : vous avez échappé à l'échafaud ! Contentez-vous de cela pour le moment. Plus tard, beaucoup plus tard, dans vingt-cinq, trente ans, mon successeur... ou le successeur de mon successeur, vous proposera peut-être pour une commutation... Mais n'oubliez pas la condition : d'ici là, une conduite exemplaire !

Lantarasse tourna sur lui-même avec dignité. Il allait s'ébranler vers la porte, quand la vieille interrompit son hilarité toussotante :

— Monsieur le Directeur, et moi ? Ma grâce, pensez-vous qu'elle viendra bientôt ? Moi, je ne suis pas arrivée d'avant-hier !

Comme l'avait fait son subordonné, la veille, Lantarasse se contenta de répondre :

— Patience, Loire, patience !

Nadia regarda disparaître le fonctionnaire solennel de qui, désormais, dépendait son sort. En d'autres temps, elle l'eût jugé grotesque ; à ce moment, il lui parut majestueux et terrible. Il incarnait les Lois, la Justice, les forces sociales

coalisées contre elle, l'implacable et patiente vengeance des hommes. Entre ces murs, dans ce petit monde étroit et clos qui était désormais tout son univers, il était pratiquement le maître après Dieu. La compréhension, la pitié, un peu d'indulgence, entreraient-elles jamais dans cette grosse tête chagrine encombrée de règlements, de menaces et de sanctions ?

Une image ridicule et pitoyable traversa l'imagination de Nadia. Il lui sembla être une souris tombée dans la fosse d'un pachyderme : tout ce qu'elle pourrait faire, désormais, c'était évoluer avec vigilance pour éviter les énormes pieds de la bête obtuse...

Le soleil commençait à gagner la fenêtre. Les colombes quittaient le toit aux tuiles rondes avec de grands battements joyeux. Le palmier s'agitait dans un vent léger. Les grelots d'une carriole sonnaient du côté des vignes. L'Infirmierie claire, au parquet brillant, aux croisées sans barreaux, n'avait rien d'une prison.

La vie, la vie heureuse et libre était là, toute proche. Nadia n'en était séparée que par un ou deux murs qu'elle ne voyait même pas. Comment croire qu'elle en était retranchée pour toujours ?

Toujours ? Non. Il y avait la grâce... dans vingt-cinq ou trente ans. Quelle était donc cette affreuse plaisanterie ? Le Directeur s'était moqué d'elle. Si méchants, si impitoyables soient les hommes, ils ne peuvent enfermer une femme de vingt-trois ans, saine, désirable, adorablement belle, pour ne libérer, trente ans plus tard, et par faveur spéciale, qu'une vieille éperdue et décrépite !

L'infirmière de service était occupée, dans la cuisine particulière attenante à l'Infirmierie. Nadia tourna la tête, par petits mouvements douloureux,

dans la direction de sa voisine de lit. La vieille n'attendait que cet encouragement. Elle demanda :

— Alors, vous vous sentez-t-y mieux, mam'selle ?

Cette politesse était méritoire dans la prison où le tutoiement est la règle. S'agissant de détenues, les mots « madame » ou « mademoiselle » y semblent à peu près aussi insolites que « générale » ou « duchesse ».

— Oui, dit Nadia. Je souffre moins. Et vous ?

— Oh ! moi, ça va ! Ils disent que j'fais de la congestion pulmonaire. C'est un bien, dans un sens. On n'est pas mal, à l'Infirmierie, n'est-ce pas ?

— Pas mal... en attendant mieux. Vous parliez tout à l'heure de votre grâce. Il y a souvent des grâces, à Montilliès ?

— Oh oui... C'est-à-dire : y en a.

— Quand ça ?

— Eh ben, quand y a un nouveau Président de la République, quand y a eu la guerre et qu'on signe la paix ; et puis, aussi, ben sûr, quand le Directeur vous a proposée et qu'on s'est occupé de vous.

— Vous espérez être graciée ?

— Oh oui ! Ma grâce, j'l'attends d'un jour à l'autre !

— Qui s'en occupe ?

— Tout le monde : le Directeur, le Sous-Directeur, l'Aumônier. Tout l'monde est ben bon...

— Alors, vous êtes sûre ?

— Oh oui !

Un espoir obstiné, quasi mystique, éclairait les traits de la vieille à demi gâteuse ; elle en paraissait moins horrible.

Nadia aussi voulait croire — oh ! de toute son âme, de tout son jeune corps avide de joie — à la

fréquence du pardon. Mais, en outre, elle voulait *savoir*. Elle dut faire un gros effort sur elle-même pour pousser plus avant son enquête.

— Vous avez été condamnée à une longue peine, madame ?

La vieille murmura :

— Perpétuité.

Et, sans être interrogée, elle résuma son crime :

— Rapport à mon mari qui buvait tout not' bien et qu'j'ai dû... qu'j'ai dû faire passer, avec une bêche...

Nadia poursuivit :

— Vous avez été condamnée, il y a longtemps ?

La vieille rida son front :

— Ah oui, ben longtemps...

— Combien de temps...

— J'sais point... mais y a ben, ben des années.

L'angoisse desséchait la gorge de la jeune Russe.

Pourtant, elle insista :

— A quelle époque, à peu près... Voyons, y a-t-il dix ans ? quinze ans ?

Elle hésita avant de demander :

— Y a-t-il trente ans ?

— J'sais point... Il en a tant passé d'saisons, et d'années, d'puis qu'on m'a jugée ! T'nez, j'peux vous dire une bonne chose, c'est qu'c'est arrivé pas ben longtemps après qu'on avait tué l'Président d'la République...

— Carnot ?

— Oui, c'était c'Président-là.

Nadia savait approximativement que Sadi Carnot était mort vers 1894.

— Alors, fit-elle, stupéfaite et transie d'horreur, alors, il y a plus de trente-sept ans que vous êtes ici ?

— Ça s'peut ben...

— Et, depuis ce temps, combien en avez-vous vu, des grâces ?

— J'en ai vu, j'en ai vu...

La vieille en eut une quinte de toux, tant elle croyait en avoir vu, des grâces.

Mais Nadia insistait :

— Voyons, Madame, cherchez... Je vous en supplie. En avez-vous connu qui aient été graciées ?

— Y a eu... Y a eu Siure... Ah ! celle-là, elle était ben vieille... Et puis, y a eu la grande Marie...

Au bout d'un quart d'heure d'interrogations patientes, Nadia avait obtenu une demi-douzaine de noms. Et la vieille, si gâteuse fût-elle, avait bonne mémoire à ce sujet. Seuls, ces événements avaient réellement compté pour elle, depuis bientôt un demi-siècle : chaque libération motivée par une grâce s'était à jamais gravée dans son obscure cervelle.

— Alors, dit Nadia d'une voix sourde, alors, en quarante ans, vous avez assisté, en tout, à six grâces ?

— Oui, c'est ça.

— Depuis près de quarante ans, vous attendez une remise de peine pour vous-même ?

— Oh ! ça oui !

— Et vous espérez encore ?

— Oh ! oui, Mam'selle... Ça peut plus guère tarder... Elle va v'nir bientôt, ma grâce... Elle va v'nir...

La détenue sortit du drap un maigre bras prophétique. Mais une quinte de toux la secoua aussitôt, furieusement. Et, tandis que cliquetait cette misérable carcasse promise à une désarticulation prochaine, Nadia Jordan comprit que tout espoir était vain : de cette vieille, comme d'elle-même, la mort seule finirait par avoir pitié...

## CHAPITRE SIXIÈME

Quatre jours plus tard, la femme Jordan, tout à fait remise de sa chute, — non, vraiment, l'occipital n'avait pas la moindre fracture, — fut amenée dans l'atelier où elle devrait, désormais, effectuer ses « travaux forcés ».

C'était une longue salle très claire, au deuxième étage de la prison. Un bourdonnement de ruche l'emplissait. Soixante détenues, — bonnet blanc, corsage de droguet, fichu à petits carreaux bleus et blancs, tablier bleu, — soixante ouvrières étrangement assidues piquaient à la fois, assises devant des machines à coudre électriques. Ces machines étaient disposées sur deux files parallèles aux murs, sous la lumière crue de hautes fenêtres grillées.

Au centre de la pièce, une grande table de bois blanc était recouverte par des épaisseurs de toile bise. Deux détenues promenaient dans ces toiles, avec précaution, un précieux appareil à poignée, semblable à un fer à repasser compliqué et trépidant.

La première surveillante de l'atelier, Mademoiselle Audrac, prit livraison de la nouvelle arrivée.

Audrac était une vieille fille basanée, sans grâce et sans bonté. Elle avait le visage buté d'une bonne qu'on vient de renvoyer, mais elle y ajoutait des yeux durs, visiblement perspicaces. Nièce d'un gardien de prison, elle savait, par tradition familiale, que les détenus, hommes ou femmes, sont une manière de bétail dangereux, propre à ruer, mordre, s'enfuir, et occasionner, par les moyens les plus imprévus, des « histoires » au personnel. Aussi, appliquait-elle sans faiblesse la mesure préventive enseignée par son oncle : « Il vaut mieux embêter les autres qu'être embêté soi-même ! »

Elle conduisit Nadia Jordan devant une machine libre, au bout de la salle.

Quelques têtes se retournèrent furtivement ; une vingtaine d'yeux suivirent la mince silhouette et s'étonnèrent que l'uniforme, dans sa rudesse quasi-campagnarde, ne réussît pas à en masquer la sveltesse.

— Vous savez coudre, n'est-ce pas ?

La jeune Russe répondit en hésitant :

— A la main, oui... Mais je n'ai jamais cousu à la machine.

Mademoiselle Audrac regarda sans bienveillance les poignets fins de Nadia et ses doigts en fuseaux.

— Avec ces mains-là, bien sûr... Vous n'avez pas dû travailler souvent, hein ?

— La situation de mon mari, Madame...

— Ah oui... votre mari... vous étiez mariée...

La surveillante songea obscurément qu'en ce qui la concernait, jamais aucun homme... Elle continua sèchement :

— Eh bien, ma petite, il n'y a plus ici ni situation, ni mari. Il y a le travail. Vous apprendrez. Sinon, on vous emploiera aux corvées, et je vous assure que vous n'y gagnerez pas... Asseyez-vous !

Elle expliqua brièvement le fonctionnement de la machine et du moteur, puis alla ramasser, au pied de la table de coupe, une poignée de déchets de toile.

— Tenez ! Exercez-vous !

Avant de s'éloigner, elle dit à la voisine de Nadia :

— Si elle s'y prend trop mal, vous l'aidez un peu. Mais parlez le moins possible.

Nadia regarda sa monitrice : une femme de cinquante ans, au visage gras, commun et débonnaire. Cette sage-femme de quartiers pauvres n'avait guère à se reprocher qu'une vingtaine d'avortements. Elle n'était pas méchante. D'ailleurs, le ruban vert qui dessinait une sorte de chevron sur sa poitrine prouvait sa bonne conduite actuelle.

Elle se pencha vers la nouvelle et, manœuvrant pour la forme le pied de biche de la machine, demanda :

— Tu en as pour combien ?

C'était l'inévitable question. D'une détenue, on retenait d'abord la durée de sa peine. Puis, on s'intéressait à la nature de son crime, et, en tout dernier lieu, on s'enquérissait de son nom. N'était-ce pas logique ? Et le nombre d'années à « tirer » n'était-il pas, au fond, la seule chose qui comptât réellement, entre ces murs ?

Quand Nadia eut répondu, la faiseuse d'anges la considéra avec une pitié visible :

— T'en as pour toujours... et t'es si jeune ! Dis donc : c'est pas toi, des fois, qui as tué ton mari, un vieux riche, un professeur ?

Ainsi, l'on savait déjà ! Dans cette maison où chacune était astreinte au silence, les nouvelles se propageaient aussi vite que si des haut-parleurs les eussent annoncées.

— Qui vous l'a dit ?

— Cherche pas... C'est peut-être les détenues qui sont arrivées de Paris, en même temps que toi ; c'est peut-être une auxiliaire aux écritures... Est-ce qu'on sait ? Alors tu l'as tué ?

— Non, pas moi... C'est mon chauffeur qui...

— Pas de bobards ! Ici c'est plus la peine. Et, d'ailleurs, je m'en fiche. Ce qui compte, à présent, vois-tu, c'est de s'arranger une vie supportable, en attendant qu'on sorte. Moi, ce sera dans huit ans.

— Moi, jamais !

— Crois pas ça... T'es assez jeune pour t'en tirer. Seulement, dame, ça sera dans vingt, ou trente, ou quarante ans... Et tes drôles de cheveux si pâles, ils seront blancs alors... Mais ne te frappe pas. Ce que je t'en dis, c'est pour ton bien. C'est pour que tu te fasses une raison, pour que tu t'installes le mieux possible dans l'existence d'ici. Sans quoi, tu seras trop malheureuse.

Vraiment, la matrone étalait de la bonté, et même une sorte de bonté maternelle, sur son visage blafard. C'était, à coup sûr, moins pour leur misérable argent que par pitié naturelle qu'elle avait « délivré » tant de cousettes abandonnées, de vendeuses séduites, tant de boniches, tant de pauvres petites femelles humaines éperdues devant le grand mystère féroce de la génération.

Elle aida un moment Nadia, lui régla l'avance du point, la tension du fil, lui apprit à pousser ses bouts de toile bien d'aplomb dans la minuscule gueule métallique qui les engloutissait si avidement. La difficulté provenait surtout du moteur électrique qui, tout de suite, semblait s'emballer...

— Vous êtes bonne, Madame, dit Nadia. Je voudrais savoir votre nom.

— Balard. J'étais Madame Balard, et l'on m'aimait bien, à Charonne...

Elle eut un soupir, regarda la surveillante et reprit :

— Maintenant, va falloir se taire. La *gaffe* Audrac, — oui, la surveillante, — elle commence à trouver qu'on parle trop. J'connais son ceil. Et puis, y a mon boulot... Faut que je m'rattrape... car, ici, quand y a pas de travail, y a pas de cantine. Et, vois-tu, ma petite, c'est la cantine qui rend la vie supportable !

Madame Balard se replaça face à sa machine et se remit à piquer fébrilement. Bientôt, un caleçon confectionné alla tomber dans le panier qui était à sa droite.

Nadia, elle, s'appliqua à la besogne dérisoire d'assembler des rognures de toile. Et, cependant que ses mains agrandissaient ainsi, bout par bout, au hasard, cet étrange jeu de puzzle, son esprit s'évada.

La veille même, à l'Infirmierie, elle avait vu la vieille Loire entrer en agonie. Ce spectacle l'avait incitée à des réflexions cruelles, mais positives. Elle était édifiée, maintenant, sur la miséricorde administrative et sur ses chances d'obtenir sa grâce. Elle était ici pour toute sa jeunesse, pour tout son âge mûr, pour une partie au moins de sa vieillesse... Il fallait, ou bien accepter cela, ou bien mourir.

Or, ce matin, après une nuit d'angoisse et de révolte, elle avait opté. Non, elle ne supplierait pas, trente ou quarante ans durant, les murs sourds et aveugles de sa tombe. Elle préférait éteindre elle-même, et tout de suite, la pauvre petite flamme de sa vie. Il ne lui restait à trouver que le mode de suicide, puis l'occasion favorable.

Elle cherchait... Il importait de ne pas se manquer, de ne pas s'estropier, de ne pas souffrir. Oh ! si seulement elle pouvait monter bien haut, sur un des toits, sur une des tours de la prison ! Un grand



saut dans le vide, une sorte de vol vertigineux, et puis, plus rien. A jamais plus rien : ni regrets, ni souffrances, ni désespoir...

Nadia Jordan, assemblant des bribes d'étoffe, paraissait jouer comme une petite fille qui vient de recevoir sa première machine à coudre ; et, cependant, elle préparait sa mort...

Autour d'elle, sous la lumière crue, les soixante condamnées besognaient sans relâche, dans le doux vrombissement des moteurs et le martelage pressé des pieds de biche. De temps en temps, une des travailleuses jetait un caleçon dans sa corbeille, puis s'attaquait, aussitôt, à une nouvelle pièce.

Les découpeuses, au centre, se penchaient sur le couteau électrique, méticuleusement, et la lame, en un va-et-vient vorace, coupait cent épaisseurs de tissu à la fois.

Mademoiselle Audrac marchait de long en large, le visage rogue et les yeux durs. La deuxième surveillante se tenait devant la porte, immobile dans son sarrau noir...

Et ce matin dans la prison était pareil à des milliers et des milliers d'autres matins déjà perdus dans le passé ! Il était semblable aux dix ou quinze mille matins à venir que Nadia aurait eus à subir, si, dans sa petite âme désespérée, elle n'avait déjà pris la résolution libératrice.

## CHAPITRE SEPTIÈME

Au début de l'après-midi, la surveillante estima que l'apprentissage de Nadia Jordan avait assez duré. Elle lui confia une série de morceaux de toile découpés qui constituaient, en quelque sorte, les pièces détachées de trois caleçons. A elle de les assembler le plus correctement et le plus rapidement possible !

La nouvelle réussit le premier, parce que Madame Balard avait suspendu son propre travail pour l'aider. Pour le second, elle mêla les côtés droit et gauche ; avec bien de la peine, elle finit par confectionner un accessoire d'habillement fâcheusement asymétrique et nettement inutilisable. La vieille faiseuse d'anges eut alors un geste héroïque. Elle prit dans sa corbeille un caleçon qu'elle venait de terminer et l'échangea contre celui qui était manqué.

— Parce que, tu comprends, si tu commences par des « loupés », tu seras tout de suite mal notée... Moi, je vais essayer de retaper ton travail !

Hélas ! Nadia, troublée par son échec, l'esprit en désarroi, le cœur navré, sentit s'accroître encore

sa maladresse. Aussi bien pensait-elle davantage à sa décision de quitter la vie qu'à la fastidieuse besogne qu'on lui imposait...

Vers le soir, elle renonça, roula en boule son informe travail et laissa tomber sa petite tête brûlante sur ses bras croisés.

En vain Balard lui donna-t-elle quelques bourrades bienveillantes :

— Tu vas te faire punir... Tu sais, quand la *gaffe* Audrac vous a dans le nez, c'est pour longtemps ! Allons, viens, je vais encore te montrer !

Mais Nadia remerciait, sans lever le front. Les punitions, qu'importait ? Bientôt elle serait si loin, si loin... Quelle punition humaine l'atteindrait jamais, dans les régions où elle allait se réfugier ?

Au bout de dix minutes, la surveillante fut derrière elle. Une voix sèche demanda :

— Qu'y a-t-il, Jordan ?

La jeune femme redressa lentement la tête :

— Rien... Faites-moi ce que vous voudrez...

— Qu'y a-t-il ?

— Je n'y arrive pas, Madame.

— Ce n'est pas difficile, pourtant. Voyons ce que vous avez fait !

Audrac se doutait bien que les deux caleçons achevés, dans la corbeille, étaient davantage l'œuvre de la monitrice que de l'élève. Aussi fut-ce l'ouvrage chiffonné en boule qu'elle déplia d'une main méprisante :

— C'est du sale travail, en effet, et de la marchandise gâchée...

Elle se demanda s'il y avait lieu de provoquer une punition, mais y renonça, par élémentaire justice. Elle regarda les fins poignets de Nadia et ses doigts qu'elle jugea trop aristocratiques :

— Pas étonnant... Des mains de paresseuse !

Elle eut une inspiration :

— Vous savez dessiner, peut-être... enfin tenir un crayon pour suivre un calibre ?

— Je le crois, madame.

— Eh bien, levez-vous. Venez avec moi.

Elle conduisit Nadia jusqu'à la table centrale où s'empilaient des épaisseurs d'étoffe. Puis elle interpella l'une des deux détenues qui s'y affairaient :

— Jordan va prendre votre place. Vous, allez à la machine.

— Oh ! merci, Madame ! dit la détenue, en joignant les mains avec une gratitude joyeuse.

C'est qu'en effet, en l'envoyant travailler à la couture, la surveillante améliorait notablement son sort. La confection des caleçons, payée « aux pièces », procurait des gains assez élevés — donc, la possibilité d'acheter des douceurs à la cantine. Le découpage, au contraire, donnait droit à un salaire forfaitaire si bas que, d'y être affectée, était une véritable punition.

— Voilà les calibres, Jordan, et voilà le crayon bleu... On va vous montrer.

Le travail était, à la vérité, fort simple. Chaque fois que cent épaisseurs de toile avaient été superposées sur la table, il fallait dessiner, sur celle du dessus, le contour des pièces à découper. La seule difficulté était d'emboîter judicieusement les tracés, de façon à réduire la « chute » au minimum.

Quand la surveillante se fut éloignée, la découpeuse dit tout bas :

— Tu as compris pourquoi elle t'a placée ici, la vache ?

— Parce que je ne sais pas piquer à la machine.

— Tu crois ça, bonne bête ? Ça, c'est le prétexte, c'est pour se mettre à couvert, des fois que les chefs lui feraient une observation.

- Alors, pourquoi ?  
 — Eh bien, c'est rapport à Carmen.  
 — Qui est Carmen ?  
 — La grande qui t'a jetée au bas de l'escalier.  
 — Eh bien ?  
 — Eh bien, c'est d'ordinaire Carmen qui travaille ici. Moi, je suis là de raccroc, pour la remplacer.  
 — Où est-elle ?  
 — Au *jetar*, tiens... au cachot, si tu préfères. Elle tire quatre jours, justement à cause de toi... enfin, à cause de votre dispute. Quand elle reviendra, je lui rendrai sa place.  
 — Alors, je devrai travailler toute la journée avec elle ?  
 — Comme tu le dis. Et même que c'est demain matin qu'elle recommence !

En effet, Carmen reparut à l'atelier le lendemain, dès la première heure. Le séjour dans l'*in pace* glacial, où elle avait vécu pendant quatre-vingt-dix heures, avait sensiblement calmé son humeur violente — d'autant qu'on avait pris soin de dissoudre du bromure, par doses massives, dans le brouet de sa gamelle.

Elle reconnut immédiatement Nadia et lui jeta un regard féroce. Quand les machines à coudre eurent commencé leur innombrable piétinement et que la surveillante fut assez loin, elle interpella la nouvelle venue :

— J viens de tirer quatre jours de *jetar* à cause de toi, salope !

Chose étonnante, elle parlait sans remuer les lèvres. Cette manière de ventriloquie est courante dans les prisons, mais Carmen la pratiquait avec une virtuosité exceptionnelle. Ce n'était pas en vain

que cinq condamnations successives l'avaient mise en apprentissage à Fresnes, à Saint-Lazare ou à la Petite Roquette...

Sans se cacher, donc, la bouche à peine entr'ouverte et le visage absolument rigide, elle continua :

— Ça tombe bien que tu soyes sous ma coupe. Je vas te dresser, eh, Sainte Nitouche ! Pour commencer, aplatis la toile, là, devant mon outil... Allons, mets-y les deux mains !

Carmen maniait le découpoir. Ce genre d'appareil comporte, en bas, une plate-forme polie qui glisse sous l'étoffe et la soulève ; en haut, un moteur électrique. Entre les deux, une lame de couteau, étroite et tranchante comme un rasoir, monte et descend à grande vitesse. Cette lame, dirigée par Carmen, avançait dans les épaisseurs de tissu et les fendait, telle l'étrave d'un bateau...

Mais Carmen n'admettait pas qu'il y eut des vagues, devant ce dangereux petit navire.

— Allons ! Aplatis... C'est du travail de feignante, ça. Aplatis, bon Dieu !

Nadia ne répondait rien et obéissait de son mieux. Cette grande fille qui la dominait de toute la tête lui inspirait un insurmontable effroi physique. Comment lutter ? La prostituée avait dû briser des créatures autrement fortes que la jeune Russe. Et les hommes eux-mêmes... Carmen ne laissa pas ignorer plus longtemps le sort qu'elle avait réservé à l'un d'entre eux :

— Tu sais pourquoi j'suis ici ? Eh bien, c'est pasque j'ai descendu un mec. Oui, j'l'ai buté, bou-sillé, refroidi, appelle ça comme tu voudras. Et au lingue, encore ! Alors, prépare-toi. Faudrait pas t'étonner si j'venais à t'casser quelque chose ou même... écoute bien ça, ou même si j'venais, avec ma machine, à te faire sauter un doigt ou deux !

Effectivement, elle maniait le terrible couteau mécanique à quelques centimètres des mains de Nadia. La lame montait et descendait, brillante comme un éclat de miroir, trépidante, vorace, prête à trancher indistinctement tout ce qui se présenterait. Une feinte maladresse de la part de Carmen, une embardée, et c'était l'entaille profonde, le large copeau de chair, ou même, oui vraiment, un doigt livide roulant sur l'étoffe bise...

Nadia, d'horreur, recula ses mains. Un bref ricardement retroussa les lèvres de la fille :

— Ah ! ça te fait peur ? Madame a la frousse pour ses petits doigts, pour ses petites mains de feignante... Allons, aplatis, bon Dieu ! Plus près que ça, là, devant la lame !

Nadia se raidissait de toute son énergie. Elle ne voulait pas que ses mains trahissent sa terreur. Non, il ne fallait pas qu'elles tremblent, ses mains, car elles étaient étalées en pleine lumière, sous les yeux de l'ennemie ! Une fois, deux fois, la fille dirigea vers elles, méchamment, son découpoir trépidant. Et la jeune Russe, la sueur aux tempes, le cœur suspendu, ferma les yeux, mais eut l'énergie sur-humaine de ne pas retirer ses doigts écartés.

Heureusement le découpage prit fin. Il fallut étendre de nouvelles épaisseurs, promener sur elles les calibres de zinc, cerner les contours au crayon bleu...

Nadia accomplit cette tâche facile, les paupières baissées, le visage clos. Sa compagne ne l'interrogeait pas, mais se contentait de lui jeter, lèvres immobiles, des propos cruels :

— J'connais maintenant ton procès : t'as bouillonné ton mari pour garder sa galette. Eh bien, c'est rudement vache, ça ! Ici, bien sûr, on a, nous toutes, fait un coup dur. Mais le tien, i m'dégoûte. Moi,

j'suis putain : j'couchais avec n'importe qui, pour le pèze. T'as pas besoin d'prendre un air dégoûté. T'as fait exactement kif-kif : t'as couché avec un vieux pour son pognon. Lui, il t'avait épousée. Alors, pour le remercier, tu l'as zigouillé... Une putain comme moi n'aurait pas fait ça !

D'autres fois, elle écorchait sauvagement la mortelle blessure :

— J'sais que t'en as « à perpète »... Tu l'as pas volé ! Ben sûr, t'es jeune, t'es gironde ; mais t'as l'temps de devenir moche, ici, et gâteuse, et tout... Tu crèveras sans avoir mis l'nez dehors, dans cinquante ou soixante ans, exactement comme la vieille Loire. Tandis que moi, eh ! eh ! j'sortirai bientôt !

L'après-midi, puis la journée du lendemain, furent sinistres. Carmen n'oubliait pas le cachot qu'elle avait subi. Elle pardonnait moins encore à sa compagne de travail cette distinction qu'elle jugeait dédaigneuse, cette apparente impassibilité, cette beauté lumineuse qui humiliait son masque sombre et sa peau maugrachine. Naturellement prête à haïr ce qu'elle ne comprenait pas, Carmen était exaspérée par la mystérieuse fille du Nord. N'était-ce pas la narguer que de ne pas répondre à ses injures ? N'était-ce pas l'outrager que de lui refuser même un regard ?

Vers la fin de la séance du soir, Carmen n'y tint plus et provoqua de nouveau une mauvaise querelle.

— T'as mis une toile en retrait de ton calibre. Si je coupe en suivant ton dessin, cette toile-là sera loupée. Et qui s'fera engueuler, hein ? Ça s'ra moi. Pasque toi, tu f'ras encore ta Sainte Nitouche ! Eh ben, puisqu'il t'faut une leçon, j'vas t'dresser. Attrape !

Nadia fut traversée d'une douleur si aiguë qu'elle se courba en poussant un cri. Sa compagne lui avait planté dans la cuisse une aiguille de machine à coudre.

Le cri avait dominé les bruits de l'atelier. Audrac, la surveillante, s'approcha vivement :

— Qui a crié ? C'est vous, Jordan ?

— Oui, Madame, dit Nadia, en se redressant, malgré la douleur.

— Qu'est-ce qui vous a pris ?

La jeune Russe se roidit. Sa jambe blessée était du côté de la table. L'aiguille de machine, à moitié enfoncée, montrait sa grosse tête cylindrique et tenait si fort dans la chair qu'elle relevait un peu la jupe : la preuve de l'agression était flagrante.

Pourtant, Nadia répondit avec une confusion bien jouée :

— Je me suis tordu le pied dans les déchets de toile... Je vous demande pardon, Madame.

— Et vous criez pour ça ! Ah non, Jordan ! Les petits cris et les petites manières, c'est pas le genre, ici ! Si cela vous arrive encore, je vous envoie au Prétoire !

Audrac s'éloigna, pleine de mépris pour cette femmelette. Alors, la jeune Russe, serrant les dents, arracha d'un coup brusque l'aiguille plantée dans sa chair. Et elle n'entendit même pas la grande Carmen qui, remettant en marche son découpoir, murmurait avec un vague étonnement :

— Tiens... T'es moins vache que j'aurais cru...

## CHAPITRE HUITIÈME

Nadia avait-elle été magnanime ? Elle eût souri d'entendre prononcer à son sujet un si grand mot ; elle eût souri, sans ironie, tristement, avec la pitié lasse et le détachement de ceux qui n'appartiennent presque plus à la vie...

Car elle avait affermi sa décision de mourir. Elle venait d'en découvrir le moyen. Il ne s'était agi, en somme, que de repérer une fenêtre élevée, et cependant accessible à une détenue, d'où elle pût se précipiter dans le vide.

Pour accéder à l'atelier, elle passait quatre fois par jour par un même escalier — des marches grises entre des murs badigeonnés d'un coaltar luisant. Les croisées étaient garnies de grilles, mais, tout en haut, une petite fenêtre carrée en était dépourvue. Il suffirait donc à la désespérée de courir jusqu'au dernier palier pour atteindre cette ouverture qui béait sur une cour intérieure.

La difficulté était d'y monter seule. Quand les détenues de l'atelier se déplaçaient, elles formaient une file ininterrompue, étroitement surveillée. Nulle ne pouvait s'en écarter sans être aussitôt remarquée

— et châtiée. Du moins en était-il ainsi pour la majorité des condamnées.

Nadia et Carmen, à cause de leur place dans l'atelier, jouissaient d'une liberté un peu plus grande.

Quand venait l'heure de la sortie, isolées au milieu de la pièce, elles ne se mettaient en marche qu'en dernier. Elles constituaient la queue du sinistre monôme. A ce moment, les surveillantes étaient déjà dans l'escalier, si bien que, pendant un court instant, les deux femmes se trouvaient sans surveillance.

Nadia avait résolu d'utiliser cette circonstance. Tandis que les autres descendraient, elle, très vite, monterait jusqu'à la fenêtre carrée. Elle avait pensé exécuter son projet à midi, mais elle dut y renoncer : sans raison apparente, la surveillante en second s'attarda sur le palier jusqu'à ce que les découpeuses eussent fermé la marche...

Nadia subit alors un tourment inattendu : celui de l'incertitude. Serait-ce pour aujourd'hui, pour demain, pour beaucoup plus tard ? Elle revécut cette période intolérable qu'elle avait connue à Saint-Lazare quand, condamnée à mort, elle doutait, malgré tout, d'être à la fin graciée...

Elle finit par s'exaspérer et prit une décision : quoi qu'il pût arriver, ce serait pour ce soir. Elle courrait si vite que, même aperçue, elle ne serait pas rattrapée...

Elle travailla comme d'habitude, traçant ses puérils dessins bleus et laissant avec indifférence ses mains à la portée du découpoir trépidant.

Elle ne remarqua même pas que sa compagne paraissait moins agressive. Parfois, elle regardait les rais de soleil qui entraient par les fenêtres, ou bien le grand platane au tronc moucheté, prisonnier lui aussi entre ces murs... Elle se surprenait à faire

des pronostics sur la douceur de l'arrière-saison, comme si elle eût dû la connaître.

D'autres fois, quand le souvenir de son implacable décision lui revenait, de peur d'être lâche, elle se forçait à contempler, au fond de l'atelier, un groupe de vieilles détenues, trop infirmes ou trop gâteuses pour effectuer un travail utile. Celles-là triaient des chiffons, en bavant un peu, ou bien démêlaient de la laine. Si Nadia avait la faiblesse de s'accrocher à la vie, elle subirait, après des jours sans nombre, une fin pareille à celle de ces vieillardes.

— A quoi penses-tu ? J'vas te réveiller, moi ! dit à son oreille la voix brutale de Carmen.

La jeune femme releva la tête. Elle plongea dans les sombres yeux violents le calme regard de ses prunelles. C'était la première fois. Jamais, vraiment, l'entôleuse n'avait pu contempler ces lacs de brume et de lumière, ces merveilleux abîmes ouverts entre les cils sombres.

Et Nadia demanda doucement :

— Pourquoi me voulez-vous du mal ?

La fille demeura quelques secondes interloquée, avant de répondre avec hargne :

— D'abord, j'fais c'qui m'plaît !

Nadia dit encore :

— Ne soyez pas méchante... Oh ! ce n'est pas pour moi que je dis cela. Moi...

Elle fit un geste vague qui contenait tout son renoncement à l'avenir, tout le sacrifice de sa jeune vie. Elle répéta :

— Ne soyez pas méchante : c'est vous-même que vous rendez malheureuse...

La fille comprit mal et ne daigna pas demander d'explication. Mais plusieurs fois, par la suite, elle jeta vers sa compagne des regards moins hostiles

et vaguement curieux. Elle s'abstint même de rabrouer Nadia, quand celle-ci, plus absorbée, plus absente de minute en minute, eut commis, coup sur coup, plusieurs notables maladrotes.

Le soleil oblique pénètre profondément dans la pièce. Lorsqu'il atteindra la table des découpeuses, il sera près de dix-huit heures. Et c'est à dix-huit heures qu'aura lieu, comme chaque jour, la sortie de l'atelier.

La Russe suit la lente progression de la coulée d'or sur le parquet. L'heure approche, inexorablement. Voici que le rais solaire frôle les pieds de Nadia. Il est devenu couleur de sang.

Le cœur de la désespérée bat à ses oreilles. Elle n'entend pas le signal, mais voit, soudain, que toutes ses compagnes sont debout, pour descendre à la promenade qui précède le dîner. Elles se mettent en marche. Avec ces ombres uniformes, ce sont les ultimes secondes de sa vie qui s'écoulent.

Elle est surprise de sentir sa bouche murmurer des mots oubliés : une prière russe de son enfance, devant l'icone aux reflets de cuivre...

Les dernières détenues franchissent le seuil. Carmen les rejoint.

Nadia, alors, gagne la porte. Et, tout à coup, elle prend son élan, monte, monte éperdument. Les vieilles marches creuses, éclaboussées de soleil rouge, semblent courir sous elle. Voici le palier du quatrième, et, juste au milieu, la fenêtre carrée.

Nadia aurait voulu la franchir d'un seul jet.

Mais la fenêtre est fermée.

Nadia tourne l'espagnolette, fébrilement, car elle a cru entendre derrière elle un bruit de poursuite. Elle tire, tire de toutes ses forces. Le vantail cède : le vide est devant elle. Déjà, elle se penche.

Mais deux mains puissantes l'ont saisie à la taille ; un croc-en-jambe la jette sur le sol ; une femme pèse violemment sur ses épaules et l'immobilise :

— T'es pas folle ? Non, mais, des fois... T'es pas folle ?

C'est Carmen, haletante, les yeux luisants, pleine d'une émotion brutale et pathétique.

— Laissez-moi, gémit Nadia. Je vous en prie, laissez-moi ! Qu'est-ce que ça peut vous faire ?

Elle regarde la fenêtre si proche, ouverte sur la suprême liberté.

— Laissez-moi !

Elle fait un grand effort pour se relever. Son corps délicat se tend désespérément. Mais elle réussit à peine à soulever la robuste fille agenouillée sur sa poitrine.

— T'es pas de force... J'en maintiendrais deux comme toi... Allons, sois sage ! Voyons, mon petit, sois sage !

La condamnée incline sur la jeune Russe un ardent visage sans méchanceté. Même, dans ses yeux de nuit, il passe une étrange bienveillance.

— Tu voulais te tuer ? Alors, ton air brave, c'était d'la blague ? Au fond, t'es une pauvre gosse, pas autre chose...

— Vous m'étouffez, murmure Nadia.

— Bon, je vais te lâcher. Mais tu n'feras plus un geste avant qu'on ait causé nous deux. C'est compris ?

Nadia battit des paupières. La prostituée referma la fenêtre, par précaution, puis s'assit à même le carrelage, à côté de la jeune femme étendue.

— On s'tue pas... Ou bien, i faut que ça soye par amour. Pour le reste, tant qu'y a de la vie, y a de l'espoir. Tu sais pas ça, toi, qu'es instruite ? Réponds-moi ?

Nadia, les yeux fixes, paraissait ne pas entendre. L'autre se méprit sur ce silence :

— Tu peux m'y répondre, va. J'sais ben que j'ai été rosse avec toi. Mais, à présent, j'risque de m'y faire remettre au *jetar*, et c'est pour toi !

Nadia se taisait toujours. Alors, la fille expliqua son geste :

— Quand j't'ai vue monter l'escalier, j'ai deviné... D'ailleurs, t'avais eu la tête à l'envers, toute la journée. J'ai compté ni une, ni deux. J'ai couru derrière toi. Tant pis pour le cachot ! Ça vaut ben qu'tu m'y répondes, hein ?

Nadia se décida à parler :

— C'est encore du mal que vous me faites, en m'empêchant de mourir.

— Tu crois ça ? C'que t'es jeune, tout de même !

Elle s'agenouilla, attira la tête aux cheveux pâles et se prit à la bercer avec une douceur obscurément maternelle.

— T'es trop gosse. Si t'avais vu c'que j'ai vu, dans la vie... J'te le redis : tant qu'y a du souffle, y a de l'espoir !

— Pour vous peut-être, pour vous qui sortirez. Moi, je suis ici pour toujours.

Carmen, d'instinct, adopta alors un ton prophétique. Son masque de sorcière gitane devait prêter une force singulière à sa prédiction :

— Eh ben, moi, je vais te dire une bonne chose : *tu sortiras !* Et tu sortiras bientôt, peut-être avant une année !

— Qu'en savez-vous ?

— J'le sais... parce que je sais des secrets... et que je compte bien sortir aussi, moi, avant d'avoir tiré mes vingt ans !

— On s'évade donc de la prison ?

— Personne s'en est encore cavale, que je sache.

Mais, nous deux, tu verras c'qu'on fera ! Et puis, si on échoue, t'auras toujours la ressource de remonter ici... Alors, c'est dit ? Tu recommenceras pas ? Regarde-moi !

Nadia détournait les yeux, pareille à une enfant boudeuse qui ne veut pas se laisser arracher une promesse.

Pourtant, elle était à demi convaincue. Tout en elle, sa jeunesse, le besoin de persévérer enclos dans chaque fibre de sa chair, l'invincible espérance, sœur de la vie, ne demandaient qu'à croire aux paroles de Carmen. De cette grande fille sauvage, robuste comme une guerrière, courageuse, indomptable, émanait un irrésistible réconfort.

— Vous ne me laissez donc pas ? demanda Nadia.

— Est-ce qu'on sait ? Y a trois jours, j't'aurais bousillée avec plaisir. L'affaire de l'aiguille m'a remuée. Et puis, ta douceur... Et puis, de penser que c'est peut-être aussi à cause de moi que tu voulais te détruire... C'qui se passe dans le cœur, est-ce qu'on le comprend jamais ?

Les deux jeunes femmes demeurèrent silencieuses. Le soleil couchant illuminait le visage de la gitane, ses boucles noires rebelles, sa chaude carnation de pêche dorée. Une bienveillance accrue adoucissait ses prunelles sombres, pailletées d'or.

— Alors, dit Carmen, tu promets ? Regarde-moi !

Nadia consentit enfin à soulever ses longs cils ; ses yeux miraculeux fixèrent ceux de la prostituée.

— Oui, je promets. Je vivrai, mais seulement pour sortir d'ici !

— Bon.

La fille effleura d'une caresse maladroite le front



poli de la Russe. Puis elle se leva, rajusta son châle et son bonnet :

— Maintenant, debout ! Il faut rejoindre les autres. Si on a remarqué notre absence, tu penses ce qu'on croira ! Nous serons bonnes, moi pour le *jetar* et toi pour la cellule. La promenade va finir. On va essayer de se glisser dans les rangs au moment de l'entrée au réfectoire. Tu connais pas le chemin ? Tu vas voir ! Suis-moi...

Elle s'approcha de l'oreille de Nadia pour ordonner :

— Suis-moi, sans demander qui, ni quoi... aveuglément, comme si qu'on était déjà, toutes les deux, au jour que j'te ferai évader !

## CHAPITRE NEUVIÈME

La chance voulut que Carmen réussît. Les deux coupables purent rejoindre la file indienne des détenues, à l'entrée du réfectoire, sans que les surveillantes se fussent avisées de leur absence.

Lorsque le coucher eut lieu, à sept heures, Nadia éprouva une brève émotion en pénétrant dans sa cellule. Ne l'avait-elle pas quittée, le matin même, avec la farouche certitude de n'y jamais revenir ? Puisqu'elle consentait, maintenant, et pour longtemps peut-être, à y être enfermée chaque soir, elle s'attarda à examiner les lieux.

A la Maison Centrale de Montilliès, les dortoirs sont situés tout en haut des bâtiments, au quatrième étage. Leur disposition est assez imprévue et ne manque pas d'étonner les rares visiteurs admis à les parcourir.

Un dortoir est une très vaste pièce divisée en une quantité de chambres minuscules. On peut se le représenter sous l'aspect d'un grand carton plat rempli de cages à mouches. Ces boîtes sont les cellules des prisonnières.

Chaque cellule, vue de l'intérieur, est une sorte de tronçon de couloir, d'environ quatre mètres de superficie. Trois de ses parois sont pleines ; la quatrième est à claire-voie, en « fer déployé ». Un autre treillage, beaucoup plus léger, à larges mailles, constitue, au haut de la cellule, un plafond individuel situé à quatre-vingts centimètres au-dessous du plafond normal de l'immense pièce.

Les cages sont au nombre d'une soixantaine par dortoir, groupées en trois rangées. Elles sont maintenues fermées, pendant la nuit, au moyen d'une ingénieuse timonerie : à l'extrémité de chaque rangée se trouve un gros levier, pareil à ceux qu'on voit contre les murs des gares, et qui servent à manœuvrer les signaux. Le soir, la surveillante abaisse ce levier ; une longue tringle coulisse au-dessus des portes et toutes les cages sont verrouillées d'un seul coup...

Sur les cellules, dans un cartouche, se lisent le nom et le matricule de l'occupante.

Le mobilier intérieur est rudimentaire : un lit de sangle, une planche supportant une cuvette ; par terre, un broc et un seau. C'est tout. Le règlement ne permet ni portemanteau, ni chaise, ni miroir. Beaucoup de détenues s'essayaient à de timides embellissements. Le plus répandu consiste en une image de sainteté épinglée au mur, entourée de fleurs en étoffe ou de petits cierges en papier roulé.

Il serait téméraire de voir dans cette dulle le témoignage d'un mysticisme ardent ou d'une foi dévorante. Elle prouve seulement qu'une femme, si criminelle et si déchue soit-elle, conserve encore, même au fond d'une prison, le besoin d'un peu de fantaisie, d'un peu de couleur, d'un peu de misérable luxe...

Une grande inégalité préside à l'attribution des

cages, une flagrante injustice ! Les unes n'ont pour horizon qu'une cloison grise située à moins de deux mètres devant elles ; les autres, au contraire, insolentement privilégiées, ouvrent sur de lointaines montagnes bleuâtres, sur des crépuscules d'améthyste, sur les nuits scintillantes de la Provence !

C'est que, en effet, deux des rangées sur trois ont leurs grillages tournés vers les fenêtres dont elles ne sont séparées que par un étroit couloir de circulation. Certaines cellules sont même disposées exactement en face d'une croisée. Certes, pour obéir au règlement, celle-ci est grillagée, mais les barreaux n'empêchent ni le clair de lune magique, ni le triomphant soleil matinal de pénétrer à flots !

Voir loin, très loin devant soi ! Voilà ce que, en principe, une prison n'autorise jamais ; voilà pourtant la merveilleuse chance qui était échue à Nadia Jordan. Sa cage était sensiblement en face d'une des fenêtres. Et, ce soir-là, pour la première fois, elle avait l'âme assez sereine pour jouir de cette circonstance.

Mais, d'abord, elle alla chercher l'eau nécessaire à sa toilette.

Au fond du dortoir, une rampe de robinets en cuivre surplombait une longue auge métallique. Les détenues y venaient, en file indienne, leur broc à la main. Elles en repartaient bientôt, silencieusement. Sous leurs coiffes blanches et leurs châles à carreaux, elles semblaient d'étranges villageoises revenant de la fontaine.

Pour toutes, la détente était arrivée. Quand le raclement de la timonerie eut signifié que les cages étaient dûment verrouillées, par un singulier paradoxe, toutes éprouvèrent la sensation d'une subite libération.

Enfin chez soi ; enfin seules !

La surveillante ne vous voit plus, les compagnes cessent de vous épier ; on retrouve, pour quelques heures, sa pauvre, falote et pourtant si chère individualité.

La surveillante Audrac n'habite pas avec le troupeau. Elle occupe une petite chambre contiguë ; un guichet, percé dans la cloison, lui permet de contrôler, tant bien que mal, le local dont elle a la garde. En fait, elle préfère dormir. Pour la nuit, elle délègue ses pouvoirs à une détenue d'élite qui, décorée du titre de « prévôte », couche dans un angle du dortoir et bénéficie d'un lit qui n'est pas dans une cage...

La prévôte s'est glissée hâtivement dans ses draps. Maintenant, derrière leurs portes verrouillées, les prisonnières sont libres. Qu'elles en usent et en abusent, qu'elles fassent même de silencieuses cabrioles, si leurs muscles ou leur humeur le leur permettent, nul n'en a cure ! Qu'elles lisent également, si, par chance, elles ne sont pas trop éloignées de l'unique ampoule électrique qui occupe le centre de la grande pièce !

Nadia, elle, pourrait déchiffrer à la lueur du jour, tant le doux crépuscule d'automne s'attarde dans les nues. Au dernier passage de la bibliothécaire, machinalement, elle a choisi un roman ; *La Fille des rocs*, de J.-H. Rosny-aîné. Oui, un roman, car l'Administration, involontairement cruelle, distribue à ses recluses des pages ardentes remplies du merveilleux amour que la plupart ne connaîtront jamais plus...

Nadia préfère s'étendre sur son dur petit lit. En le déplaçant légèrement, elle a le vaste ciel devant elle. La fin de septembre est si clémente que la fenêtre reste ouverte toute la nuit. Et si tiède est cette soirée, que la jeune détenue — est-ce pour mieux profiter

de sa relative liberté ? — relève sa rude chemise de grosse toile.

Un souffle venu de très loin, qui a couru sur la mer retentissante, sur les plaines recouvertes de vignes, sur les garrigues embaumées de thym, un peu de brise heureuse et libre entre parfois, par subtiles bouffées ; cet air frôle alors les jambes minces, les cuisses décroisées, le ventre lumineux, et atteint même les petits seins de Nadia, aussi frais, aussi purs qu'une gorge d'adolescente. Et Nadia se prête à l'impalpable caresse, et Nadia sourit tendrement aux premières étoiles, et Nadia ne songe plus à mourir...

Le lendemain, à l'atelier, Carmen avait retrouvé son masque fermé, son air de bête prise au piège. Elle répondit sans effusion au bonjour ému de la jeune Russe. Ce ne fut que vers midi qu'elle lui parla :

— Maintenant qu'on est copines toutes les deux, faut nous méfier plus que jamais... La Audrac, c'te vache, te laissera près de moi tant qu'elle croira que je te veux du mal... On va garder l'air de chiens de faïence, tu comprends ? Plus tard, quand tu sauras causer, on jaspinera. Faut d'abord que tu apprennes à parler sans bouger les lèvres, comme moi. C'est pas difficile ; t'as qu'à essayer... mais, de préférence, quand la gaffe Audrac elle sera loin !

Nadia Jordan essaya. Vraiment, la chose était aisée. Au bout de deux jours, elle réussissait déjà à articuler fort distinctement, tout en gardant sa bouche presque immobile. Bientôt après, elle parvint à maîtriser son expressif petit visage et à lui imposer une impassibilité de marbre, au moment même que sa voix subreptice exprimait les sentiments les plus véhéments.

Dès lors, penchées sur les calibres ou sur la machine à découper, les deux prisonnières eurent le moyen de causer librement. Carmen demeurerait assez brutale dans ses propos, autoritaire, quasi masculine. Manifestement, elle entendait influencer Nadia, et, au besoin, lui imposer l'obéissance. Mais, d'autre part, ses bonnes dispositions étaient évidentes : pas un conseil de son rude langage qui ne fût sincère, pas un « tuyau » qui ne pût réellement être utile.

Vieille habituée des maisons de détention, Carmen possédait une expérience précieuse des règlements, des locaux et du personnel. Elle savait ce qui amadou les surveillantes et ce qui leur vaut des réprimandes, comment l'on provoque la visite des dames patronnesses et ce qu'on en obtient ; elle n'ignorait rien des avantages respectifs qu'il y a à se proclamer soit catholique, soit protestante ; elle disposait de plus de dix recettes pour se faire porter malade et connaissait les menues faiblesses du médecin de la prison...

Par contre, au cours de ces conversations, elle parlait peu d'elle-même. Elle ne soufflait mot du seul sujet qui eût vraiment intéressé Nadia et semblait avoir oublié que la jeune Russe, depuis qu'elle avait renoncé à mourir, ne vivait que dans une seule attente, un seul espoir...

Oui, vraiment, pourquoi Carmen ne faisait-elle plus jamais allusion à son projet d'évasion ?

## CHAPITRE DIXIÈME

Or, voici les propos qui furent échangés entre Nadia Jordan et la fille Carmen, un après-midi d'octobre, tandis que la pluie flagellait les hautes fenêtres de l'atelier. Peu de lumière tombait du ciel couvert de nuages. La table centrale était dans la pénombre. Les deux coupeuses, cependant, n'avaient pas encore demandé qu'on allumât leur lampe, parce que ce demi-jour facilitait les bavardages défendus, autant, peut-être, qu'il disposait aux confidences.

Nadia interrogea :

— Carmen, pourquoi êtes-vous ici ?

— Tu causes donc à personne, que tu le sais pas ?

— Non, je ne parle avec personne... Un mot, seulement, à la mère Balard, l'avorteuse, quelquefois...

— Pourquoi elle ?

— Elle a été bonne pour moi, le premier jour.

La fille se tut un moment, puis demanda avec une nuance d'ironie :

— Tu t'en souviens donc, quand on a été bon pour toi ?

Nadia allait l'affirmer avec force. Mais le souvenir

de son crime lui revint. Elle songea à son bienfaiteur assassiné sous ses yeux et baissa la tête. Carmen comprit, n'insista pas, et ce fut par une manière de délicatesse qu'elle consentit enfin à préciser son propre forfait :

— C'que j'ai fait ? J'te l'ai dit : j'ai tué un homme... J'crois ben, même, que j'en ai un peu buté deux ou trois. Mais c'est à cause d'un seul que j'ai été poissée.

— Vous l'avez tué... pour...

La fille du gouverneur Tekline hésita, avant de préciser :

— ... pour le voler ?

— Penses-tu ? Le pèze, c'est bon à palper, mais ça vaut pas qu'on tue... J'te demande pardon de dire ça devant toi : c'est pas un reproche...

Nadia, bien qu'elle sût déjà imposer l'impassibilité à son visage, rougit violemment, et ses lèvres frémirent, quand elle protesta :

— Non, Carmen, non, ne croyez pas... L'argent n'a été pour rien dans mon affaire... Je vous raconterai, moi aussi...

— Ça va, ça va...

Si révoltée qu'elle fût, la fille faisait confiance aux verdicts des Cours d'Assises : un cérémonial si bien réglé ne pouvait aboutir à des erreurs !

Elle se permit un bref commentaire :

— Pourtant, i faut bien que ton crime ait été plus moche que le mien, puisqu'on t'a condamnée davantage...

L'une des surveillantes s'étant approchée, les deux femmes durent se taire un long moment. Ce fut Nadia qui reprit :

— Pourquoi l'avez-vous tué ?

Carmen se redressa :

— Pour défendre mon homme !

C'était la première fois qu'elle parlait d'un homme — d'un homme unique — dans sa vie. Elle prononça le mot avec une étrange dignité. Elle semblait encore pleine d'amour, de fierté et de défi. A n'en pas douter, malgré la dure leçon du procès, malgré l'expiation en cours, elle ne regrettait rien. S'il eût fallu défendre à nouveau son mâle, elle eût frappé sur l'heure, sans hésiter davantage que la nuit sinistre où, sur le Sébasto, elle avait étendu à ses pieds un corps humain au ventre ouvert.

— Quel était le métier de votre homme ?

— Mécano. Il faisait aussi le taxi... quand il travaillait. Mais avec une femme comme moi, est-ce qu'un homme a besoin de travailler ? Pour rien te cacher, nous vivions ensemble, et c'est moi qui rapportais l'argent.

— Vous travailliez ?

— Je te l'ai dit, pourtant ! J'faisais la noce, la bringue, le trottoir, quoi ! Et je lui remettais l'argent de mes passes, très régulièrement, j'te prie de le croire... Oh ! j'sais bien : chez les ceusses qui ont un autre métier, le type qui vit des femmes, c'est mal vu. Il faut être du milieu pour comprendre... N'importe, on était heureux, nous deux, et on disait m... au restant du monde. Lui aussi, d'ailleurs, faisait des trucs qui rapportaient : des visites, la nuit, dans les villas inhabitées. Moi, j'aimais pas ça. C'est dangereux. Quand il partait pour ces promenades-là, je vivais plus... Je suffisais aux besoins du ménage, moi ! Il en faisait assez, pour sa part, en veillant sur mon business.

— Il veillait ?

— Oui, i m'accompagnait de loin, i m'attendait chez l'bistro, i m'défendait. Fallait pas qu'un mec soye incorrect avec moi... ni qu'un client i tienne pas ses promesses ! Oh ! i n'avait pas peur, i s's'rait

battu contre dix. Même qu'un jour... Et puis, à quoi bon ? Tous ces trucs-là, c'est pas de ton monde. Mais tu comprends tout de même, hein, qu'on a besoin d'un homme pour s'y appuyer dessus ? T'en as pas eu, un homme comme ça, toi ?

Nadia songea à Serge Vassilieff, le chauffeur-amant, l'assassin dont, une nuit tragique, elle était devenue la complice. Celui-là l'avait aimée éperdument. Il avait été brave, certes, jusqu'au bout, jusque sur la guillotine. Mais, dans la vie quotidienne, ce n'avait été qu'une sorte de grand enfant impulsif, violent, quasi mystique, sur qui, jamais, elle n'avait pu s'appuyer...

Ensuite, une autre image se dressa dans la mémoire de Nadia : Maître Commines. Celui-là avait été son avocat, à une époque où nul ne la soupçonnait encore d'avoir été complice de l'assassinat de son mari. Commines lui avait paru incarner la force, l'intelligence, l'énergie protectrice. Et puis...

Nadia répondit à la fille :

— J'ai connu un homme qui aurait pu être mon appui. Il était même mon avocat...

— Il a couché avec toi ? demanda brutalement Carmen.

— Nous avons été amants... pendant huit semaines...

— Il était avocat ? Et il t'a pas fait évader ? Il t'a, au moins, défendue comme un lion ?

— Peu de temps après que j'ai été arrêtée, il a abandonné ma défense !

— M..., dit la fille, le visage ardent d'indignation. Il couchait avec toi et il t'a pas défendue ?

— Non... Il a appris, à ce moment-là, que Serge... enfin que mon complice avait été mon amant.

— Qu'est-ce que ça faisait ?

— Il faut dire aussi que les règles de sa profession d'avocat s'opposaient...

Penchée sur sa machine, d'un coude furieux, Carmen donna une bourrade dans le flanc de la jeune Russe.

— Et tu lui cherches des excuses, petite gniolle ! Tu m'fais rire, avec les règles de la profession ! Y a qu'une règle, une capitale, de règle, c'est que le mâle il doit défendre sa femelle... Et ton... comment qu'tu l'appelles ? ton Commines, il aurait dû la connaître, c'te loi-là, car, tu sais, les rats dans leurs trous, ils la connaissent ! Le mâle, il doit défendre sa femelle ! Plus souvent qu'mon homme m'aurait lâchée, moi, dans l'danger. Ben sûr, j'suis une putain et lui un dos-vert. Eh bien, je te le jure que mon dos-vert, il valait autrement que ton avocat !

Nadia ne répliqua pas. Ce commandement immémorial, cette loi physiologique, plus haute cent fois que les misérables conventions humaines, cet ordre souverain inscrit dans la chair de tous les mammi-fères, elle savait bien que Commines, son amant, les avait transgressés. Elle en avait gémi, indiciblement, mais elle avait tant aimé cet homme qu'à cette heure encore, du fond de sa géhenne, elle lui cherchait des excuses...

La fille, impitoyable, continuait :

— Il a été un lâche, ton amant, et tu m'dégoûtes de le regretter encore... car j'le vois bien que tu le regrettes... Julot, lui (il s'appelait Julot), il était un homme. Il me menait dur, c'est vrai... Il savait pas dire tous les boniments qu'il te racontait, ton type. Mais, pour lui, j'étais sa femme, t'entends : sa femme, un morceau de lui-même, quoi ! Et quand il s'agissait de moi, rien comptait plus, ni sa peau, ni celle des autres...

« I l'a montré bien des fois. La dernière... Ben, c'est quand nous avons été arrêtés. J'avais eu une dispute avec une môme... une autre fille qui faisait le même trottoir que moi. On était convenu qu'elle dépasserait pas la boutique de Potin... Mais elle débordait chaque jour un peu plus de mon côté...

« Bref, on s'a disputées à neuf heures du soir. A minuit, voilà son type qui rapplique. Tous deux, bras dessus, bras dessous, i s'en viennent par chez moi. Tu penses si j'ai ressauté ! Et quand le mec a commencé à me parler sous le nez et à m'pousser, j'ai appelé Julot... Alors, tu devines. Ça a fait un vilain boulot. Le type, tout à coup, a sorti son « feu ». J'savais que Julot avait laissé le sien à la maison. J'ai pas hésité : j'y ai planté, au type, mon couteau dans le ventre... comme ça, en remon- tant...

« On n'a pas eu de veine : on a été poissés presque tout de suite. Le type est mort. On a passé aux Assises, trois mois après, Julot et moi. J'ai pris vingt ans.

— Et Julot ?

— Deux ans, pas plus, rapport à ce que c'est moi seule qui ai frappé. Lui, on l'a condamné comme complice, j'sais pas même au juste pourquoi... A présent, je tire ma peine, mais j'regrette rien, oh ! non, je regrette rien !

Carmen se tut. Mêlée à sa fureur rétrospective, une étrange douceur passa dans ses yeux. Son visage se détendit et sa bouche palpita. On eût dit, vraiment, qu'elle offrait ses lèvres à l'homme, perdu maintenant au fond de l'étendue, pour qui elle avait tué.

Nadia pensa que le moment était venu de poser la question qui, depuis plusieurs jours, la hantait :

— Vous avez été condamnée à vingt ans... Mais

vous m'avez dit que vous sortiriez plus tôt, beaucoup plus tôt ?

— J'en suis sûre !

— Vous vous évaderez ?

— On se cavalera toutes les deux, je t'l'ai promis.

— Quand ça ?

— Au mois de juillet.

— Pourquoi si tard ?

— Au mois de juillet, j'te dis !

— Pourquoi juillet ?

— Tu devines donc pas, grande bête ? Eh bien, c'est parce que la détention de Julot, elle finira à c'moment-là !

— C'est Julot qui sortira.

— Et tu crois, petite gourde, que Julot est un type dans le genre de ton avocat ? Tu crois que mon Julot lâchera sa femelle ? C'est un homme, j't'ai dit. Dès qu'il sera libre, il me fera cavalier... il nous fera cavalier toutes les deux !

— Comment pourra-t-il ?

— T'en fais pas. Il est dessalé, il est brave. Quand i devrait bousiller le portier d'la prison, et le Directeur, et tout, tu verras, il viendra délivrer sa femme, mon homme !

## CHAPITRE ONZIÈME

Tant que Carmen s'était contentée de promettre l'évasion et n'avait donné à ses paroles d'autre justification que leur ton quasi prophétique, Nadia y avait cru. Cette foi irraisonnée l'avait aidée à surmonter sa tragique dépression.

Mais maintenant que Carmen avait parlé... Nadia était trop intelligente, trop lucide, pour ne pas apercevoir d'insurmontables difficultés qui échappaient à la prostituée.

Carmen s'était repue de romans-feuilletons. Et quels romans ! Les plus galants, les plus héroïques, les plus miraculeux ! Entre deux passes, sur des lits sans draps, elle avait dévoré des histoires de cape et d'épée, aimé des gentilshommes souvent pauvres, quelquefois laids, mais toujours éperdument chevaleresques. Elle les avait vus accomplir de tels exploits, pour le seul amour de leur Dame, qu'elle estimait, à part soi, que sa propre libération serait un jeu pour son Julot... Car elle identifiait, sans peine et sans malice, le rôdeur qu'elle nourrissait avec les d'Artagnan, les Rodolphe et les Buri-dan.

Cet état d'esprit aurait pu provoquer l'ironie de Nadia. Mais la Russe n'avait pas le cœur à se moquer. Si son évasion dépendait d'un lointain souteneur qui devrait traverser la France pour assassiner le Directeur ou dynamiter la prison, autant admettre qu'elle demeurerait ensevelie ici jusqu'à son dernier souffle.

Malgré elle, dans les jours qui suivirent, Nadia laissa transparaître son total manque de confiance. Carmen la rabroua brutalement :

— C'est pas parce que ton amant, à toi, s'est dégonflé... Moi, je l'connais, mon homme. Il m'aime comme je l'aime. Cet amour-là, vois-tu, il est plus fort que tout. Il viendra me libérer, mon Julot, il viendra !

Et Nadia reconnut, dans les yeux de la prostituée, la même lueur mystique et presque démente qu'elle avait déjà aperçue dans les prunelles de la vieille Loire, quand celle-ci, agonisante, prophétisait que sa grâce allait venir !

« Je suis seule, pensa Nadia... aussi seule que le jour de mon arrivée. Je n'ai à compter que sur moi, que sur moi ! »

Elle regarda ses frêles poignets veinés d'azur.

« Je suis seule et je suis fragile... Pourtant, si j'ai renoncé à mourir, c'est parce que j'ai décidé de sortir. Sortir... sortir... »

Le grand platane, dans la cour, frissonnait. Nadia eut, à ce moment, l'impression qu'elle aurait autant de peine à s'évader, elle, agile et intelligente, que cet arbre enfermé, comme elle, entre ces murailles inexorables.

Que faire ? Pendant plusieurs jours, elle chercha. Elle échafauda des projets de mélodrame, elle jeta de furtifs regards vers toutes les issues, elle toisa tous les murs, elle dénombra les verrous. A la



dérobée, elle tenta de pousser maintes portes qui se trouvèrent cadénassées...

Du moins, en juxtaposant ses constatations éparses, elle réussit à dresser, dans sa tête, un plan approximatif de la prison.

Cela ne fit qu'augmenter sa perplexité.

L'ancien couvent, vraiment, avait été fort bien transformé en vue de la détention. Il était mieux compartimenté et aussi mieux surveillé que la jeune Russe ne l'avait cru, tout d'abord. Des portes, des portes, des portes. Partout des portes, l'une derrière l'autre, de grosses portes noires badigeonnées de coaltar. D'énormes serrures apparentes les verrouillaient, serrures sans malice, certainement, grossières, presque enfantines... mais qui, pour la plupart, nécessitaient des clefs gigantesques. Et, d'ailleurs, aux abords de chaque battant, se tenaient des surveillantes, des prévôtes, des gardiens...

Une dernière porte, la plus grande de toutes, ouvrait sur la route, sur les champs, sur la liberté. Une fois, Nadia put l'apercevoir. Elle était commandée par une sorte de corps de garde, à l'entrée de la cour d'honneur. Des hommes en uniforme s'y relayaient jour et nuit...

Il n'y avait, pour fuir de cette prison, qu'une autre issue, une seule : une basse petite poterne peinte en vert, à un angle des bâtiments, dans une région totalement inaccessible aux détenues. On ne la connaissait que par ouï-dire et on l'appelait la Porte des Morts. C'était par là que la vieille Loire s'en était allée, dans son cercueil de sapin non raboté...

Nadia pensa de nouveau, lucidement, fermement, que, si elle ne réussissait pas à fuir, ce serait entre des planches analogues que son jeune corps, lui aussi, franchirait un matin cette porte...

Carmen remarquait l'attitude préoccupée de Nadia. Son cœur fruste et ardent en était affecté. Maintenant, elle s'efforçait de parler sans brusquerie. Elle faisait effort pour employer un langage moins crapuleux ; les termes crus devenaient rares sur ses lèvres. Elle aurait voulu prodiguer des consolations, mais elle était inexperte à manier la parole ailée.

Une seule idée, essentielle toutefois, revenait dans ses propos :

— On en sortira, que j'te dis ! Je suis sûre qu'on en sortira...

Une bizarre pudeur l'empêchait de reparler de son homme. On eût dit qu'elle craignait de l'exposer, lui et son futur exploit, à l'incrédulité offensante de Nadia.

Parfois, elle se montrait presque tendre :

— Tu me fais de la peine, gosse... T'es comme une petite sœur à moi qui s'étiolerait. Faut pas t'laisser aller ; faut soigner ta beauté !

Elle contemplait le visage diaphane de la jeune Russe, le cerne qui s'agrandissait sous ses yeux clairs.

— C'est vrai, t'es déjà plus la même. Ta figure, on dirait qu'elle devient pointue ! T'étais plus jolie, quand tu es arrivée...

Nadia haussa les épaules :

— A quoi bon ? A qui pourrais-je plaire ? Et dans quel but, grand Dieu ?

— Ben, et les autres, ici, à qui qu'elles doivent plaire ? T'as pas remarqué que la plupart des copines — enfin, celles qui ne sont pas trop vieilles — se soignent de leur mieux ? Z'yeute-les voir un peu... Regarde la troisième, là-bas : elle a empesé son bonnet (j'te dirai comment). Et l'autre, plus loin, tu vois pas les deux accroche-cœur, sur ses

tempes ? Et la petite négresse, là, — tu sais, c'est une « perpète », comme toi : elle a tué les trois mioches de son patron, pour se venger, — regarde la petite négresse, si elle a les lèvres « faites » ! J'te parie qu'elle a ramassé un morceau de papier rouge et qu'elle le suce chaque matin, pour se teindre la bouche !

C'était vrai. Une incompréhensible coquetterie apparaissait sur ces visages fanés par le vice et la captivité. Le désir de plaire s'exprimait partout, malgré les interdictions du règlement. Presque toutes les détenues adoucissaient leur visage d'un velouté de blanc. Certes, il n'y avait pas de poudre de riz dans la prison, mais comment empêcher des mains furtives de gratter les murs blanchis à la chaux ?

— Pourquoi font-elles ça ? demanda Nadia.

Carmen esquissa un geste vague :

— Parce que, même en tôle, une femme reste toujours une femme... Et puis...

Elle hésita, comme si cette révélation lui répugnait.

— Et puis, y en a ici qui veulent se plaire entre elles. Elles s'aiment... de loin... C'est l'une pour l'autre qu'elles se font belles !

— Ah !

Nadia, nature ardente, mais, au fond, très normale, comprenait difficilement ces amours de pensionnaires flétries. Carmen continua :

— Ça t'étonne ? Tu n'as pas vu que, toi aussi...

Dès qu'elle les eut prononcés, la fille sembla regretter ces derniers mots. Elle s'appliqua, tout à coup, méticuleusement, à son travail. Mais la curiosité de sa codétenue était éveillée.

— Quoi donc, moi aussi ?

— Ça t'intéresse ? Eh bien, regarde la... la hui-

tième, en commençant par le fond. Surveille-la. Tu verras comme elle te reluque, dès qu'Audrac a le dos tourné... Elle te mange des yeux.

— Vraiment ? demanda Nadia, vaguement touchée.

A la dérobée, elle se mit à examiner sa lointaine adoratrice. Mais, brusquement, Carmen reprit son ton de commandement et dit avec rudesse :

— Et puis, non, ne la regarde pas ! Elle croirait que tu l'encourages... C't'une saloperie, tu sais. Elle a fait c'qui peut s'faire de plus moche : elle a étouffé son bébé. Ici, elle reluque les gonzesses. Moi, ces trucs-là, j'ai jamais pu les encaisser... Les femmes, c'est pour les hommes !

Elle avertit sévèrement :

— Si, des fois, j'te prenais à des œillades, c'est à moi que t'aurais affaire ! Tu te souviens de l'aiguille, hein ?

Puis elle se radoucit :

— Pour l'amitié, la bonne amitié, tu m'as, moi. Ça doit te suffire !

Nadia retint seulement que, triste, amaigrie, affublée d'un uniforme qu'elle jugeait ridicule, elle pouvait encore plaire. Peu importait que ce fût à une obscure criminelle ! Elle avait conservé un peu de sa puissance de jadis : elle continuait à émettre les effluves mystérieux qui, à travers l'espace, peuvent charmer et asservir les créatures...

Dans le silence qui suivit, Carmen aussi se prit à réfléchir. Peut-être voulut-elle racheter la brutalité de son interdiction, car, reprenant son aphorisme, elle le fit suivre d'un commentaire flatteur :

— Les femmes, c'est pour les hommes... Et des hommes, toi, c'que t'as dû en posséder ! J'en suis sûre : t'avais qu'à lever le doigt... ou les paupières.

Nadia, étonnée, regarda sa compagne. La fille reçut dans ses prunelles les rayons des grands yeux magiques. Elle en resta comme interdite, puis continua :

— Nadia, tu as dû être kif-kif une « vamp » de cinéma. Je m'y connais, tu penses ! Ces yeux-là, il n'y a pas un homme pour leur résister... pas un homme, que j'te dis !

Nadia haussa gentiment les épaules et murmura :

— Pour ce qu'ils me servent, à présent !

Mais le compliment de la fille publique était entré dans son cerveau. Pendant le reste de la séance de travail, la Russe ne cessa d'y songer. Des phrases éparses se réveillèrent dans sa mémoire, des paroles d'amour qu'elle avait entendues, jadis, quand elle appartenait encore au monde enchanté des vivants.

Des amants s'étaient penchés sur ses prunelles en balbutiant des mots maladroits et fervents. Un homme intelligent et riche leur avait voué son amour — et sa fortune. M<sup>e</sup> Commines, son avocat, les avait regardés, baisés, adorés, les larges yeux de sa maîtresse. Il les avait appelés « lacs du Nord », « perles fumées », « lumières dans la brume ». Quelles images n'avait-il pas inventées pour magnifier ces bijoux vivants ?

Un autre homme, Vassilieff, s'était damné pour eux, était mort pour eux, si fortement envoûté qu'à sa dernière aube, durant la marche à l'échafaud, il n'avait cessé de répéter comme une litanie suprême : « Nadia ! Nadichka ! » (1).

Or, ces yeux, Nadia les possédait toujours, à peine changés, — peut-être même plus beaux que jadis, enchâssés maintenant dans des cernes plus ombrés.

(1) Voir : « LA FEMME ÉPERDUE », roman criminel. (Tallandier, édit.)

Au fond de sa misère, elle avait conservé ces armes enchantées. Mais pourrait-elle jamais s'en servir ?

A l'heure du coucher, dans sa cellule-cage, Nadia se dévêtit entièrement. Il faisait encore jour ; des reflets du couchant pendaient somptueusement aux plus hautes nuées.

Toute nue, la jeune femme se prit à s'examiner, sans hâte, d'un œil attentif, méticuleux et impartial. De ses petits pieds réunis jusqu'à sa poitrine dure, elle vérifia sa ligne, contempla sa carnation que le ciel du soir rosissait, palpa son bassin, ses côtes, sous la pulpe amincie de la chair. Sans aucun doute, elle avait maigri. Son corps de jeune fille, jadis fleuri, était, en quelque sorte, revenu à l'âge ingrat où les membres sont trop graciles et les os trop saillants.

Ensuite, elle voulut revoir sa figure. Depuis combien de temps n'avait-elle eu ni le désir, ni le moyen, de se regarder dans un miroir ? Et, d'ailleurs, y a-t-il des miroirs dans les prisons ?

Nadia fut ingénieuse. Elle remplit d'eau sa cuvette, la posa sur la planche, à l'avant de sa cage, du côté de la fenêtre. Elle se pencha. La lumière extérieure l'éclairait encore en plein.

Pour la première fois, depuis plus de six mois, elle se rencontra elle-même. Avec émotion, elle retrouva sa chère image presque oubliée et la salua d'un sourire. Mais, ensuite, elle l'examina avec lucidité.

Les modifications, hélas, étaient certaines. Sous les cheveux d'argent à peine doré, le visage enfantin semblait las et distendu. Nadia nota, ici, une fossette disparue, là, un angle de maxillaire durci, là

encore, un peu de chair manquante sur les pommettes.

Rien, pourtant, n'était irréparable. Que Nadia prît la résolution de se nourrir suffisamment, qu'elle dormît, qu'elle écartât de son mieux les soucis et, avant quinze jours, elle aurait recouvré ces lignes subtiles et toutes-puissantes qui répandent l'ivresse et la souffrance dans le fragile cœur des hommes...

Elle se sourit à elle-même, de ses petites dents éclatantes. Et, pour lui témoigner combien elle était heureuse de l'avoir retrouvée, elle baisa son image toute rose dans le miroir de l'eau.

Cette nuit-là fut pour elle une étrange et solitaire et ardente veillée d'armes.

Elle pensa :

« Je n'ai plus rien, plus rien sur la terre que ma beauté. Mais ma beauté est presque intacte. Seule, perdue, enfermée ce soir dans ma cage, j'ai, du moins, conservé ce moyen de salut... La beauté, qui a bouleversé des empires, ne permettra-t-elle pas à une faible femme de franchir l'enceinte d'une prison ? »

« A quoi bon attendre la libération de Julot ? Je sortirai bien avant. Je sortirai. Je connaîtrai encore la joie, les chaudes étreintes, les beaux crépuscules sur les jardins, la caresse des êtres et la douceur des choses... Mes jeunes dents mordront de nouveau aux fruits de la vie... Je sortirai ! »

Certes, dans sa pensée, elle ne mettait pas encore de nom sur l'adversaire masculin à qui elle s'en prendrait. Peu lui importait, en ce moment. Ce qui comptait, c'était la nature même de l'étonnant combat qu'elle était prête à livrer. Du fond de sa prison, elle allait affronter les lois impitoyables, les défenses et les menaces, les préjugés sans nombre

accumulés par les hommes, au cours des civilisations. Et elle triompherait de tout cela !

Quand elle s'endormit, un peu avant l'aube, elle se répétait encore cette promesse de victoire. Et il lui semblait que sa beauté négligée se reformait déjà sur elle, et l'entourait comme une armure enchantée.

## CHAPITRE DOUZIÈME

Quand Nadia Jordan se fut irrévocablement décidée à la lutte et qu'elle eut placé tout son espoir dans sa beauté de femme, elle n'eut garde d'en parler à Carmen.

La prostituée ne pouvait lui être d'aucun conseil. Habile, jadis, à entretenir chez ses « clients » une profitable concupiscence, elle ignorait les tactiques plus subtiles et eût, peut-être, sous-estimé l'effrayante puissance spirituelle de l'amour. En outre, bien que loyale à sa manière, elle était capable d'indiscrétions, d'imprudences ou de maladresses...

Sans alliés au dehors, Nadia serait pareillement solitaire dans la prison, pour mener son fabuleux combat. Et elle acceptait crânement cette solitude.

Quel homme viserait-elle ?

On voyait rarement les grands chefs, dans les locaux de la détention. Le Directeur Lantarasse était une sorte de butor chagrin et déclamatoire. Avait-il seulement un cœur et des sens ?

Le Sous-Directeur Valienne était plus jeune ; on l'approchait avec une relative facilité. Il semblait

humain, sympathique, intelligent... Mais voilà : était-il souhaitable que Nadia eût devant elle un adversaire intelligent ?

La prisonnière s'accorda une semaine pour réfléchir. Pendant ce temps, elle pacifia ses nerfs et réussit à bien dormir. Elle s'astreignit à manger l'intégralité de ses portions, afin de recouvrer la rondeur de sa chair et le rose éclat de son visage.

Elle s'ingénia également à embellir sa pauvre toilette de détenue.

Carmen lui apprit le secret d'amidonner les coiffes d'uniforme — ces bonnets ronds, quasi villageois, qui emprisonnent le chignon des détenues.

La recette était simple. Nadia préleva une cuillerée de riz, au réfectoire. Elle la laissa macérer dans un peu d'eau, puis imbiba une coiffe propre avec le liquide mucilagineux ainsi obtenu. Elle étira le bonnet, le dressa avec soin et y traça de jolis plis demi-circulaires, qui s'éployaient de chaque côté, comme de petites ailes... Le lendemain matin, l'humble coiffure se trouva sèche, rigide et nette, aussi gracieuse, en somme, que les coiffes de Boulogne, des Sables ou de Pont-Aven.

Devant le miroir liquide de sa cuvette, Nadia l'ajusta, très en arrière, sur ses cheveux d'or pâle. Et elle se sourit à elle-même, car elle avait l'air de jouer Perrette, dans une comédie bucolique...

La recette pour repasser le fichu d'uniforme était plus simple encore : il suffisait d'humecter légèrement le grand carré d'étoffe et de le tendre, par quatre épines, sur la sangle du lit, sous le matelas. Au réveil, il apparaissait bien sec et sans un pli, comme si les gentils gnomes des légendes allemandes avaient occupé leur nuit à le remettre à neuf...

Quant aux ressources vestimentaires de la cantine, elles étaient étiques et, de surcroît, limitées par la pauvreté de Nadia. Le travail de celle-ci était, en effet, un des plus mal payés de la prison. Les sept dixièmes de son salaire étaient saisis pour le compte de l'Etat. Un autre dixième était gardé pour payer les frais de Justice ; un autre dixième encore était retenu pour deux usages étrangement contradictoires : payer le cercueil et constituer le pécule de sortie — le dérisoire pécule que Nadia ne toucherait jamais, puisqu'elle ne serait jamais libérée...

Il restait pourtant une petite somme, guère plus d'un franc par jour, dont la jeune détenue pouvait disposer. Elle fit venir de la cantine une paire de bas blancs, qui remplaça, sur ses jambes fines, les affreux bas marrons d'uniforme. Par la suite, elle en achèterait d'autres, puis des espadrilles de couleur claire...

Ces menues transformations n'échappèrent pas à Carmen. Mais la Russe en donna une explication plausible :

— Vous m'avez conseillé de soigner mon physique... Vous voyez, j'obéis. Ça occupe et ça console un peu...

Comme Nadia s'abstenait de toute œillade équivoque et, notamment, ne regardait jamais du côté de sa prétendue adoratrice, — celle qui avait étouffé son bébé, — l'entôleuse ne prit aucun ombrage de cette coquetterie et même l'encouragea avec une certaine bonne grâce.

Son aide fut particulièrement utile, quand Nadia entreprit d'améliorer la coupe si grossière de son corsage et de sa jupe. Il y eut d'étranges essayages subreptices, pendant les allées et venues de la surveillante, des « pinces » hâtives, des épinglages

fiévreux, et, le soir, des bouts de couture effectués dans la demi-obscurité des cages.

Ces efforts, dans leur ensemble, ne furent pas vains. A la fin de la semaine qui suivit, Nadia Jordan avait retrouvé la fraîcheur de son visage, un aspect net et soigné et, même, une sorte de timide élégance.

Alors, elle éprouva la tentation bien féminine d'expérimenter son pouvoir sur un homme.

Parfois, des mécaniciens du dehors venaient réparer les machines à coudre ou changer les charbons des moteurs ; ou bien encore, des plombiers dégorgeaient, çà et là, les vieilles conduites mal établies...

Nadia guetta une occasion de ce genre. Et la chance la favorisa, car elle n'eut guère à attendre.

Oh ! L'homme qui entra dans l'atelier, un après-midi d'octobre, était vulgaire à souhait, et gauche, et mal vêtu. C'était un maigre garçon de vingt-cinq ans, manutentionnaire au service d'un camionneur. Il venait prendre sur place le reliquat d'une livraison en retard.

Quand il parut, cinquante têtes obliquèrent vers lui, cent yeux le fixèrent, le déshabillèrent avidement... Un mâle ! Un mâle qui n'était ni un garde-chiourme, ni un chef administratif ; un mâle véritable, un homme du peuple, singulièrement proche à ce titre de la plupart des condamnées !

Une ardeur hystérique allumait déjà certaines prunelles... Dans d'autres prisons de femmes, — à Saint-Lazare, notamment, — on avait vu, dans des circonstances comparables, des gardiens entourés tout à coup par des détenues demi-folles, dévêtus, palpés, sauvagement mutilés...

La surveillante ne laissa pas s'échauffer une exaltation dangereuse et jeta durement :

— Au travail !

Les visages se détournèrent à regret vers les machines ; l'éternel cliquetis recommença, un peu plus nerveux, un peu plus saccadé que l'instant auparavant.

Une partie des caleçons à livrer était massée sur la table de coupe. D'autres étaient disposés en piles, sur le parquet.

Dès que Nadia vit entrer le manutentionnaire, elle se dit : « Voilà l'épreuve que je souhaitais. Pour moi, ce sera un présage : si j'amène cet homme à me parler, c'est que je m'évaderai ! »

Le garçon s'avança, les bras ballants, les mains gourdes, maladroit et, cependant, vaguement fanfaron. Il savait bien, le lourdaud, que vingt, que quarante femmes l'appelaient subitement ; il sentait leurs désirs converger vers son corps...

Nadia, impassible, le laissa s'approcher. Elle ne leva les yeux que lorsqu'il fut tout près de la table. Alors, elle le regarda en face. Elle eut, d'abord, un rapide sourire d'accueil. Puis, elle répandit sur ses traits l'expression suppliante, souffrante et voluptueuse à la fois, que le désir intense donne à certaines filles des hommes — le désir, lorsqu'il est déjà voisin de la pâmoison. Elle avait vu bien des partenaires oubliés, et son amant Vassilieff, et son mari, le Professeur Jordan, et son avocat, Maître Commynes, haleter devant cette mimique souveraine. Car nul ne peut contempler sans vertige les deux visages accolés de l'extrême volupté et de la divine souffrance...

Le garçon battit des paupières et projeta ses grosses mains vers une pile de caleçons. Carmen l'aida bénévolement à s'en charger.

Elle aussi, la fille au sang chaud, elle essaya son pouvoir. D'instinct, sans avoir prémédité ses gestes, elle fit bomber ses seins durs, elle esquissa le mou-

vement de croupe, et le regard, et le cynique mouvement des lèvres qui décidaient ses clients du Sébaste.

Le manutentionnaire vit également cela. Puis, il se retira en emportant la première moitié des pièces confectionnées.

Pendant son absence, Nadia examina la situation, gravement, comme s'il se fût agi d'un événement d'importance. N'avait-elle pas attaché à cette ridicule rencontre une valeur d'épreuve et, presque, de présage ?

Ses yeux s'étaient emparés des yeux vacillants du garçon ; son visage, elle en était sûre, avait exprimé, comme jadis, l'attente haletante et quasi désespérée ; son attitude avait promis le don imminent d'un corps déjà secoué de frissons... Quel effet cet enchantement avait-il produit sur ce coltineur grossier, sur ce représentant d'une triste humanité si éloignée de sa chair princière ? Les lois de la tentation sont-elles les mêmes pour tous les hommes ?

Le garçon reparut, plus assuré, maintenant qu'il connaissait les lieux.

Dès la porte, il regarda Nadia, un sourire faraud sur les lèvres. Il s'avança vers la table de coupe, d'un pas qui parut d'abord délibéré. Mais bientôt il ralentit son élan. Son sourire se figea naïvement. Et quand il arriva devant Nadia, son visage était devenu sérieux, presque effrayé.

Pourtant, une lueur luxurieuse ne s'éteignait pas, au fond de ses prunelles. Les dernières piles se trouvaient à même le sol, aux pieds de la jeune Russe. Le manutentionnaire se baissa.

Nadia sentit soudain des doigts râpeux saisir sa cheville, monter le long de son mollet. Elle ne bougea pas. Les doigts montèrent encore, mais hésitants, appuyant de moins en moins leur caresse

obscène. Enfin, au-dessus du genou, la grosse main s'immobilisa. Elle n'osait aller plus loin. Elle tremblait, oui, elle tremblait ridiculement. Et puis, brusquement, elle redescendit.

Le garçon était très rouge, un peu haletant. Il feignait de ne pouvoir réunir les caleçons en une seule brassée.

Carmen se pencha, afin de l'aider. Elle en profita pour l'effleurer de sa chair habile aux frôlements capiteux... Mais l'homme ne parut même pas s'en apercevoir. Plus maladroit de moment en moment, il s'efforçait seulement de regarder encore Nadia. Et, quand il eut enfin rassemblé toute la cargaison dans ses longs bras, quand il lui fut impossible de s'attarder davantage, il fit en sorte de se trouver face à face avec l'étrange détenue aux yeux gris. Et il lui souffla d'une voix rauque :

— Moi, j'ai rien fait, s'pas ? Eh ben, j'accepterais de la prison pour vous revoir !

Ainsi, Nadia avait gagné l'épreuve. Sa victoire lui parut si complète qu'elle en rougit de joie. Et elle adressa un royal et lumineux sourire au pauvre être ébloui qui s'éloignait de guingois en la regardant encore.

## CHAPITRE TREIZIÈME

Ce fut au Directeur lui-même, au gros et noir Lantarasse, que Nadia Jordan décida de s'attaquer.

La partie semblait folle. Pourtant, une psychologie subtile conseillait la jeune détenue dans ce choix. Elle se disait, non sans raison, que plus un homme est rude d'aspect et rébarbatif de caractère, et plus, également, il est facile à conquérir... Les attentions, les gestes engageants, les sourires même, sont si exceptionnels autour de lui que, lorsqu'il s'en produit, le bourru les accueille avec une manière d'effarement ravi, se demande ce qui lui arrive... et se laisse bientôt séduire aussi aisément qu'un enfant. Si elle eût été libre, Nadia se fût fait un jeu de subjuguier un tel homme.

Mais ici, dans la prison, combien la situation était différente ! Monsieur Lantarasse paraissait siéger sur une montagne, comme une sorte de Moïse administratif, alors qu'elle n'était, au fond de la vallée, qu'un petit être perdu, affublé d'un numéro...

Il fallait d'abord gravir la montagne.

Nadia crut la chose relativement aisée. Les détenues, en effet, ont le droit de solliciter du Directeur un entretien privé.



Nadia rédigea sa requête, sur le registre des rapports, en termes brefs, respectueux et protocolaires. Elle se proposait, une fois devant le grand chef, de lui demander l'autorisation d'écrire à son avocat. Mais elle se promettait, surtout, de mettre en valeur son touchant visage et de laisser sourdre quelques belles larmes dans ses yeux gris.

Quelques larmes, pas davantage. Il fallait seulement que le gros homme gardât, de cette première entrevue, un souvenir apitoyé et vaguement sympathique.

Après trois jours d'attente, la jeune Russe fut appelée par Audrac. La surveillante lui fit connaître que le Directeur ne la recevrait pas, mais lui donnait l'ordre d'exposer par écrit l'objet de sa requête.

Nadia dut s'exécuter. Et, peu après, par la même voie hiérarchique, elle fut avisée d'un refus pur et simple. Audrac daigna expliquer qu'une détenue ne peut jamais envoyer de correspondance qu'aux gens de sa proche famille ; pour communiquer avec un étranger, fût-il avocat, il ne faut rien moins qu'une autorisation du Ministre de l'Intérieur.

Nadia, par cet échec, mesura toute l'humilité de sa position et l'énorme dénivellement qui sépare une condamnée du Directeur chargé de la maintenir sous les verrous.

Il fallait imaginer une autre ruse. Retourner à l'Infirmerie ? Elle y songea. Mais, pour que Lantarasse se dérangeât, une fois encore, il faudrait qu'elle fût victime d'un accident au moins aussi grave que le premier. Merci. Elle avait trop besoin de sa beauté, à présent !

Ce fut Carmen, qui, sans le vouloir, lui indiqua une tactique, à vrai dire périlleuse.

— Le Directeur ? C'est bien rare qu'on le voye... On ne le rencontre guère qu'au Prétoire !

Le Prétoire. C'est ainsi que se nomme le tribunal intérieur de la prison. Un véritable tribunal, d'ailleurs, avec une estrade, une longue table recouverte d'un tapis vert, des fauteuils et des pupitres pour les juges, une barre et des bancs pour les inculpées...

C'est là que siègent, une fois par semaine, les magistrats administratifs ; c'est là qu'ils distribuent les condamnations allant de la *réprimande simple* jusqu'à la *cellule obscure avec camisole de force* ; c'est là que Nadia, frêle et captive, pourrait, si elle l'osait, rencontrer son énorme adversaire...

Mauvaise ambiance, certes, pour une entrevue dont elle espérait tant ! Pourtant, Nadia s'y résigna. Elle commit à dessein une faute vénielle : « Bavardage sur le rang », et prit soin de récidiver, afin que son manquement méritât les honneurs d'une comparution.

Sur ce point, elle obtint satisfaction. Le vendredi suivant, derrière un bref monôme de femmes angoissées, elle pénétra dans le Prétoire. C'était un sombre local voûté éclairé par une fenêtre haut perchée, qui évoquait fâcheusement la Sainte Inquisition.

Le Tribunal entra bientôt, non sans une certaine solennité. Le Directeur avait revêtu une redingote noire qui bridait fortement sur son ventre. A sa droite et à sa gauche, prirent place le Sous-Directeur, Madame-chef, l'Aumônier et Madame l'Institrice. Cette dernière enseignait les prisonnières illettrées et, ici, faisait fonction de greffier.

A peine assis, Lantarasse commença l'interrogatoire de la première détenue. Ce fut bref. Si bref, que Nadia s'en trouva profondément déçue. Quoi ! Elle-même, quand viendrait son tour, ne pourrait

prononcer ainsi qu'une vingtaine de mots ? En vérité, le Prétoire n'était propice ni aux confidences, ni aux gestes pathétiques !

La première affaire était expédiée. Pendant les interrogatoires qui suivirent, la jeune Russe tenta d'organiser ses propres réponses. Elle n'en eut même pas le temps.

— Femme Jordan !

Son tour était déjà venu.

— Jordan : « bavardage répété », continua le Directeur d'une voix neutre.

Il feuilleta un maigre dossier.

— Pourtant, vous paraissiez vous bien conduire ? Depuis votre bousculade dans l'escalier, vous n'aviez plus fait parler de vous...

— Je regrette... balbutia Nadia, beaucoup plus décontenancée qu'elle ne l'eût supposé.

— Pour cette fois, dit le Directeur, sans même lever les yeux, pour cette fois, ce ne sera que trois jours de privation de cantine. Mais la prochaine...

Lantarasse recula son fauteuil pour signifier que l'audience était terminée. Les autres détenues étaient déjà sorties. Quelques secondes encore et l'épisode aurait pris fin. Nadia n'aurait rien dit, rien fait... rien obtenu, sinon une ridicule privation de cantine !

Sa déception fut si vive que des larmes gonflèrent ses paupières, des larmes sincères qu'elle laissa déborder sur ses joues. Un sûr instinct la poussa en avant, jusqu'au pied du Tribunal.

— Monsieur le Directeur, dit-elle avec une soudaine véhémence, j'ai bavardé parce que je ne pouvais faire autrement !

Lantarasse, à demi levé déjà, se rassit avec humeur. Il grogna :

— Expliquez-vous !

Nadia avait ouï dire que le besoin irrésistible de parler était, depuis longtemps, catalogué parmi les psychoses spéciales aux prisons. Elle affecta une extrême nervosité :

— C'était plus fort que moi, Monsieur le Directeur. Il fallait que je parle... Le couteau sur la gorge, j'aurais parlé encore...

— Eh bien, je vais supprimer votre punition, dit le Directeur, qui avait manifestement hâte de s'en aller.

Mais Nadia ne l'entendait pas ainsi. Elle avait récupéré ses forces et toute une tactique venait de naître dans son esprit.

— Je recommencerai, Monsieur le Directeur... Malgré moi, malgré mon désir de vous obéir... Ou bien, alors, je finirai par me tuer !

Le grand mot était lâché ! Un suicide dans un établissement pénitentiaire est une manière de catastrophe. Il implique une autopsie, des enquêtes et contre-enquêtes, des explications aux familles, des rapports à l'Administration centrale. Sans parler des campagnes de presse toujours à craindre ! Plus d'un directeur, en pareille mésaventure, laissa du galon, ou, pour le moins, compromit son avancement.

Aussi, la phrase de Nadia produisit-elle l'effet escompté. Lantarasse s'enfonça de nouveau dans son fauteuil ; le Sous-Directeur Valienne reprit le dossier et Madame-chef se mit à examiner la jeune détenue avec un intérêt tout empreint d'inquiétude.

Nadia était seule devant ses juges. Son clair visage se trouvait à la même hauteur que celui du Directeur, à moins d'un mètre de distance, et elle ouvrait sur le chef ses grands yeux pleins de larmes.

— Vous songeriez à vous tuer ? demanda Lantarasse, d'une voix soudain adoucie.

— Je lutte de toutes mes forces, Monsieur le Directeur. Je lutte... Mais pourrai-je encore résister longtemps ? Je suis si malheureuse !

Des gouttes de lumière tremblaient au bord des longues paupières.

— Calmez-vous, dit Lantarasse. C'est une crise de dépression. Vos camarades aussi ont eu des crises, au début... Mais ça passera, vous verrez...

Le Sous-Directeur Valienne se pencha et intervint :

— Parlez à cœur ouvert, Jordan. Y a-t-il quelque chose dont vous souffriez particulièrement ? Un travail trop dur ? Une codétenue malveillante ?

La voix trahissait une sollicitude sincère. Nadia se tourna vers son nouvel interlocuteur.

— Monsieur le Sous-Directeur, rien ne me fait spécialement du mal... rien autre que la vie. N'avoir que vingt-trois ans, et être ici pour toujours !

— On peut espérer une mesure de clémence, émit Valienne, d'un accent sans conviction.

Mais il n'osa pas développer cet encouragement dérisoire. Ce fut le Directeur qui reprit :

— Il faut être raisonnable, Jordan. Intelligente comme vous l'êtes, vous devez comprendre...

Et le gros homme enchaîna aussitôt. Il récita, point par point, son discours tant de fois répété, où étaient démontrées l'utilité de la discipline et la beauté de la résignation.

Nadia, tendant vers lui son petit visage où roulaient encore des larmes, écoutait le grand chef avec toutes les apparences de l'intérêt. Elle approuvait avec opportunité, se résignait, se laissait peu à peu convaincre, avec la candeur et la contrition totale d'un gamin qui recueille les exhortations de son confesseur...

Si bien que Lantarasse fut pleinement rassuré.

Il était, en outre, content de lui. Sur une dernière parole encourageante, il leva l'audience.

Et, tandis que Madame-chef emmenait la détenue pardonnée, il murmura à l'oreille de Valienne :

— Vous avez vu, Monsieur le Sous-Directeur ? Je les dompte avec ma main de fer et je les charme avec mon gant de velours !

## CHAPITRE QUATORZIÈME

Une semaine s'écoula, monotone et grise, sous un ciel pluvieux. Le grand platane de la cour jaunissait davantage après chaque ondée et le mistral en précipitait les feuilles, comme des volées d'oiseaux fous, contre les fenêtres de l'atelier.

Par un singulier paradoxe, les détenues se réjouissaient du mauvais temps. Grâce à lui, elles oubliaient un peu leur misère. Même affranchies, n'est-ce pas, elles n'auraient pas couru la ville, ni exploré les campagnes, sous les averses ou la tornade ? Leur claustration semblait librement consentie, pareille, en somme, à celle des ouvrières, des employées, des petites rentières de Montilliès qui, calfeutrées elles aussi derrière des vitres, regardaient la pluie noyer les rues aux gros pavés, transformer en lagunes les squares déserts ou aviver, pour un moment, le vert sombre des buis, dans les paisibles jardins provinciaux...

Au milieu de l'atelier trépidant, Nadia passait des journées sans histoire, maniant ses calibres et son crayon, traçant par centaines des jambes, des ceintures, des empiècements destinés à des pantalons de

treillis — car la nature des confections avait un peu varié et l'on travaillait maintenant pour l'Intendance. Elle écoutait, avec une complaisance distraite, les plaisanteries très crues qui jaillissaient des lèvres de Carmen. Chez cette fille, depuis si longtemps sevrée d'amour physique, le simple découpage d'un pantalon d'homme suffisait à éveiller une verve rabelaisienne...

La jeune Russe, malgré sa délicatesse, n'échappait d'ailleurs pas entièrement aux suggestions impitoyables de la nature. La grossière privauté du livreur dont la main était montée si haut, le long de sa jambe, ne l'avait-elle pas privée de sommeil, pendant toute une nuit ? Elle rejetait de son mieux l'obsession et s'efforçait de donner un tour plus grave à ses pensées.

Elle était revenue du Prétoire avec l'impression d'une première réussite. Aucune sanction n'avait été prise contre elle ; mieux encore : des paroles bienveillantes et des encouragements lui avaient été adressés !

Depuis, elle avait attendu. Si vraiment elle avait réussi à fixer sur elle l'attention du Directeur, le gros homme grognon ne manquerait pas de le manifester par quelque signe. Elle avait attendu. Mais une semaine entière s'était écoulée et le signe n'était point apparu.

Ce samedi soir, vers la fin de la séance de travail, la porte de l'atelier fut ouverte par une main décidée.

— Debout ! cria la surveillante.

Monsieur Lantarasse entra, accompagnant un visiteur jeune et blond, à l'œil curieux. Le chef permit, pendant quelques secondes, aux détenues dressées devant leurs machines de contempler en sa

personne la plus haute incarnation de l'autorité administrative. Puis il dit à la première surveillante :

— Faites reprendre le travail.

Le piétinement mécanique recommença.

Les arrivants s'avancèrent lentement dans la salle, l'inconnu posant des questions et le chef répondant en l'appelant : « Maître ».

— Ce doit être un avocat de Paris, souffla Carmen, visage immobile. J'en ai déjà vu deux comme ça, en visite. Ils s'amènent avec une autorisation du ministre. Lantarasse s'imagine qu'on vient le moucharder, et ça le met en rogne !

Les hommes approchaient de la table de coupe. Nadia entendit l'avocat demander :

— Et celle-là ?

Elle comprit qu'il s'agissait d'elle.

Lantarasse assourdit sa voix pour expliquer :

— Elle a tué son mari. Perpétuité.

— Me permettez-vous de l'interroger ?

— C'est défendu, Maître ; ou bien, alors, il vous faudrait un permis spécial... Mais je vais la faire parler devant vous.

Nadia semblait n'avoir rien remarqué. Elle se tenait droite, les mains sur son ouvrage, les yeux baissés, comme une grande écolière très sage.

— Jordan, dit le Directeur, vous n'avez plus souffert de votre chute ?

La jeune femme parut confuse que la voix redoutée fût descendue jusqu'à elle. Elle répondit, sans soulever ses longs cils :

— Oh ! non, Monsieur le Directeur. Vous êtes trop bienveillant de vous souvenir...

— Et votre nervosité... celle qui vous avait amenée au Prétoire, s'est-elle calmée ?

Cette fois, la Russe releva la tête ; un regard

humide et reconnaissant filtra entre ses paupières.

— Je vais mieux. Vous m'avez parlé avec tant de bonté, Monsieur le Directeur, d'une façon si humaine... J'ai réfléchi à vos paroles, et, maintenant, je me résigne...

Le visage de Lantarasse se détendit en une manière de sourire. Il toucha le bras de son visiteur :

— Hein ? Maître, je ne le lui fais pas dire... C'est ainsi que je traite mes pensionnaires, moi !

Son contentement était manifeste. Pour achever l'édification du visiteur, il fit une allusion ingénieuse à sa main de fer et à son gant de velours, puis il s'adressa de nouveau à la détenue :

— C'est bien, Jordan, c'est bien... Continuez. Encore quelques mois et nous vous accorderons... nous vous accorderons le ruban rouge de la bonne conduite !

— Oh ! Merci, Monsieur le Directeur, dit Nadia en levant vers le gros homme ses prunelles tout éclairées de gratitude.

Lantarasse surprit ce regard, à la fois humble et hardi, à la fois suppliant et tentateur. Il en fut pénétré, gêné, obscurément troublé, au point qu'il s'y arracha en pivotant brusquement sur ses talons.

— Maître, vous ne savez pas ce qu'est le ruban rouge ? Je vais vous expliquer... Venez !

Et Lantarasse, entraînant l'avocat vers la porte, lui exposa que le ruban rouge était une décoration qu'on accordait aux détenues, lorsque leur conduite, pendant cinq mois, avait été irréprochable. Le ruban vert, lui, constituait le grade supérieur de cette Légion d'Honneur inattendue : dix mois, au moins, d'obéissance et de zèle étaient exigés, pour pouvoir y prétendre...

Nadia tira de cette seconde rencontre un heureux présage. Elle avait procuré au Directeur une satis-

faction d'amour-propre et elle connaissait assez bien le faible cœur des hommes pour ne pas sous-estimer cet avantage. Encore fallait-il, pour en profiter, qu'elle se trouvât de nouveau, et sans trop tarder, en présence de Lantarasse...

Où le reverrait-elle ? Elle avait déjà épuisé les ressources du Prétoire. Restait la messe. Elle eut un sursaut de joie. Mais oui, la messe ! C'est à la messe qu'elle pourrait le revoir !

Le Directeur et sa femme assistaient régulièrement à l'office du dimanche, dans l'oratoire de la prison. Ils s'y astreignaient, par piété, sans doute, mais surtout pour donner un bon exemple.

Nadia était de religion orthodoxe. Ce n'était pas un empêchement majeur. Dès le lendemain, elle se fit inscrire au culte romain.

La chapelle, claire et fraîche, aux murs naïvement badigeonnés de bleu, évoquait une église de campagne. Elle s'harmonisait ainsi, non sans grâce, avec l'uniforme quasi villageois des détenues.

L'Aumônier, lui, était un grand vieillard doux et laid, aux cheveux longs, au gros nez, aux gros souliers, qui ressemblait comme un frère au saint curé d'Ars.

Dans les autres maisons de détention, les condamnées pratiquantes espéraient beaucoup de leur confesseur et comptaient bien plus sur son intervention que sur celle du Ciel, quand elles imploraient une faveur. Mais, à Montilliès, même les plus crédules avaient renoncé depuis longtemps à attribuer au vieux pasteur une influence quelconque sur les décisions administratives...

Néanmoins, les détenues assistaient en grand nombre aux offices. La principale raison de cette ferveur était que, pendant la messe, la discipline

était notoirement relâchée. Côte à côte sur les bancs de chêne, immobiles, la bouche à peine entr'ouverte, elles pouvaient bavarder à leur aise, tandis que l'harmonium couvrait charitablement les murmures et même les éclats de leurs voix. C'était à ce moment que s'échangeaient pêle-mêle les friandises, les nouvelles, les menus cadeaux, les reproches, les menaces, les billets amoureux...

Le dimanche qui suivit, Nadia réussit à prendre place au premier rang, entre une empoisonneuse campagnarde et une vieille dame très distinguée et très pieuse qui avait assassiné sa belle-fille.

Le Directeur était là. Il occupait, avec son épouse, une sorte de banc d'œuvre, sur un côté du chœur. De sa place, il pouvait regarder, avec une égale facilité, soit l'autel, soit l'auditoire des détenues.

Nadia examina l'épouse du grand chef, sa rivale éventuelle. Madame Lantarasse, de noir vêtue, très cossue et très digne, était bien l'imposante provinciale qu'elle avait imaginée. Si, pour l'intime et doux combat qui perpétue la vie, le chef n'avait pas connu d'autre partenaire, et cela depuis des années, oh ! alors, combien aisément il serait tenté par un corps frais comme l'aube, gracile comme les roseaux !

Nadia s'était d'abord demandé si Lantarasse, sorte de bœuf lourd et chagrin, était encore accessible aux pièges de la chair. Mais elle se souvint de l'avoir vu, pendant une seconde, vaciller sous le rayon de ses yeux gris. Et elle se dit assez raisonnablement que nul être humain, pas même celui-là, n'était à l'épreuve de l'antique vertige qui terrassa le premier homme, jadis, à l'ombre d'un pommier...

Le dimanche suivant, Nadia enregistra un léger progrès. Elle vit distinctement Madame Lantarasse

la désigner d'un doigt discret, en se penchant vers son mari. Le Directeur murmura quelques renseignements. Et, sans doute étaient-ils favorables à la détenue, car son regard broussailleux parut éclairé de bienveillance.

Huit jours plus tard, Nadia aperçut de nouveau son Directeur, sombre personnage tapi dans sa stalle, au pied du mur bleu de ciel. Fût-ce un hasard, fût-ce le signe révélateur que la jeune femme guettait avidement ? Il advint, ce matin-là, que Lantarasse se tourna plusieurs fois dans la direction de Nadia. Certes, sa figure était hérissée et son œil olympien. Mais aurait-il pu considérer autrement une détenue — surtout devant un tel public ?

De son côté, Nadia ne se risqua à lever les paupières que vers la fin de la messe. Dans ses prunelles, tout ensemble véhémentes et ingénues, on pouvait lire la gratitude, l'admiration, et aussi une discrète et ardente prière...

Pourquoi ce regard eût-il semblé anormal ? Le Directeur n'avait-il pas été indulgent pour elle, au Prétoire ? Ne l'avait-il pas encouragée, à l'atelier ? N'était-il pas tout naturel qu'il fût béni et admiré ?

Le gros homme en jugea certainement ainsi, car il ne détourna pas les yeux. Et, comme la détenue, pleine d'une humble audace, continuait à le contempler (elle sentait, à ce moment, que l'éclairage avivait la lumière liquide de ses prunelles et nimbait d'un trait lumineux son délicat profil), il eut sur les lèvres quelque chose qui ressemblait à un sourire. Oui, un sourire de vague sympathie, de subtile connivence. Il semblait dire :

« Détenue Jordan, je consens à vous reconnaître. Si vous êtes maintenant raisonnable, pieuse et soumise, c'est parce que j'ai su vous parler. Vous

vous en souvenez ; je daigne m'en souvenir aussi. »

Le visage condescendant de Lantarasse ne voulait pas laisser transparaître d'autres sentiments. Mais Nadia était trop femme pour ne pas y avoir découvert une émotion plus secrète.

Et quand, après les quelques secondes périlleuses où leurs regards s'étaient mêlés, elle baissa enfin ses longues paupières, quand elle eut repris son attitude humble et touchante de grande enfant résignée, une voix éclatante chantait dans sa poitrine :

— Il me trouve belle ; il commence à me désirer !

## CHAPITRE QUINZIÈME

L'attente recommença pour Nadia.

Le règlement intérieur de la prison n'avait pas été spécialement conçu pour rapprocher le Directeur d'une détenue presque anonyme ; encore moins pour leur ménager des tête-à-tête...

Pourtant, c'est d'un tête-à-tête que rêvait maintenant la jeune femme. Son ambition était démesurée, comme son désir de liberté !

Au point où ils en étaient, si le Directeur apprenait sa présence à l'Infirmerie, ne viendrait-il pas l'y visiter ?

Nadia se plaignit de fièvre continue, insista et fut enfin dirigée vers le dispensaire aux murs blancs qui ouvrait sur la terrasse provençale...

Le médecin de la prison l'examina. Ce vieux bonhomme était trop expérimenté pour être dupe d'une aussi pauvre ruse. Mais il n'était pas méchant. D'avoir, après la chute dans l'escalier, ausculté ce petit corps merveilleusement juvénile, il avait gardé un souvenir pitoyable et presque tendre. Il diagnostiqua une affection bénigne et accorda quatre jours de repos couché.

... Et les quatre jours s'écoulèrent, dans l'Infirmerie tranquille.

Nadia reçut la visite de la chatte qui hantait ces lieux. Cette bête aristocratique était attirée par la chair luxueuse, la peau douce, les mains propres et fines. Elle nourrissait en outre, à part soi, quelques idées avisées sur l'esthétique des créatures humaines. Aussi fit-elle avec la jeune Russe une alliance cordiale autant qu'immédiate.

Elle passa de longues heures sur le lit de la pseudo-malade ; elle lui donna, par sa sérénité et l'énigme de ses yeux mi-clos, de subtiles leçons sur la force de « celle qui sait attendre » et sur l'attrait de « celle qui reste mystérieuse »...

Cette visiteuse fut la seule qui franchit le seuil de l'Infirmerie. Monsieur Lantarasse ne parut point.

Le quatrième jour, Nadia se déclara guérie et, dès le lendemain matin, reprit sa place dans l'atelier.

Carmen l'accueillit avec une joie mal contenue qui faisait tressaillir son visage.

— Alors, tu vas mieux ? T'es remise ?

Et aussitôt :

— C'est ben vrai, au moins, que t'étais malade ? Est-ce qu'il y en avait d'autres, à l'Infirmerie ?

— Oui...

Une flamme traversa les prunelles de Carmen.

— Lesquelles, qu'il y avait ?

— Une de l'atelier n° 2 et une des vieilles d'ici.

Carmen se détendit.

— Ah ! bon... Parce que, tu sais, y en a qui vont comme ça à l'Infirmerie, pour y retrouver leur « chérie »...

La chose, en effet, était courante. L'Infirmerie, peu surveillée, où les lits n'étaient pas entourés de



cages, se prêtait assez bien aux idylles et aux intimités. Le décor même — la salle au parquet brillant, les fenêtres sans barreaux, la cour fleurie, le palmier, et tout le ciel qu'on voyait — le décor ajoutait à l'attrait des furtives rencontres. Plus d'une s'était infligé de mauvaises brûlures, une foulure ou un abcès pour pouvoir se rendre à ces rendez-vous pervers...

Carmen reprit :

— Moi, tu comprends, j'aurais voulu te rejoindre. Y avait pas moyen. Ça aurait paru louche. Tu vois ça d'ici : plus personne à la coupe !

L'entôleuse hésita, rougit violemment, puis continua :

— Mais j'ai bien pensé à toi... Et, tiens...

Une extraordinaire expression de pudeur adoucit son visage violent :

— Tiens ! C'est pour toi...

Elle glissa sous la main de Nadia trois branchettes où des petites boules d'or brillaient parmi des feuilles aussi légères que des plumes.

— Du mimosa ! dit Nadia, stupéfaite. Où l'avez-vous pris ?

— A la promenade... Dans le massif du milieu de la cour. Il n'y avait que ça : une graine apportée par le vent. J'ai pu quitter le rang pour aller l'arracher...

— Vous risquiez d'être punie !

— On m'a pas vue... Et puis, je veux bien être punie pour toi !

Nadia cacha à son tour, entre ses seins, le frêle témoignage de cette amitié passionnée. Ce soir seulement, elle en respirerait le parfum, avant de s'endormir dans sa cage...

Elle remercia la prostituée d'un regard plein de lumière et se mit au travail.

Or, ce jour-là, la surveillante Audrac paraissait nerveuse. Elle traversait brusquement l'atelier d'un bout à l'autre, sans raison apparente. Parfois, elle s'arrêtait net et pivotait sur place. On eût dit qu'elle voulait surprendre quelqu'un. La seconde surveillante était, elle aussi, singulièrement agitée. Elle avait déjà admonesté plusieurs condamnées et inscrit plus d'un nom sur son carnet. Une atmosphère de violence emplissait la pièce. Des fluides magnétiques devaient émaner de tous les nerfs vibrants, car, sans qu'elle eût pour cela le moindre motif, Nadia se sentit devenir à son tour trépidante et vaguement irritée.

A la fin, elle demanda :

— On dirait qu'il y a quelque chose de changé, ici... Qu'est-il arrivé ?

— C'est vrai, dit Carmen, je ne t'ai pas dit... Je ne pensais qu'à mon plaisir de te revoir... Eh bien, on est punies, privées de cantine pendant un mois...

— Pourquoi donc ?

— Une vacherie d'Audrac : elle nous a toutes signalées, alors qu'y en avait pas plus de six de coupables.

— Coupables de quoi ?

— D'avoir eu la « parlante ». Tu connais pas encore ça, toi. Il faut dire qu'y en a pas eu, depuis qu't'es ici. Ben, la « parlante », c'est quand on en a mare du silence, quand on devient dingue, à force de pas l'ouvrir ; c'est quand on peut plus se taire, quoi !

— Il y en a qui ont parlé ?

— Gueulé, tu veux dire ! Dégoisé des discours longs comme ça, et à pleine voix, encore !

— Lesquelles ?

— D'abord, ça a pris celles du fond, là-bas... Audrac, c'te vache, se tient toujours près de leur

coin ; elles sont plus surveillées que les autres. C'est elles, bien sûr, qui y sont le plus, au silence... Jamais parler, jamais, tu te représentes ça, toi ? (Ah ! nous, on a de la veine !) Alors, que j'te disais, il y en a une qui a commencé de jaspiner, pas trop fort. Audrac l'a entendue et lui a dit qu'elle l'enverrait au Prétoire... Mais la copine l'a mal pris. Au lieu de baisser le nez et de dire « amen », la voilà qui s'lève. Et elle crie : « J'parlerai ! j'parlerai ! J'm'en fous de c'qui arrivera ! J'peux plus m'taire. J'deviens dingo. J'parlerai ! ». Et elle s'est mise à en dire, ma vieille, des vertes et des pas mûres ! Elle en mettait, et vite, et vite... Elle voulait sortir à la fois tout c'qu'elle retenait dans sa gorge depuis six mois...

« Les machines se sont arrêtées. La copine, j't'assure qu'elle suffisait à remplir le silence ! Audrac, elle, criait : « Taisez-vous ! Taisez-vous ! » Mais on n'entendait même pas la voix d'Audrac.

« Alors, il y en a une autre, à la machine d'à côté, qui s'a levée à son tour, comme une folle. Elle a hurlé qu'elle aussi, elle en avait marre. Et elle s'est mise à en dégoiser, à plus pouvoir respirer... Y en a bien quatre qu'ont suivi. Tu comprends : l'exemple... C'qu'est même épatant, c'est qu'on s'y soit pas mises toutes, en chœur. Des fois, ça arrive... Mais enfin, on s'y est pas mises. P't'être ben parce que la vieille, là, au milieu, elle parlait d'une voix si pointue qu'elle couvrait tout l'monde. On aurait dit un matou en amour. Et c'était si marrant qu'ça nous a changé les idées. Au lieu de crier, nous autres, on est parties à rigoler...

— Comment cela a-t-il fini ?

— Comme toujours... Y en a une qu'a piqué une crise. Les autres, quand elles ont été vidées de leurs cris, eh ben, elles sont restées la bouche ouverte...

Audrac les a fait rasseoir et le travail a repris.

— On les a punies ?

— J'te crois... Oh ! pas bien dur. Les chefs, ils savent que ces choses-là, on y peut rien... C'est le règlement, et le silence qui sont coupables. Enfin, à celles qui ont crié les premières, on leur a collé quinze jours de cellule. Pour ça, rien à dire. Mais où ça devient vache, c'est quand Audrac a fait un rapport comme quoi, toutes, nous aurions fait du bruit. Ça, c'est pas vrai, j'te l'jure sur l'honneur. Y avait qu'les six... Une de plus, si tu veux, pour faire bon poids. Eh ben, on nous a punies toutes, t'entends ? Toutes les soixante. Plus de cantine pendant un mois. A cause de ce fumier d'Audrac qu'a menti...

— On ne l'a pas dit au Directeur ?

— Si tu crois qu'on nous écoute, quand une gaffe a parlé ! Seulement, maintenant, tout l'atelier il est en rogne. Et moi avec. Je suis pour la justice, moi !

La figure de Carmen, tout à l'heure détendue par la joie, était redevenue ardente comme un couchant d'automne. Ses yeux sarrasins flambaient au-dessus de ses pommettes couleur de grenade. Elle continua :

— Mais « ils » vont la payer... On leur prépare quelque chose ! Tu remarques pas que l'travail va plus mal. Z'yeute les corbeilles !

Nadia jeta un regard circulaire. Effectivement, la plupart des mannes, au pied des machines, étaient encore vides. Si le travail avait été normal, chacune aurait dû contenir au moins un pantalon achevé.

— Vous faites la grève ?

— Tu l'as dit. On a commencé, un peu, hier. Mais ça va barder aujourd'hui ! Attends voir.

Carmen sortit de son corsage un lambeau de papier, qu'elle replia maintes fois sur lui-même.

— Qu'est cela ?

— L'ordre pour la journée.

— C'est donc vous qui dirigez la grève ?

La prostituée hésita. Puis, dans son esprit violent et loyal, ce fut la confiance qui l'emporta.

— Eh bien, oui, c'est moi qui lance les consignes. Mais, méfiance ! Personne ici ne le sait ! Tu piges ?

— Je ne comprends pas.

— C'est pourtant bien simple. Je jette en l'air un billet comme celui-ci. Il retombe. Une copine le ramasse. Qui c'est qui peut dire que c'est moi qui l'ai envoyé ?

— En effet. Et qu'avez-vous écrit ?

— Dessus, y a comme ça : « Faites passer. Aujourd'hui, trois pantalons seulement. Et gare à celles qui flanchent ! »

Nadia dit, le visage sérieux :

— Vous avez tort de vous mêler de cela. Vous risquez plus qu'une autre : si vous êtes prise, on vous « aura à l'œil » et ça vous gênera... quand Julot viendra vous chercher.

Mais l'entôleuse hocha sa tête obstinée :

— Moi, j'suis pour la justice avant tout...

Elle surveilla discrètement les allées et venues d'Audrac, puis, tout à coup, d'un geste de joueuse de billes, elle envoya son ordre de bataille jusqu'au fond de l'atelier, sur la droite. La boulette tomba sur une machine. Quelques secondes plus tard, une première conjurée la déplaçait, la lisait, la glissait à sa voisine.

L'ordre du jour parcourut toute la travée, sans encombres. On eût pu le suivre, rien qu'à voir, sur son passage, les visages devenir plus fermés, les mouvements plus lents, les mains plus paresseuses...

Quand le billet fut arrivé au fond de la salle, il

fallut le faire parvenir à la rangée d'en face. Une détenue s'en chargea. Mais la crainte rendit ses doigts malhabiles. La boulette monta trop haut, toucha le plafond, et retomba sur le sol, bien en deçà des machines.

Elle gisait maintenant sur le parquet, petite tache crayeuse, terriblement visible. Une première fois, Audrac passa près d'elle sans l'apercevoir. Mais, à son second passage, elle fonça dessus et la ramassa.

Carmen observait à la dérobée, un peu pâle. Elle vit la surveillante déplier le billet, le lire, le placer, tout ouvert, dans le carnet des punitions...

— M... ! dit la fille.

— On peut reconnaître votre écriture ? s'enquit Nadia.

— Penses-tu ? J'ai écrit comme les gosses, avec de grandes lettres...

Audrac ne prit pas la peine d'amorcer une enquête : elle savait à merveille qu'un billet peut être saisi fort loin de la femme qui l'a mis en circulation...

En fait, ce jour-là, la transmission orale remplaça le document confisqué. Après le déjeuner, la rangée de gauche ralentit également la cadence. A la fin de la journée, pas une corbeille ne contenait une seule pièce, en sus du maximum fixé par la fille Carmen.

Le lendemain, ce fut mieux — ou pis. Carmen n'hésita pas à arrêter sa machine à couper. Pour cela, elle possédait une recette infailible. Elle enfonça une vieille aiguille au travers du cordon souple qui amenait le courant, puis cassa les deux bouts qui dépassaient. Elle provoqua ainsi un court-circuit dont l'emplacement demeurerait introuvable...

L'outil trépidant s'immobilisa, comme un navire en perdition, au milieu des étoffes.

Audrac accourut aussitôt :

— Qu'y a-t-il encore ?

— Panne de courant, expliqua la fille, avec une candeur désarmante.

La surveillante haussa les épaules :

— Le courant ne manque pas, puisque les machines à coudre fonctionnent... C'est votre appareil... On enverra l'électricien !

Elle était furieuse.

L'incident allait encore ralentir le rendement lamentable de l'atelier.

Or, les chefs manifestaient déjà un vif mécontentement. La Maison Centrale de Montilliers, en effet, travaillait « en régie ». Elle avait passé des marchés avec l'Intendance et devait effectuer ses livraisons à dates fixes, tout comme les fournisseurs de l'industrie privée. Son cahier des charges prévoyait des pénalités, en cas de retard.

Mais ce que Monsieur le Directeur Lantarasse redoutait bien davantage que les amendes, c'était l'opinion de l'Administration centrale. Avouer en haut lieu qu'il était mis en échec par une grève perlée de ses détenues, c'était reconnaître une gestion maladroite, un regrettable manque d'autorité et s'exposer, dès lors, à des notations défavorables.

Les prisonnières — vraiment femmes, en cela — avaient deviné depuis longtemps cet état d'esprit. Dans les périodes de mécontentement, elles utilisaient avec enthousiasme un procédé de représailles à la fois si efficace et si peu dangereux pour elles.

Or, depuis déjà trois jours, Lantarasse et le Sous-Directeur Valienne passaient de la colère à l'inquiétude et de l'esprit conciliant aux projets les plus coercitifs...

Le Directeur en personne avait fait, dans l'atelier

n° 1, une apparition menaçante. Elle était demeurée sans effet.

Le lendemain, il avait délégué son second. Valienne était plus intelligent, plus psychologue, plus sympathique aussi. S'il n'avait tenu qu'à lui, il aurait annulé purement et simplement la punition générale, cause première de la rébellion... Mais le chef s'y opposait, pensant avec raison qu'une pareille reculade ne pouvait que nuire à la discipline... Donc, la punition continuait, et la grève perlée également.

La récolte des pantalons, dans les corbeilles, s'avérait chaque soir plus déficitaire.

Cependant, Nadia gardait une sage neutralité. S'étant trouvée absente, lors de la prétendue faute collective, elle n'était pas atteinte par la privation de cantine. L'esprit parfaitement libre, elle observait les êtres et les choses. Ne savait-elle pas que tout incident, toute anomalie, toute modification quelconque du milieu pouvait tourner à son avantage ?

Elle remarqua bientôt, parmi ses codétenues, des allées et venues inhabituelles. Tantôt l'une, tantôt l'autre disparaissaient du rang, ou de l'atelier, ou de la cour de promenade. Après une courte absence, elles reprenaient leur place et Audrac ne leur demandait jamais d'explications.

Nadia ne put, d'abord, comprendre ce manège. Mais, le sixième jour de la grève perlée, alors que le personnel et l'Administration donnaient des signes de plus en plus visibles de leur exaspération, la jeune Russe surprit le jeu d'une surveillante. Celle-ci, embusquée à la sortie du réfectoire, arrêta au passage et entraîna avec célérité une certaine Mélanie, vieille recéleuse au visage de mastic, qui abritait

sous de lourdes paupières des yeux étrangement fureteurs.

Nadia se souvint d'un propos de Carmen :

— Méfie-toi de cette vieille maquerele. C't'un Conseil de Guerre qui l'a envoyée ici, pour espionnage. Elle reluque toujours c'qui la regarde pas. J'ai idée que c'est une « sonnette »... une moucharde, si tu préfères !

Ce fut un éclair pour Nadia. A n'en pas douter, l'Administration, lasse de prodiguer des promesses ou des menaces dans lesquelles elle compromettait son prestige, procédait maintenant à une enquête méthodique. Elle s'appliquait à identifier les meneuses, certaine que la grève cesserait quand les fortes têtes seraient au cachot.

Nadia comprit que les détenues dont elle avait remarqué les courtes et discrètes absences, avaient tout bonnement été conduites au confessionnal des grands chefs. Et cette découverte la remplit, à la fois, de joie et d'angoisse, car elle avait enfin trouvé l'occasion tant attendue de rencontrer Lantarasse tête-à-tête.

## CHAPITRE SEIZIÈME

Le lendemain, Nadia montra à Carmen une lettre pliée :

— C'est pour le Directeur.

— Qu'est-ce que tu lui veux ?

— Demander au Ministre la permission d'écrire à mon avocat...

— Encore ? Auquel avocat que t'en as ? A celui qui t'a défendue ?

Nadia baissa la tête.

— Non ? Alors, c'est à l'autre, à ce type aux foies blancs qui t'a lâchée, quand t'as été dans l'danger ?

La fille considéra sa compagne avec un mépris évident et laissa tomber :

— C'que t'es poire !

Nadia remit sa lettre à la surveillante. Cette lettre était conçue dans les termes suivants :

« Monsieur le Directeur,

« Afin de vous prouver ma reconnaissance pour  
« la bonté que vous m'avez témoignée, je désirerais

« vous donner, à vous seul, quelques renseignements importants et urgents.

« Permettez-moi de vous exprimer ici ma gratitude et mon profond respect. »

La Russe n'eut pas longtemps à attendre. Le soir même, à la sortie de l'atelier, Madame Sexte, la Surveillante-chef, s'approcha d'elle.

— Jordan, j'ai à vous parler.

Elle retint la jeune femme jusqu'à ce que les dernières détenues fussent au bas de l'escalier. Alors, elle précisa :

— Vous avez demandé à voir Monsieur le Directeur, n'est-ce pas ? Monsieur le Directeur consent à vous recevoir. Suivez-moi !

Nadia se laissa conduire, le cœur en émoi. Elle comprit qu'on lui faisait prendre un chemin détourné, afin qu'aucune de ses camarades ne pût la rencontrer, ni l'accuser plus tard de trahison. L'Administration ne voulait pas « brûler » ses indicatrices éventuelles !

Une dernière et lourde clôture fut franchie. Nadia se trouva tout à coup dans un hall carré, qui était le vestibule de la prison. Madame-chef l'y abandonna quelques instants pour aller prévenir le Directeur.

La prisonnière regarda autour d'elle.

Une large baie, garnie d'une sorte de herse, tapissée extérieurement de lierre et de glycines, donnait sur la cour d'honneur aux gros pavés calfatés de mousse. Au fond, un petit corps de bâtiment semblait surveiller la porte.

La Porte ! C'était une haute grille à deux battants, étayée par de puissantes barres de fer. Des cadenas renforçaient une énorme serrure. Cette clôture était manifestement inviolable.

A travers les barreaux, on voyait la route goudronnée, lisse et noire comme une moleskine. Et, par delà, on découvrait de grands espaces campagnards occupés par des boqueteaux, des mas, d'innombrables ceps de vigne, encore garnis de leurs feuilles mortes. On eût dit, dans la plaine, une immense armée vêtue d'uniformes fauves...

Plusieurs autos passèrent.

Nadia sentit un sanglot monter dans sa gorge. La liberté était là, si proche ! Qui donc ouvrirait cette porte devant elle ? Qui donc ?

Monsieur Lantarasse, peut-être.

Elle mordit ses lèvres pour les rougir, plaqua ses cheveux pâles et raffermi sur eux son bonnet blanc, empesé à petits plis...

Madame Sexte reparut.

— Monsieur le Directeur vous attend.

Guidée par la Surveillante-chef, Nadia pénétra dans le mesquin bureau directorial qui fleurait l'étude de notaire et l'épicerie.

Lantarasse était assis derrière sa table, l'œil soucieux, le front chargé d'orage.

— Approchez, Jordan. Ici, devant mon bureau ! Il hésita, puis dit à la surveillante :

— Vous pouvez disposer. Je vous sonnerai pour ramener la détenue.

Nadia se trouva seule en face du Directeur : l'improbable tête-à-tête était réalisé ! Une partie angoissante allait commencer. Le cœur de la jeune femme était, dans sa poitrine, comme un oiseau transi.

— Jordan, dit Lantarasse, d'une voix soudain radoucie, vous avez demandé à me voir...

Il relut, d'un regard, la petite lettre dépliée devant lui. Puis il continua :

— Vous m'écrivez — et c'est la vérité même — que j'ai été bon pour vous. Ce n'est qu'un commen-

cement : il se peut que, dans l'avenir, je vous témoigne plus de bienveillance encore...

Le gros homme semblait rutiler de bonnes intentions, à tel point que Nadia se risqua à lui sourire :

— Votre bonté, Monsieur le Directeur, est la seule joie de ma pauvre vie...

— Bien... Bien... Et maintenant... (asseyez-vous, je vous le permets), maintenant, dites-moi ce que vous tenez tant à me communiquer.

— C'est au sujet de la production... de la production ralentie de l'atelier...

— La grève perlée. Appelons les choses par leur nom !

— Je veux vous en dire le motif.

— Je m'en doute.

— C'est à cause de la punition collective qui a été infligée...

— Je le sais... Jordan, puisque vous désirez vous rendre utile, le mieux est que vous répondiez nettement à mes questions.

— Interrogez-moi, Monsieur le Directeur.

— Le mécontentement de vos camarades a-t-il d'autre motif que la punition dont vous parlez ?

— Je ne crois pas, Monsieur le Directeur.

— A vous, personnellement, vous a-t-on demandé de ralentir votre travail ?

— Non... C'est-à-dire... On n'a pas eu à me le demander, puisque je ne fais que dessiner des pièces. De toutes façons, d'ailleurs, je n'aurais pas écouté de mauvais conseils...

Le chef parut intéressé :

— Ah ! Pourquoi ?

— Par respect de la discipline...

Nadia baissa les paupières et ajouta d'une voix très douce :

— Pour ne pas démeriter à vos yeux, Monsieur le Directeur.

Le gros homme sembla surpris et vaguement troublé. Il regarda Nadia avec plus d'attention.

La jeune femme leva ses yeux gris, pleins d'une soumission passionnée.

A cette minute, elle ne figurait pas une prisonnière courbée par un dur règlement, mais une femme inclinée volontairement devant l'homme qu'elle a choisi, suivant la loi millénaire...

Lantarasse murmura :

— C'est bien, c'est un bon sentiment...

Nadia osa poursuivre :

— C'est un sentiment profond, et si naturel ! Vous seul, ici, avez compris mon désespoir. Vous m'avez retenue, au bord même de la mort... C'est à vous que je dois d'être vivante ; comment n'aurais-je pas pour vous...

Elle s'interrompit, confuse et charmante comme une adolescente à son premier aveu.

Le Directeur avait peine à ressaisir ses idées. Les yeux de la jeune Russe, chargés d'effluves magnétiques, de paillettes, de lumière changeante et d'ombres mystérieuses, dardaient sur lui toute la fascination dont ils étaient capables. Il bredouilla :

— Bien sûr... Bien sûr, je vous ai sauvée... Et, plus tard, je ferai encore beaucoup pour vous, beaucoup... je vous l'ai dit... Surtout si...

De promettre une fois de plus une récompense (il ne faisait que cela, depuis quatre jours) lui permit de reprendre pied. Il continua d'une voix affermie :

— ... Surtout si vous nous aidez, comme vous me l'avez offert. Dites-moi : comment a débuté la grève ?

A son tour, Nadia fut interdite. Elle dut avouer :

— Je n'étais pas là, au commencement. J'étais à l'Infirmerie...

Le chef se souvint vaguement et s'étonna :

— Mais alors, si vous avez été absente... absente plusieurs jours, comment allez-vous me renseigner ? Car je suppose que vous avez sollicité ce tête-à-tête pour m'apprendre réellement quelque chose ?

Il ne pouvait venir à l'esprit du grand chef qu'on osât le jouer. Pourtant, il huma l'air, à la manière d'un gros animal qui flaire un piège. L'étonnante émotion qui l'avait troublé se dissipa, comme s'évanouit une légère ivresse devant un danger subit. Et son visage perdit par degrés sa bienveillance.

— Voyons, Jordan. Il est temps d'arriver au fait. Qu'avez-vous à m'apprendre ?

— Mais... je vous l'ai dit. Je voulais vous indiquer la cause... vous dire que, si vous leviez la punition...

Le Directeur eut une poussée de colère et fut effleuré par un soupçon plus précis :

— Dites donc... J'aime à croire que l'atelier ne vous a pas envoyée chez moi en ambassadrice... Vous ne venez pas me poser des conditions, je suppose ?

Nadia cria de tout son cœur :

— Oh ! non !

Mais elle ne sut rien ajouter. Il lui parut que son sang se refroidissait dans ses veines.

Le Directeur la fixait, maintenant, d'un regard tout obscurci du mécontentement qu'il accumulait depuis près d'une semaine.

— Jordan, dit-il d'une voix dure, je n'aime pas qu'on se moque de moi. Votre demande d'audience devient inexplicable ; en tout cas, elle est impudente. Vous avez besoin d'une leçon.

Il dosa dans sa grosse tête la punition exemplaire qui allait s'ajuster à ce crime de lèse-majesté. Mais, avant de prononcer sa sentence, il

voulut offrir à la détenue une chance de se racheter :

— Je ne puis croire, Jordan, que vous m'ayez dérangé pour rien... Dites-moi, au moins, qui vous soupçonnez d'avoir provoqué cette grève...

Nadia pensa :

« En le renseignant, je regagnerais tout le terrain que j'ai perdu. »

Si elle avait pu désigner une quelconque codétenue réellement responsable, elle l'eût peut-être fait. Mais il s'agissait de Carmen. Alors, elle courba ses frêles épaules et avoua :

— Je ne saurais nommer personne, Monsieur le Directeur. J'étais à l'Infirmerie.

Le fonctionnaire s'emporta :

— Encore l'Infirmerie ! Mais alors, pourquoi m'avez-vous demandé audience, puisque vous étiez à l'Infirmerie ? Vous vous moquez de moi, n'est-ce pas ? Vous vous moquez du Directeur ?

Le large visage se congestionnait et la voix faisait vibrer les vitres. Lantarasse cessait d'être ridicule pour devenir redoutable. A la puissance administrative qu'il devait à la civilisation, il joignait la force musculaire d'une brute en colère.

D'un geste brusque, il culbuta un dossier. Un morceau de papier très sale et très froissé s'en échappa. Il le saisit et le tendit au bout du poing, jusqu'à en toucher le visage de Nadia :

— Et ça, ça ! L'avez-vous vu passer, ce billet ? « *Aujourd'hui, trois pantalons seulement.* » De qui est-il ? Dites-le-moi, et je vous tiens quitte de tout.

Nadia reconnut l'œuvre de Carmen. Elle considéra le billet pendant une seconde, le cœur battant.

Certes, elle comprenait l'âpre curiosité de Lantarasse. Tenir l'instigatrice, la meneuse, l'âme de la grève, voilà qui calmerait cet homme furieux ! Un



mot assurerait à la délatrice une longue gratitude ; un mot, à cet instant même, redresserait merveilleusement une situation désespérée !

Mais, cette fois encore, Nadia répondit :

— Je n'ai jamais vu ce billet, Monsieur le Directeur... Je ne sais pas qui l'a écrit...

Lantarasse rejeta le papier sur son bureau et l'y écrasa d'un coup de poing.

— Eh bien, en voilà assez ! D'abord, levez-vous !

Il regarda avec une haine subite les larges prunelles qui l'avaient ému. Et il cria :

— Si vous êtes venue ici pour faire des grâces et rouler des yeux langoureux, vous vous êtes trompée d'adresse, ma fille. Vous êtes une détenue, une condamnée, une criminelle dont j'ai la garde, rien d'autre, entendez-vous ! Je vous engage à ne plus l'oublier !

Il sonna la surveillante, puis se leva :

— Pour m'avoir dérangé inutilement, vous serez privée de cantine pendant un mois... comme les autres détenues de votre atelier, exactement ! Quant à elles... Ah ! ah ! Le Directeur Lantarasse n'est pas un enfant ! Vous allez apprendre à le connaître !

Il se mit à marcher de long en large dans le bureau.

— Ah ! Vous voulez vous insurger, jouer à la conjuration, faire la grève perlée ? Eh bien, je vais vous visser, moi, vous visser ! Jordan, vous pourrez le leur dire !

Madame Sexte entra. Sur un signe du Directeur, elle entraîna la détenue. Et Nadia, rejoignant le morne troupeau dont elle avait cru follement pouvoir s'évader, tremblait tellement qu'elle osait s'appuyer sur le bras de la Surveillante-chef.

## CHAPITRE DIX-SEPTIEME

C'est ainsi que Nadia Jordan mesura la faiblesse de ses armes et la puissance des barrières morales imaginées par les humains.

Naïve ! Elle avait cru pouvoir annuler d'un sourire dix mille ans de civilisation, d'éthique, de préjugés. Elle s'était obscurément flattée de faire renaître, jusqu'entre ces murs féroces, le couple primordial, la triomphante dualité de l'homme tout seul devant la femme toute seule.

Or, elle venait d'apprendre qu'une jaquette administrative et un képi galonné sont, pour certains mâles, une sorte d'armure ridicule et cependant invincible... Elle comprenait aussi que, vêtue d'un uniforme de détenue, elle avait, pour les honnêtes gens, à peu près cessé d'être une femme.

Pendant le mois qui suivit, elle revécut son humiliation, deux fois par jour, à cause de la punition que Lantarasse lui avait infligée.

La privation de cantine lui fut, en effet, plus cruelle qu'elle ne l'eût supposé. Déjà, sans s'en être aperçue, elle avait acquis un peu de la mentalité de ses codétenues.

Manger ! Principal désir, seule attente, unique oasis de la journée !

Quand toutes les autres joies sont supprimées, les plaisirs de la bouche persistent encore. Tel est le sort de bien des vieillards, dans le monde des êtres libres ; telle est la déchéance qui frappe les prisonnières, même les plus jeunes, dans la géhenne des emmurées...

Faute de place, la prison de Montilliès ne comporte pas de réfectoire. Les repas des détenues sont servis dans l'ancien cloître dont les arceaux sont bouchés par des cloisons de brique et des vitrages.

Il n'y a ni tables ni chaises. Mais, contre les murs, sont appliquées d'étroites planches badigeonnées d'un noir sinistre. Ces planches sont articulées à leur partie inférieure. Au moment du repas, on les rabat horizontalement, en travers du cloître. Les plus hautes servent de tables et les plus basses de bancs.

C'est là que, dans des gamelles de fer, des auxiliaires disposent, à midi et à six heures et demie, la pitance du troupeau. Pitance saine, d'ailleurs, et suffisante, comportant de la viande deux fois par semaine et arrosée de coco ou d'une décoction de feuilles de frêne.

C'est là, aussi, que l'on reçoit les douceurs de la cantine... Humbles douceurs, puisque les plus riches, c'est-à-dire les plus travailleuses, ne peuvent dépenser que deux francs par jour ! Pour ce prix, elles s'offrent du pain blanc qui remplace le dur pain de seigle prévu à l'ordinaire, une tablette de chocolat, un fruit, de la confiture, du café, ce dernier vendu au tarif de dix sous la demi-gamelle.

On achète surtout des cornets de sucre en poudre. Cette douceur aide à avaler le pain sec du premier

déjeuner, transforme en entremets la ration de riz, édulcore les boissons et, au besoin, se mange tel quel, par petites pincées dont chacune est un bonbon.

Nadia, justement, avait pris la mauvaise habitude d'abuser des cornets de sucre.

Punie, elle cessa de pouvoir s'en procurer. Et, de même qu'elle s'était irritée contre ses nerfs, quand la grossière caresse du garçon livreur avait troublé ses nuits, de même elle se sentit intimement humiliée de souffrir parce qu'un peu de sucrerie lui était refusée...

« Donc, pensa-t-elle, j'en suis là ! Je deviens une bouche gourmande, un ventre affamé... Je retourne à la bête, comme les autres ! »

Or, depuis que Carmen se conduisait bien, les amendes n'épuisaient plus son humble pécule. Avant qu'eût sévi l'interdiction de cantine, elle avait maintes fois pu acheter des cornets blancs...

Et il arriva ceci : alors que le sucre était devenu, à l'atelier n° 1, une denrée infiniment rare et précieuse, Nadia eut la surprise de recevoir mystérieusement de petits sachets.

L'entôleuse avait réussi à les confectionner, dans sa cage, avec des tombées de treillis. Elle les avait même enjolivés de naïves broderies au moyen de fils colorés empruntés au droguet de sa robe et à son châle réglementaire ! Chaque pochette contenait quelques grosses pincées de la poudre introuvable. Et Carmen mentit, quand, pour rassurer Nadia, elle affirma avoir gardé suffisamment de sucre pour elle-même...

Vers la mi-février, la grève perlée tendit vers sa fin.

Le Sous-Directeur, ayant enfin les mains libres, fit

savoir, dans l'atelier n° 1, que la punition collective était maintenue, « bien entendu », mais que... néanmoins... une amélioration de l'ordinaire accompagnerait tout accroissement de la production.

Dès lors, les machines s'arrêtèrent moins souvent. Des pantalons plus nombreux s'amoncelèrent dans les corbeilles. Et, la gourmandise aidant, le travail reprit peu à peu son rythme habituel.

Au début, Carmen manifesta de la colère et voulut envoyer par les airs de nouveaux ordres de bataille.

— Ce sont des chiffes molles. Elles pensent qu'à leur ventre. Moi, je dis : la punition injuste, « ils » doivent l'expier jusqu'au bout !

Mais Nadia, qui se souvenait des questions furibondes de Lantarasse, savait quelles représailles impitoyables menaçaient sa compagne, si jamais elle était découverte. Elle s'efforçait de la calmer. Un matin, elle alla jusqu'à lui confisquer le billet plié en boulette qu'elle était sur le point de jeter au milieu de ses troupes débandées.

De même, elle parvint à conjurer un second court-circuit :

— Deux accidents de suite, cela paraîtrait louche... N'attirez pas l'attention sur vous : pensez à Julot !

Bien sûr, elle y pensait, l'entêteuse. Elle en parlait rarement, mais, quand elle le faisait, un espoir chaque fois plus ardent, plus mystique, plus éperdu, étincelait dans ses yeux sombres.

— Il viendra, mon homme... Je sais qu'au fond, t'y crois pas. Mais tu verras : il viendra et nous serons sauvées !

Nadia voulait bien. Un cœur de vingt-trois ans pourrait-il battre, s'il n'avait plus d'espérance ?

Elle croyait Carmen, provisoirement, mais surtout se reprenait à compter sur elle-même.

Car son vieux projet, si brutalement jeté à terre par Lantarasse, se reconstituait lentement. A sa toilette du matin, elle ne savait regarder ses longues jambes aux mollets cambrés, ni essuyer le svelte creux de ses reins, ni surtout effleurer ses jeunes seins, si durs qu'ils semblaient vibrer sous les doigts, sans se dire qu'il était impossible que de tels dons fussent à jamais inutiles.

Après tout, dans la prison de Montilliès, il y avait d'autres hommes que Lantarasse ! Elle avait eu la folle présomption de s'attaquer au plus cruel, au plus obtus, sans doute au plus inaccessible. Qui l'empêchait de recommencer avec un autre ?

Valienne, le Sous-Directeur, serait peut-être plus vulnérable. Et, à défaut de Valienne, elle pourrait approcher l'Econome, le médecin, les réparateurs de machines, les trois gardiens en uniforme qui veillaient sur la porte...

Elle alla jusqu'à songer aux manutentionnaires qui, parfois, venaient du dehors prendre livraison des commandes. Etait-ce absurde ? Non pas. Si elle avait pu glisser un billet suppliant au garçon dont la main avait tremblé sous sa jupe, qui sait s'il n'aurait pas tenté, pour la sauver, quelque action héroïque et décisive ?

Modelée pour l'amour, admirable instrument à dispenser la volupté, ayant vibré elle-même autant qu'une créature périssable peut vibrer sans mourir, Nadia croyait mystiquement à la puissance souveraine du désir...

Bientôt, elle ne songea plus à son échec auprès du Directeur, sinon pour en tirer des leçons de prudence.

Elle se souvenait que, dans sa colère, le chef lui

avait reproché ses sourires et ses « roulements d'yeux ». Ainsi, le gros homme obtus avait presque deviné son jeu ! A l'avenir, elle saurait se faire toute petite, patienter, se laisser oublier, attendre...

On a le temps d'attendre, n'est-ce pas, quand on a vingt-trois ans et qu'on est, en principe, captive jusqu'à la mort ?

## CHAPITRE DIX-HUITIEME

Les dernières semaines de l'hiver s'écoulèrent lentement. Il y eut, dans le vaste monde, des adolescentes éblouies, des amantes, des fiancées, des femmes souriant à la vie libre et à l'amour. Il y eut de jeunes mères en extase devant leur premier-né. Et il y eut aussi des aïeules paisibles qui, par les soirs de neige, caressèrent des têtes blondes et contèrent de belles histoires à leurs petits-enfants.

Mais, à la prison de Montilliès, il n'y eut, comme toujours, qu'un morne troupeau de femmes emmurées.

On avait bien parlé, vers le jour de l'an, d'une amnistie générale. Cet espoir fabuleux renaissait chaque année, à cette même époque. Hélas ! cette fois encore, nul décret n'avait ouvert les lourdes grilles. Après ce sursaut, les condamnées étaient retombées, plus bas que jamais, dans leur découragement.

Janvier avait égrené ses heures ternes, puis Février, puis la première semaine de Mars. Le froid était vif, dans la détention mal chauffée. Les nuits paraissaient interminables. L'humidité qui suivait

les longues pluies ajoutait à l'engourdissement des muscles et à la torpeur des esprits. Le soir, dans les ateliers, les prisonnières semblaient à peine plus conscientes que les machines à coudre qui piétinaient devant elles. Certes, l'espérance inextinguible était encore là, quelque part, au fond de leurs poitrines ; mais ce n'était plus qu'une misérable et falote et fragile petite veilleuse...

Parmi les cent soixante-dix corps sans âmes qui vaquaient lugubrement aux tâches quotidiennes, Carmen et Nadia étaient probablement les seules à conserver un restant d'énergie.

Aux abords de la nouvelle année, elles n'avaient partagé ni la grande attente collective, ni l'universelle désillusion. Plutôt que de placer leur espoir dans une amnistie follement improbable, elles avaient nourri, chacune à part soi, son projet d'évasion.

Si la jeune Russe ne savait donner un nom au sauveur que sa beauté lui procurerait, l'entôleuse, elle, se représentait très nettement son Chevalier du Cygne sous les espèces et apparences d'un Julot à la moustache en brosse à dents, aux cheveux plaqués et à la casquette joliment campée sur l'oreille.

— Ça vient ! disait la fille. I nous reste encore dans les trois mois à tirer !

Elle regrettait amèrement d'ignorer la date exacte où son homme serait libéré, car, alors, elle n'eût point manqué de compter les jours et peut-être les heures...

Voici qu'Avril approchait. Les pluies avaient cessé. Chaque soir, le soleil s'attardait davantage sur les toits aux tuiles rondes. Une grande joie commençait à sourdre, sans qu'on sût d'où elle venait.

Tout à coup, des bourgeons éclatèrent dans la

campagne, dans les cours de la prison, sur les branches noires des marronniers captifs.

Les crépuscules devinrent si longs que les journées de travail purent s'achever sans qu'on allumât les lampes.

Avril fut là, tel qu'on le voit sur les images naïves et dans les chansons, couronné de fleurs nouvelles, parfumé d'acacia et dansant comme un papillon.

Avril est là. Il apporte la gaîté sans cause, l'espoir sans objet, les désirs, l'attente douce et cruelle, toutes les illusions primitives et toutes les promesses de l'amour. Mais qu'apporterait-il, hélas ! aux cent soixante-dix emmurées de la Maison Centrale de Montilliès ?

Leurs corps sont pareils aux autres corps de femmes, à travers le vaste monde. Ils s'éveillent en même temps que les plantes ; ils voudraient fleurir, s'épanouir, essaimer eux aussi. Mais peut-on fleurir en prison ?

Les jeunes sont travaillées d'ardeurs obscures et violentes ; leur sang bat sous leur peau comme une lave qui gonfle encore un sol mal refroidi. Les vieilles sont traversées d'inquiétudes qu'elles croyaient oubliées. Dans les vignes, autour de la prison, n'y a-t-il pas des ceps tordus et stériles qui se souviennent, à ce même moment, d'avoir jadis été vivants, et qui projettent dans l'air ensoleillé de miraculeux bourgeons ?

L'Administration, moins imprévoyante que certains le disent, met du bromure dans les gamelles. Les ingénues s'étonnent qu'en Avril la soupe soit si fortement salée... A quoi bon, d'ailleurs ? Que peuvent quelques pincées de cristaux chimiques contre l'immense appel qui résonne à travers la nature ? Combien faudrait-il de cachets, de paquets ou de pilules, pour rendre les oreilles sourdes aux

cris d'hyménée des hirondelles, pour que les narines se ferment au parfum des lilas naissants ?

A cause de la douceur de l'air, les fenêtres des ateliers sont ouvertes. La brise entre par bouffées, visiteuse lascive et cruelle. Il arrive alors que des machines s'arrêtent brusquement, parce que des mains se sont mises à trembler et que des yeux sont brouillés de larmes.

Mois d'Avril, bourreau subtil et tendre ! Cet invisible exécuteur des hautes œuvres, les juges l'avaient-ils prévu ?

Carmen, la robuste fille, pensait de plus en plus à son « homme », maintenant qu'approchait le mois de Juillet au cours duquel il serait libéré. Elle en parlait à Nadia en termes violents et crus. A décrire leurs plus excessives caresses, elle prenait une sombre et brûlante délectation. Et, tandis qu'elle évoquait le passé, lèvres immobiles, ses prunelles chaviraient de désir.

Cette passion, qu'elle nourrissait pour son mâle, bien mieux que toute barrière religieuse ou morale, la défendait contre la luxure ambiante.

Un jour, à l'heure de la douche, alors qu'elle était nue dans son étroite cabine et s'offrait à la pluie orageuse et tiède, une codétenue, derrière le dos de la surveillante, s'introduisit auprès d'elle. Mains rendez-vous ardents se réalisaient de la sorte, à l'abri des rideaux de toile caoutchoutée. Mais, cette fois, les deux corps n'eurent pas le loisir de se joindre. Car la fille, furieuse, détendant ses muscles d'acier, envoya la visiteuse trébucher sur les caillebotis et rouler sur le sol, aux pieds même d'Audrac — laquelle « signala » sur-le-champ l'entreprenante amoureuse.

Non, Carmen ne pouvait être infidèle au souvenir de Julot.

Seulement, parfois, quand tombaient les crépuscules lourds des premiers orages, quand le désir entraît par les fenêtres et fouaillait les détenues aux reins, comme des cavales, parfois, Carmen détachait un moment sa pensée de son amant. Elle s'efforçait de plaisanter :

— Moi, des hommes, j'en ai connu par mille, tu entends, par mille ! Des soirs comme aujourd'hui, il m'est arrivé de faire des dix passes à la file... Alors, tu parles si tous ces mecs inconnus me dégoûtaient et si, chaque fois, j'étais pressée que ça soye fini ! Qui m'aurait dit...

Elle s'interrompait, tant la constatation lui semblait extraordinaire.

— Qui m'aurait dit qu'après avoir gaspillé des miyons de baisers en pensant à autre chose, qu'après avoir fait « ça » tant de fois, comme une sale gymnastique..., qui m'aurait dit qu'un jour, encore jeune, je ne le ferais plus du tout ?

Elle en restait songeuse, sur son découpoir immobile, et puis soupirait :

— Maintenant, je serais trop heureuse d'en avoir un dans mon lit, n'importe lequel, le plus vieux, le plus moche... Et, tu veux que j'te l'dise ? eh bien, c'est moi qui casquerais, à présent !

Elle trouvait ça comique, mais, en même temps, très triste. Et elle se remettait vite au travail, avec une manière de remords. Car elle venait de pécher contre le souvenir de Julot et elle se reprochait déjà son infidélité, comme cela lui arrivait jadis, quand, par aventure, elle s'était laissée aller à prendre du plaisir entre les bras d'un client trop vigoureux...

Les billets interdits circulaient en grand nombre. Chaque semaine, une dizaine de détenues entendaient, au Prétoire, le Directeur lire, d'une voix

rogue, des phrases violentes comme des attouchements ou sentimentales comme des myosotis, que les surveillantes avaient interceptées :

« Je suis ta femme pour la vie. »

« Tout mon cœur et tout mon... sont à toi ! »

« Souris-moi, et la prison deviendra mon paradis. »

Et aussi, d'étranges rendez-vous auxquels personne ne se trompe : « Ce soir, quand dix heures sonneront, pense à moi ! »

En termes administratifs, ces épanchements trop tendres sont qualifiés : « Billets malsains ». Ils entraînent des peines variant de un à trois mois de cellule simple. Et Lantarasse applique le tarif d'une main lourde.

Or, le lendemain des condamnations, il circule, çà et là dans la prison, des billets récidivistes qui disent en substance : « Je suis punie pour t'avoir écrit. Quelle veine ! Je souffre un peu pour toi ! »

Le soir, après le couvre-feu, les fièvres s'exaspèrent. Ah ! que le sommeil est long à venir, en Avril ! Chaque cellule-cage abrite deux personnages. L'un n'est qu'un fantôme : mari, amant, compagnon plus ou moins ancien des divins jeux d'amour. L'autre est une pauvre fille des hommes, hantée de souvenirs, brûlée de fièvre, haletante de soupirs...

Nadia n'échappe pas à l'universelle obsession. Jamais plus qu'à cette heure, elle n'a senti que, corps et âme, elle est créée pour la volupté.

— J'aurais pu tant donner ! J'étais une source inépuisable de joie, pour moi et pour les autres. Tout cela est gâché ! Tout cela est perdu !

Elle juge démente la civilisation qui, pour le prétendu bonheur de la communauté humaine, accumule inventions, travaux, machines démesurées —

et qui, dans le même temps, enferme entre les murs d'une tombe le plus merveilleux instrument de bonheur qui existe sous les cieux : un corps de jeune femme !

Deux de ses voisines s'obstinent à lui parler d'amour. Ce sont d'affreuses criminelles. Pourtant, elles s'expriment avec une sentimentalité naïve qui prouve combien est grand l'ascendant de la Russe.

Celle de droite, qui a maltraité, jusqu'à ce qu'il en meure, un vieux père infirme, supplie : « Permets-moi de t'aimer ! Pour répondre : oui, un petit coup dans ma cloison, un seul, la nuit prochaine ! »

Celle de gauche, qui a vendu sa fillette à un sadique et a participé au viol, renchérit : « Je me suis mise à genoux pour t'écrire ce billet, parce que je voudrais être comme ça devant toi, pour te dire que je t'aime. »

Nadia hausse les épaules. Et pourtant, tout au fond de son cœur solitaire, elle est vaguement touchée. Etre aimée, être aimée... Suprême douceur à laquelle aucune femme ne saurait demeurer insensible, l'amoureuse fût-elle une autre femme et fût-elle criminelle !

Nadia se garde bien de répondre, même par quelques lignes pitoyables. Elle ne connaît que trop le danger d'une telle réponse, si, par malheur, son texte était intercepté.

Pour séduire l'homme, ne faut-il pas conserver sa féminité intacte ? Elle a parfois constaté la jalousie des mâles simples et sains pour les amours lesbiennes, leur dépit, leur malveillance à la fois goguenarde et haineuse...

Qu'on la soupçonnât de préférer à l'amour normal une pâle et vaine parodie et c'en serait fait du meilleur de sa force !

Or, les temps devaient approcher. Le printemps triomphait au ciel et sur la terre. Quels hommes, fussent-ils fonctionnaires de la plus rébarbative des Administrations, quels mâles pourraient rester sourds à l'immense appel qui emplissait l'étendue ? Avril combattrait pour Nadia. Elle serait aidée par les incantations de la brise, par les parfums de Provence, les jeunes soleils, les nuits lunaires, les poèmes oubliés au fond des mémoires, par les vieux rêves ailés que rien ne peut abattre, dans l'âme crédule des humains.

Nadia croyait fermement que l'occasion allait enfin se présenter. Un pressentiment sonnait en elle, comme une cloche. Elle eût presque cru qu'un dieu pitoyable daignait l'avertir...

Mais la vérité était plus simple : si la captive était soulevée d'espoir et de certitude, c'était tout uniment parce qu'il faisait beau, que l'air était doux, qu'elle était jeune et saine et que l'espoir vivifiait l'univers entier, tel le battement d'un grand cœur invisible.

## CHAPITRE DIX-NEUVIÈME

Un matin, le Sous-Directeur Valienne entra dans l'atelier n° 1. Il répondit de loin au salut de la surveillante et s'attarda près de la porte, un long moment, sans parler. Des yeux, il dénombrait les détenues, semblant faire une recherche ou arrêter un choix. Plusieurs fois, il fut sur le point de se diriger vers l'une ou vers l'autre, mais il hésitait visiblement.

Nadia avait été une des premières à remarquer l'entrée du chef. Tout de suite, elle avait été attentive. Elle avait frémi comme le fait une bête sous une main levée, quand elle ne sait encore si cette main va la caresser ou la battre.

Valienne continuait à dénombrier les détenues. Pourvu que son regard parvînt jusqu'à Nadia ! Peut-être le chef venait-il pour attribuer une besogne ardue, une corvée rebutante. Qu'importait ? La Russe voulait être choisie !

Le Sous-Directeur en avait fini avec la file de gauche. Au moment où ses yeux traversaient l'atelier pour se diriger vers la droite, il aperçut enfin Nadia.



Elle était debout contre la table de coupe, soignée dans sa tenue, la tête haute, le visage à la fois soumis et intelligent. Au passage, elle osa soutenir le regard du chef. Et, tout à coup, prise d'une brusque inspiration, elle porta les mains à sa poitrine. Le ruban rouge de la bonne conduite — elle venait de le recevoir — y dessinait son chevron allongé. Nadia souleva un peu la ganse écarlate, puis baissa les paupières.

Il s'écoula quelques secondes interminables. Le parquet craqua. Nadia, le souffle court, le cœur tumultueux, avait feint de reprendre son travail.

Elle entendit le pas masculin marcher vers elle.

Une voix chaude parla :

— Jordan, savez-vous un peu de calcul... les quatre règles ?

— Oui, Monsieur le Sous-Directeur.

— Et avez-vous une bonne écriture ?

— Je le crois. C'est moi qui recopiais les cours de mon mari.

Nadia avait répondu de façon simple et nette, sans une inflexion, sans le plus léger sourire sur les lèvres. Oui, vraiment, elle semblait déjà une employée sérieuse et dévouée, devant son chef de service.

— Bon, dit Valienne.

Il réfléchit un instant, puis ordonna à la surveillante :

— Vous ferez conduire Jordan à mon bureau, après le déjeuner.

Les bureaux du Sous-Directeur étaient attenants à son appartement privé. Ils étaient situés au deuxième palier d'un corps de bâtiment qui s'allongeait entre la détention et le chemin de ronde.

Une première pièce — grande table centrale,

gros registres sur des pupitres, casiers au pied des murs, cartons verts à tous les étages — était réservée à la détenue auxiliaire remplissant les fonctions de comptable. Une seconde pièce, dans le prolongement de la précédente, plus luxueuse, plus vaste, plus confortable, constituait le bureau sous-directorial.

C'est dans celle-là que Valienne reçut Nadia Jordan.

Il était carré dans son fauteuil, en face d'un bureau encombré. Son visage était débonnaire. Il considéra un instant la jeune femme debout devant lui :

— Jordan, je vous ai désignée à cause de votre bonne conduite. Si votre travail donne satisfaction, ici, vous y connaîtrez une existence relativement libre et presque heureuse.

— Je ferai tout ce qui sera en mon pouvoir, Monsieur le Sous-Directeur.

— Voici. La détenue chargée de la comptabilité arrive à la fin de sa peine ; elle sera libérée dans une quinzaine de jours. C'est vous qui la remplacerez... si, toutefois, vous vous en montrez digne. Il faudra beaucoup d'ordre, beaucoup d'attention, pas d'erreurs dans vos chiffres, ni dans vos fiches, ni dans les états que vous aurez à préparer pour Monsieur l'Econome... Vous en sentez-vous capable ?

— Je ferai l'impossible pour que vous ne regrettiez pas de m'avoir choisie.

— Bon. La comptable actuelle va vous mettre au courant. A partir d'aujourd'hui, vous travaillerez avec elle dans le bureau d'à côté. Suivez-moi !

Valienne se leva et conduisit Nadia dans la pièce aux cartons verts. Une détenue venait d'y arriver. C'était une femme de soixante ans environ, au

visage pâle et régulier, aux cheveux grisonnants. Ses yeux noirs étaient restés très vifs. Elle ne portait pas l'uniforme villageois de la détention, mais était entièrement vêtue de blanc.

— Poudier, dit le Sous-Directeur, vous expliquerez le travail à votre camarade. C'est elle qui vous remplacera... dans quinze jours.

Valienne avait mis dans les derniers mots une intention malicieuse et bienveillante. Il avait été satisfait de son humble collaboratrice et il ne lui déplaisait pas de lui rappeler, en toute occasion, qu'il la rendrait bientôt au monde des vivants.

Mais, tandis qu'une expression de joie presque démente épanouissait le visage de la comptable, il songea tout à coup que l'autre, la nouvelle, ne sortirait ni dans quinze jours, ni dans quinze ans, ni jamais...

Alors, il se hâta d'ajouter :

— Expliquez-lui bien tout, Poudier. Répétez vos explications aussi souvent qu'il sera nécessaire... Soyez patiente ! Il faut que Jordan devienne pour moi une auxiliaire aussi utile que vous l'avez été...

## CHAPITRE VINGTIÈME

La comptable qui approchait enfin du jour fabuleux de la libération était une fausse monnayeuse.

Cette femme de tête avait été la « patronne » d'une bande particulièrement bien organisée que la police avait mis des années à dépister.

Madame Poudier avait créé de toutes pièces, dans la banlieue de Paris, un atelier d'emboutissage qui fonctionnait au grand jour, le plus honnêtement du monde. Mais, la nuit, ses ouvriers (qui étaient en réalité ses complices) utilisaient les balanciers pour découper dans du laiton et pour frapper au coin de la République de fort jolies petites médailles qu'un bain galvanoplastique rendait, peu après, tout à fait semblables à des louis d'or...

Vingt ans de réclusion avaient couronné ces efforts et récompensé cette ingéniosité. Et voilà que cette longue peine allait s'achever.

Comment ne pas être bienveillante, quand on est si proche de la résurrection ?

La détenue vieillie sous les verrous se montra, pour Nadia, une monitrice pleine de bonne volonté. La Russe, de son côté, possédait une intelligence

vive et un surhumain désir de bien faire. Aussi lui fallut-il moins de huit journées pour connaître les détails d'une comptabilité, d'ailleurs assez simple.

Il va sans dire qu'il y avait un Econome, à la Maison Centrale de Montilliès. Mais ce fonctionnaire ne disposait pour son service que d'une pièce unique. Il ne voulait pas s'imposer la promiscuité d'une condamnée, et cela d'autant moins que son coffre-fort demeurait souvent ouvert et que ses fenêtres donnaient directement sur la route...

On avait procédé à une division du travail. La détenue-comptable, installée près du Sous-Directeur, s'occupait spécialement de la tenue des livres commerciaux, contrôlait les entrées des matières premières, décomptait les livraisons.

L'Econome, lui, à l'autre bout des bâtiments, passait les marchés, veillait à l'entretien du matériel, administrait les pécules et se consacrait, surtout, à la tâche quotidienne et primordiale d'assurer l'alimentation de la vaste communauté.

Nadia n'aurait que rarement à collaborer avec l'Econome. Par contre, elle rencontrerait fréquemment le Sous-Directeur, dont le cabinet était contigu à la pièce où elle travaillait.

L'apprentie comptable demanda à l'ancienne :

— Vous êtes toujours seule, ici ?

— Oui... J'aime mieux ça. Tu verras, on est tranquille pour faire son petit boulot...

— Monsieur Valienne vient quelquefois ?

— Quelquefois... C'est la fabrication qui l'intéresse. Il dit comme ça que le rendement des ateliers est une question de discipline. Et la discipline, ça le regarde, n'est-ce pas ?

— Il est dur avec vous ?

— Oh ! non. Il n'est pas méchant, cet homme... Il est toujours pressé. Mais, par-ci, par-là, il prend

tout de même le temps de vous dire un mot gentil... un encouragement, quoi !

— Et sa famille ? Rencontre-t-on parfois quelqu'un des siens ?

— C'est plutôt rare... Tu sais que son appartement est là, de l'autre côté de son bureau... Alors, quand il est en retard, il arrive que sa femme vienne le chercher. Je l'ai même aperçue, par la porte entre-bâillée...

— Elle est jeune ?

— Dans les cinquante. Une belle bourgeoise, avec des cheveux gris...

Le renseignement ne déplut pas à Nadia. Elle l'enregistra, tandis que la détenue continuait :

— L'année dernière, j'ai vu aussi son fils.

— Ah ! Il a un fils... qui habite ici ?

— Non, il est à l'étranger... en Allemagne, je crois. Il ne vient à Montilliès que pour les vacances. Des fois, l'été, il aide son père dans le service...

A vrai dire, la fausse monnayeuse n'était pas prolixie en informations. Les contingences de la prison ne l'intéressaient plus. Son corps était encore enfermé, mais son âme voletait déjà dans un autre univers...

Elle préférait entretenir Nadia de sa libération prochaine. Cet événement lui semblait à la fois imminent et fabuleux. En elle, une crainte panique se mêlait à une joie surhumaine.

Nadia l'écoutait avec une curiosité avide et douloureuse. Cendrillon devait avoir un pareil visage puénil et navré, quand elle se faisait décrire par ses sœurs le bal où elle n'irait pas... Le bal de la vie ! Nadia y retournerait-elle jamais ?

Elle demanda :

— A quelle heure serez-vous libérée ?

— De très bonne heure. A six heures du matin,

sans doute. Tu sais : on ne veut pas que les passants interpellent une détenue qui sort...

— Vous êtes contente ?

La détenue répondit : « Oui » avec une imperceptible hésitation dans la voix.

Certes, elle attendait ce jour depuis près de vingt années. Mais, maintenant qu'il allait poindre, elle paraissait en avoir peur. Elle disait :

— Tu ne peux pas comprendre ça, toi... Le monde du dehors, tu en arrives tout juste. Si tu y retournais demain, tu t'y reconnaîtrais, tu y serais partout comme chez toi... Tandis que moi, qu'est-ce que je vais devenir ? Je suis ici, depuis avant la guerre : plus rien ne doit être pareil à autrefois... Tu ne sais pas l'effet que ça me fait ? Eh bien, il me semble que je vais être devant un manège de chevaux de bois qui tourne, qui tourne... et qu'il faudra que j'y monte en pleine marche !

Vint la veille de la libération. Au début de l'après-midi, la vieille, spécialement autorisée à cet effet, apporta au bureau un paquet de hardes très anciennes, de formes bizarres. C'étaient ses vêtements civils — ses vêtements d'il y a vingt ans — que l'Administration lui restituait, avec une scrupuleuse exactitude. Ah ! on est honnête, dans le monde des honnêtes gens !

C'était revêtue de ces choses devenues informes qu'elle devrait retrouver sa place, dans le cercle des vivants.

Elle soupira :

— J'avais à peine quarante ans, quand je les ai quittés... On me rend mes habits. Mais qui me rendra ma jeunesse ?

Elle essaya ses hardes, dans le bureau. Mais, comme elle avait épaissi, — on grossit beaucoup en

prison, et la plupart des détenues s'en désolent, — comme l'âge avait aussi diminué sa hauteur, il lui fut difficile d'agrafer l'antique caraco et impossible de clore une jupe qui, en outre, traînait par terre, jusque sous ses talons.

Retenant gauchement l'étoffe, elle était en train de se considérer avec un ridicule embarras, quand le Sous-Directeur entra. Le spectacle, pour lui, fut si inattendu et si cocasse qu'il ne put réprimer un bref éclat de rire. Sous la courte moustache grise, ses dents se montrèrent, régulières, menues et admirablement blanches... Nadia fut surprise de découvrir, sur le visage de son chef, un charme et une manière de jeunesse qu'elle n'y eût pas soupçonnés.

Valienne reprit très vite son sérieux :

— Poudier, vous ne pouvez sortir comme ça... Les gamins vous jetteraient des pierres. Et comment trouveriez-vous du travail ?

— Alors, que faire, Monsieur le Sous-Directeur ?

— Ce qu'on fait toujours en pareil cas : commander des vêtements au dehors !

La vieille s'assombrit aussitôt :

— En acheter ? Mais ça coûte, Monsieur le Sous-Directeur ! Mon pécule est déjà si petit, si petit... Et j'en aurai tant besoin !

Valienne dit, avec douceur :

— Je vous comprends. Nous allons arranger cela. Depuis plusieurs années, vous rendez, ici, de bons services. Vous méritez une récompense, après tout ! Vos vêtements de sortie, c'est moi qui vous en fais cadeau !

Il fit signe à Nadia :

— Notez ce qu'il lui faut. Comme c'est pressé, je vais téléphoner la commande.

Nadia griffonna une note. Le chef décrocha son appareil, obtint les Grandes Galeries, commença

à lire sa liste. Presque aussitôt, il fut interrompu. Il cria à Nadia :

— Faut-il du jersey ou de la cheviote ?

Nadia décida :

— Du jersey.

Le Sous-Directeur répéta docilement. Mais, quelques secondes plus tard, une nouvelle question de la vendeuse l'interloqua. Il perdit patience.

— De la percale ou de la toile de coton ? Est-ce que je sais ce que c'est, moi, de la percale ? Est-ce l'affaire d'un homme ?

Il appela Nadia, lui accorda un bref sourire et dit :

— Ces choix d'étoffe sont plus votre affaire que la mienne... Tenez, Jordan, voilà le téléphone. Commandez vous-même. Mais, surtout, ne dites pas que vous êtes une détenue !

Nadia saisit le récepteur. Ce seul geste parut lui restituer miraculeusement sa personnalité d'antan... Soudain, elle se sentit pareille à ce qu'elle était jadis, quand, de son hôtel de l'avenue Henri-Martin, elle passait ses ordres aux fournisseurs chics, aux bons faiseurs, aux modistes empressées !

Et ce fut avec la gentille autorité et la grâce d'une femme du monde que, devant Valienne étonné, elle commanda aux Grandes Galeries une robe de jersey, une humble coiffure et du linge de pauvre.

## CHAPITRE VINGT ET UNIÈME

Une vie nouvelle commença pour Nadia.

Dans la catégorie, déjà privilégiée, des détenues auxiliaires — on comptait parmi elles les lavandières, les balayeuses, les cuisinières — la comptable était, de beaucoup, la plus enviable. De l'existence normale des condamnées, elle ne connaissait guère que les nuits dans les cellules-cages et les repas servis sur les planches noires du cloître.

Le reste de son temps, elle le passait, désormais, loin des promiscuités et des surveillances, derrière une table qu'elle agençait à sa guise, dans une pièce assez gaie qui constituait pour elle un petit royaume quasi personnel.

Dès l'abord, elle établit de l'ordre autour d'elle, rangea ou mit au panier cent paperasses poussiéreuses, fit reluire tout ce qui, dans les meubles vétustes, pouvait jeter encore quelque éclat, astiqua les poignées de cuivre des classeurs, rafraîchit, rajeunit de son mieux ce local que la vieille comptable avait beaucoup négligé.

Et, parce qu'une jeune femme ne saurait se plaire en un lieu où il n'y a pas de fleurs, elle confectionna

quelques œillets, avec le papier pelure jaune et rose qui servait aux copies de lettres.

Comme sa fenêtre donnait sur une cour fleurie de lauriers et d'acacias, Nadia put, par instants, se croire presque libre et presque heureuse...

A la fin de chacune des premières journées, le Sous-Directeur vint faire sa vérification. Il n'était pas tout à fait rassuré et s'étonnait obscurément qu'une femme délicate et jolie fût capable d'un aussi bon travail qu'une matrone massive et d'esprit rassis. Or, Nadia avait parfaitement assimilé les enseignements de la vieille détenue et elle manifestait un zèle qui ne se démentait pas.

Le chef n'eut à émettre que des remarques insignifiantes qui ressemblèrent à des félicitations.

Usant d'une tolérance dont la précédente comptable avait déjà bénéficié, Nadia se permit, peu à peu, de modifier son uniforme. Elle utilisait déjà des bas blancs ; elle acheta à la cantine des espadrilles blanches, puis une blouse blanche... Au bout de la première quinzaine, elle était toute de blanc vêtue et ressemblait davantage à une infirmière de clinique bien tenue, qu'à une condamnée à perpétuité...

Même, elle se risqua à enlever le ruban rouge de la bonne conduite qui dessinait son V majuscule sur sa poitrine. A quoi bon cet insigne ? Qui mettrait en doute, désormais, que la collaboratrice immédiate des grands chefs ne fût de conduite irréprochable ?

C'est ainsi que, pendant des jours et des semaines, Nadia fut une petite employée ponctuelle, soignée, nette de sa personne, gracieuse dans ses mouvements, qui ne parlait pas en dehors du service, ne

souriait jamais et gardait obstinément voilées ses prunelles merveilleuses...

Elle s'efforçait de juger le Sous-Directeur.

La chose s'annonçait relativement facile. En effet, dès que le chef n'était plus exposé aux regards de son inquiétant troupeau, il laissait se détendre son masque officiel. Il apparaissait alors ce que la nature l'avait fait, c'est-à-dire un homme simple et bon, pas très intelligent, pas très énergique, attaché à ses devoirs, imprégné de principes moraux et de solides vertus bourgeoises...

Parfois, sa femme venait le rejoindre dans son bureau.

Nadia était douée d'une ouïe très fine, encore développée par l'habitude des conversations à bouche fermée. Elle saisissait, çà et là, à travers la porte, des bribes de conversation. C'est ainsi qu'elle entendit le chef s'intéresser à d'humbles détails domestiques, supporter patiemment les sautes d'humeur de sa compagne et parler de son fils avec un touchant orgueil.

Quand son épouse s'attristait d'être, depuis si longtemps, séparée de cet enfant unique et bien-aimé, il la consolait doucement. N'allait-il pas revenir bientôt d'Allemagne ? On l'attendait vers la Pentecôte. Et Nadia crut comprendre que les parents échafaudaient pour lui de secrets et ambitieux projets matrimoniaux...

Le Sous-Directeur abritait, dans son salon, un récepteur de T. S. F. Certaines diffusions de musique sérieuse, loin de le gêner, lui rendaient le travail plus facile. C'est pourquoi, assez souvent, et surtout le samedi après-midi, il laissait ouverte la porte qui séparait son bureau de son appartement.

Les phrases musicales se propageaient alors au loin et parvenaient jusqu'à Nadia. La jeune femme

avait l'exquise sensibilité musicale des Slaves. Et il lui arrivait de rester longuement attentive, immobile, la plume en suspens, ses grands yeux troublés par la nostalgie, le rêve ou les larmes.

Ce fut ainsi qu'un après-midi, elle entendit un orchestre émouvant. Il emplissait le ciel de France et, sans doute, toute l'atmosphère terrestre, de l'Enchantement du Vendredi-Saint.

Ce cri de foi, cet appel éperdu de l'humanité vers le Surhumain, elle se l'appropriait étrangement. C'était elle, vraiment, c'étaient son âme, son cœur et sa chair qui s'élançaient vers l'espoir, vers la lumière, vers le vivant miracle du printemps. La plus mystique des harmonies faisait passer dans son corps des frissons presque voluptueux. Elle haletait et souffrait divinement, telle une sainte Thérèse dans l'extase...

La dernière note s'était perdue dans le paradis des Elus, qu'elle n'avait pas bougé. Elle ne remarqua pas l'entrée du Sous-Directeur. Quand elle entendit tout à coup sa voix, elle sursauta, se retourna, contempla le chef avec des yeux encore agrandis, et comme un peu hagards, d'avoir regardé par delà la vie. Il lui sembla que l'homme était aussi bouleversé qu'elle-même.

Valienne tenait à la main une feuille administrative, mais il ne put s'empêcher de constater :

— Je vois que vous avez entendu. C'était beau, n'est-ce pas ?

Nadia joignit les mains :

— Oh ! oui ! Et la fin... C'était comme un vol de colombes qui serait monté, monté... des colombes : toutes les âmes humaines, enfin sauvées !

— C'était beau... répéta Valienne, d'une voix encore troublée.

Puis il dit :

— Voici la facture de la dernière livraison de treillis...

Nadia ne l'avait pas fait exprès... Elle n'en perçut pas moins qu'un premier lien moral venait de s'établir entre elle et le Sous-Directeur. Comment s'étonner ? Dans tous les temps, dans tous les lieux, des âmes autrement étrangères, autrement disparates que les leurs, n'avaient-elles pas été rapprochées par le miracle musical ?

Valienne ne fit plus aucune allusion à l'émotion éprouvée en commun. Seulement, par la suite, lorsque le haut-parleur vibra d'un beau concert ou d'une noble symphonie, il lui arriva de laisser entr'ouverte, comme par mégarde, la porte qui donnait sur le bureau de Nadia.

S'il vint un peu plus souvent dans ce bureau, ce fut à peine sensible. Et s'il parla à la condamnée avec plus de bienveillance et pendant plus longtemps, cela aussi fut si discret qu'il fallut à Nadia toute sa subtilité pour en faire la remarque.

Le chef aurait peut-être autorisé, çà et là, une brève conversation. Mais la Russe gardait une extrême réserve. Respectueuse, ne se permettant jamais plus d'un demi-sourire, on eût dit qu'elle prenait à tâche de rappeler son humble condition. Oh ! oui, elle savait quel abîme sans fond la séparait du Sous-Directeur !

Valienne s'irritait obscurément de cette attitude. Parfois, après une phrase plus familière, sa voix demeurait en suspens... C'est lui qui était gêné. S'il s'était soucié de lire en lui-même, il se serait jugé pareil aux nouveaux riches d'après-guerre qui restaient tout pantois devant les maîtres d'hôtel trop bien stylés...

Pourtant, il aurait voulu témoigner quelque bonté

à sa modeste collaboratrice. Silencieuse, discrète, obéissante, elle élaborait des travaux sans taches et sans erreurs. Cela méritait un encouragement, n'est-ce pas ? Et, quand il cessait d'être chef, quand, loin de la détention, il pouvait reprendre son âme de brave homme, alors, comment n'aurait-il pas éprouvé de la pitié pour cette jeune vie ensevelie à jamais ?

Il laissa plus souvent son appareil de T. S. F. en marche et sa porte entr'ouverte. Lorsque cela ne le gênait pas dans son propre travail, il permettait aux informations elles-mêmes de pénétrer jusqu'à la grande enfant captive.

C'est ainsi que Nadia entendit, çà et là, des « revues de la presse », des « causeries agricoles », des bribes de conférences. Si ardues ou si hétéroclites fussent les sujets, elle les écoutait avec une sorte de ferveur, uniquement parce qu'ils étaient les échos de l'immense vie *du dehors*.

Or, un jeudi, vers cinq heures, les ondes lui apportèrent une brutale et poignante émotion...

Elle n'avait pas remarqué l'annonce du speaker ; quand elle prêta l'oreille, le conférencier était déjà en pleine action oratoire. Il traitait une question juridique : la loi, toute récente alors, du 5 mars 1932, modifiant les attributions du jury, en Cour d'assises.

Sujet passionnant pour une condamnée ! Elle-même n'avait que trop bien constaté l'incompréhension, l'impulsivité, l'injustice naïve et féroce de certains magistrats populaires...

Mais autre chose retint, dès l'abord, son attention. Qui donc parlait ? Cette voix... Oh ! comme elle connaissait cette voix ! Il fallait qu'elle l'eût entendue maintes fois, et dans d'étranges circons-

tances, pour que ses inflexions éveillent jusque dans sa chair de si puissants échos...

Son souffle s'accéléra. Déjà, percevant chaque syllabe, elle n'en comprenait plus le sens. Qu'importait ? Seule, une voix l'emplissait toute, une voix chaude, très mâle, un peu caressante dans les notes graves, énergique et nette quand elle s'élevait... Qui donc parlait ? Quel homme réveillait soudain en elle tant de regrets, tant d'amertume, tant de déchirements ? Qui donc poursuivait ainsi Nadia jusque dans sa tombe ?

Elle le sut bientôt. Son oreille, son corps tout entier reconnurent l'accent du maître, avant même que sa mémoire l'eût enfin nommé. Celui qui parlait, dans un studio capitonné, là-bas, au fond de l'étendue, c'était René Commines, avocat à la Cour.

Lui ! Le grand amour de Nadia ; lui qui, par jalousie, par devoir ou par lâcheté, l'avait abandonnée, à l'heure la plus tragique de son destin ! Ah ! certes, Nadia lui avait menti. Pour lui et pour les juges, elle avait multiplié les mensonges parce qu'elle les avait crus indispensables à sa défense, parce qu'elle s'était débattue maladroitement dans les filets de la Justice, parce qu'elle avait espéré follement sauver à la fois sa liberté et son amour...

Elle avait menti. Pourtant, au milieu de ses ruses, de ses contradictions, de ses faux témoignages mêmes, elle avait porté intacte, — tel cet ostensor rayonnant, qu'aux Rogations, le prêtre promenait jadis à travers les pires bourbiers, — elle avait porté très haut une vérité souveraine : son amour pour Commines.

Mais Commines ne l'avait pas crue !

Et maintenant, il parlait, là-bas, dans l'univers des êtres libres, sans penser que sa voix, qui emplis-



sait le monde, était également ici. Sa voix ! La voix des aveux, la voix des projets d'avenir, la voix qui, dans son oreille, avait balbutié de volupté...

Chaque syllabe frappait Nadia comme un coup. Elle aurait dû aller fermer la porte, mais elle n'en avait pas la force. Elle guettait un frémissement dans l'élocution lointaine. Il n'était pas possible que l'avocat pût disserter du Jury et des Assises, sans songer à son dossier personnel le plus tragique, sans l'évoquer, elle, Nadia, atrocement condamnée ?

Ces pensées se bouscuaient dans la tête de la détenue. Et, comme la parole impitoyable et douce continuait à la lapider, son front s'inclina soudain sur la table et s'y appesantit, derrière le frêle rempart des bras repliés. Elle pleurait. De lamentables petits cris d'oiseaux s'échappaient de sa gorge. Jamais, sans doute, elle n'avait gémi d'un désespoir si profond, pas même à l'heure de l'abandon, pas même à l'heure du verdict.

Elle n'entendit pas le speaker rappeler : « Vous venez d'écouter la conférence de Maître René Commines, avocat à la Cour. » Elle ne perçut pas davantage l'entrée du Sous-Directeur Valienne que ses petits cris involontaires avaient alerté.

Le chef s'arrêta devant la table. Il contempla la nuque aux cheveux pâles, le cou charmant, les faibles épaules, secouées de sanglots. Et la pitié amollit tout son être. Il posa doucement sa grosse main sur la tête de Nadia :

— Qu'y a-t-il, Jordan ?

Nadia leva son visage scintillant de larmes et fut si confuse que son désespoir s'en trouva calmé. Elle murmura :

— La conférence... à la T. S. F...

— Eh bien ? Je ne vois pas... En quoi une conférence sur le jury...

La jeune Russe fut sur le point de crier : « L'homme qui a parlé était mon amant... le seul homme que j'aie aimé. » Mais la pudeur, plus que la ruse, arrêta l'aveu sur ses lèvres. Une autre réponse s'offrait toute naturelle :

— Le jury... J'ai pensé au jury qui m'a condamnée... oh ! si injustement !

Jamais elle n'avait encore fait, devant Valienne, la moindre allusion à sa condamnation. Aussi, le Sous-Directeur ne laissa-t-il pas passer l'occasion :

— Vous estimez que vous avez été condamnée injustement ?

Nadia eut un faible sourire, à travers ses larmes.

— Injustement ? Toutes les détenues, ici, Monsieur le Sous-Directeur, prétendent qu'elles ont été frappées à tort. A quoi bon le dire une fois de plus !

Cette réticence piqua davantage la curiosité du chef. Il insista :

— Les erreurs sont rares... Il s'en est produit, pourtant. S'il y avait, dans votre cas...

— Oh ! Monsieur, il n'y a pas eu erreur. Les faits, hélas ! étaient réels : ce sont mes pensées, mes intentions qu'on n'a pas comprises... Le Procureur, le jury ont cru à une longue préméditation, à une sorte d'atroce complot contre mon mari. Ils ont qualifié cela : assassinat ; ce n'aurait même pas dû être appelé meurtre ! Il y a eu « coups ayant entraîné la mort, sans l'intention de la donner »... Oh ! on connaît les nuances du Code, quand on a passé par là... Ces nuances ont valu la mort, à Serge, mon chauffeur. Elles me coûtent, en ce moment, ma propre vie !

— Du moins, en ce qui vous concerne, rien n'est définitif, dit le Sous-Directeur. Je veux dire : rien n'est tout à fait perdu, puisque vous êtes vivante...

Valienne attira une chaise et s'assit près

du bureau. Beaucoup de bonté était sur son visage, beaucoup d'indulgence dans ses yeux. Il reprit, d'une voix engageante :

— Racontez-moi votre affaire.

Nadia leva vers lui ses prunelles encore noyées de larmes et déjà pleines de lumière.

— Vous êtes bon, Monsieur le Sous-Directeur. Je vais tout vous dire. Oh ! pas pour me disculper, pas pour obtenir une révision que je sais impossible... Pour vous obéir seulement !

Nadia baissa les paupières, posa à plat sur la table ses petites mains. Elles étaient si délicates, si enfantines, qu'elles ne pouvaient, vraiment, avoir participé à un crime... Et, sans laisser Valienne la presser davantage, d'une voix unie, elle se prit à résumer sa vie, sa tendresse pour Serge Vassilieff, son mariage avec le vieux médecin célèbre et riche.

Quand elle en arriva à la scène tragique, elle abdiqua toute ruse. Oh ! non, il n'y avait pas eu préméditation, il n'y avait pas eu guet-apens ! Seulement ceci : le mari appelé tardivement dans une clinique — le chauffeur Vassilieff, revenant en même temps que lui, en pleine nuit — et son erreur fatale, à elle, Nadia. Elle avait vu Serge s'avancer vers sa chambre : elle n'avait pas aperçu son époux qui le suivait... A demi nue, joyeuse, elle s'était jetée dans les bras de son amant.

Le mari s'était précipité sur eux. Une brève altercation entre les deux hommes, une bataille sauvage, un corps à corps sur le tapis, enfin l'étranglement du vieillard, par la seule initiative, par la seule main du chauffeur russe... Oh ! non, pas de préméditation ! Cinq minutes avant le drame, aucun des prétendus complices n'y pensait et nul des trois personnages ne prévoyait même une simple dispute...

Jusqu'à ce moment, Nadia n'avait rien dit, rien

fait... Son rôle n'avait commencé qu'ensuite, après le crime, alors que l'irréparable était déjà accompli. Il fallait faire disparaître le corps. Elle avait aidé le meurtrier à le transporter dans la baignoire où, ensuite, l'acide sulfurique l'avait dissous... Ce seul geste méritait-il le verdict de mort ?

Nadia s'interrompt et osa poser la question au Sous-Directeur. Valienne, avec toute sa sincérité, laissa échapper :

— Cela ne méritait même pas la prison perpétuelle !

Nadia sourit enfin, faiblement. Puis elle continua :

— J'ai été coupable. Mais suis-je la seule femme mariée qui ait eu un amant ? Et mon choix a-t-il été si odieux d'élire Serge Vassilieff, un ancien officier du Tsar, un camarade d'exil ? Pendant plusieurs années, il avait été mon appui, mon refuge, mon défenseur. J'avais atteint la richesse. Était-ce le moment d'abandonner ce compagnon des mauvais jours ?

Les yeux de Valienne cillèrent et il parut se rembrunir.

— Oh ! je sais bien, reprit-elle aussitôt, j'essaye d'excuser une faute inexcusable...

Elle releva ses grands yeux de damnation pour expliquer :

— Monsieur le Sous-Directeur, malgré moi, j'espère encore un pardon, un acquittement tardif... une sorte de réhabilitation secrète qui soulagerait mon désespoir !

Et, comme Valienne semblait ne pas comprendre l'imploration des prunelles grises, la jeune femme continua :

— Oh ! je ne songe pas à l'opinion du monde. Le monde du dehors... un cataclysme l'a détruit,

puisque je ne dois jamais le revoir ! Seuls comptent pour moi les hommes...

Elle se reprit :

— Un seul homme compte désormais pour moi. Il a été bon, il s'est penché vers moi... Il résume à présent tous les hommes de la terre. Oh ! comme je voudrais qu'il me dise que je suis pardonnée !

Valienne avait à peine eu le temps de comprendre, que déjà Nadia s'était laissé glisser sur le plancher, dans une attitude suppliante. Elle était si proche que sa poitrine frôlait les genoux du chef. Et elle continuait :

— Au milieu de mes larmes, votre bonté est descendue sur moi. Il me semble qu'un mot de vous allégerait mon remords... Oh ! dites-moi que vous excusez ma faute !

Stupéfait autant que gêné par cet élan inattendu, Valienne allait ordonner à la détenue de se relever, quand il se souvint que c'était lui qui avait provoqué ses confidences. Et, d'ailleurs, comment repousser durement un jeune corps suppliant, dont la chaleur vous pénètre déjà ?

Il se sentit infiniment maladroit. Une impulsion profonde — l'élan normal de tout homme devant une femme qui pleure — l'incitait à ouvrir des bras quasi paternels à cette enfant éperdue.

Mais le règlement commandait encore en lui. Il posa seulement une main un peu hésitante sur les cheveux lisses de la détenue. Et il retrouva une voix de chef pour lui dire :

— Jordan... il ne faut pas vous exalter. Je n'aime pas les mélodrames !

Le regard de Nadia devint si pitoyable qu'il modifia son ton pour continuer :

— Je ne veux pas vous reprocher d'avoir eu confiance en moi. Mais vous me faites une étrange

requête... Une absolution ? Comprenez que mon rôle n'est pas...

Il regarda les yeux pâles qui semblaient agrandis par l'anxiété. Il se décida :

— Ecoutez : si votre crime a été celui que vous venez de me raconter... eh bien, oui, Jordan, en toute sincérité, je vous excuse et je vous plains !

La scène ne pouvait durer davantage. Valienne recula brusquement sa chaise, se leva, rentra dans son bureau. Plus tard seulement, en regardant ses mains, il crut se souvenir que la détenue, dans un baiser de gratitude, y avait posé ses lèvres humbles, ferventes et chaudes.

## CHAPITRE VINGT-DEUXIÈME

Le lendemain, Valienne entra dans le bureau, les sourcils sévères, l'air à la fois gauche et bourru. Manifestement, il s'appêtait à rétablir les distances et à remettre les choses au point.

Mais Nadia se garda bien de lui en fournir l'occasion. Pour elle, rien ne s'était passé ! Elle était redevenue l'employée modèle, la détenue respectueuse qui n'oublie ni ce qu'elle est, ni le gouffre qui la séparera toujours des chefs chargés de la surveiller. Et si Valienne avait éprouvé des craintes d'ordre disciplinaire, l'attitude de la comptable le rassura complètement.

Des jours s'écoulèrent, monotones, presque semblables aux autres jours. La seule différence provenait de ce que le printemps s'épanouissait davantage. L'air apportait, chaque matin, un peu plus de parfums campagnards et un peu plus de chants d'oiseaux.

Nadia patientait. Elle était relativement heureuse et si, outre la liberté, il lui manquait quelque chose dans sa nouvelle situation, c'était, ô étonnement, la compagnie de Carmen.

Elle avait fini par s'attacher à cette forte fille, à la fois grossière et délicate, à la fois brutale et tendre. Être aimée, être protégée, fût-ce par une prostituée, n'est jamais sans douceur.

Nadia avait pris un ascendant considérable sur sa persécutrice des premiers jours. A son contact, Carmen avait assagi sa perpétuelle révolte : maintenant, les punitions s'abattaient beaucoup plus rarement sur elle. La Surveillante-chef faisait déjà chatoyer à ses yeux le ruban de la bonne conduite, ce qui amenait un curieux sourire sur les lèvres de celle qui ne pensait qu'à l'évasion prochaine...

Sans le savoir, puisqu'elle n'était pas dans la confiance, elle avait été d'un grand secours moral pour Nadia. Plus d'une fois, après sa déconvenue auprès du Directeur, la jeune Russe s'était prise à douter d'elle-même et de sa seule arme : sa beauté. Or, Carmen, au hasard des conversations d'atelier, l'avait rassurée :

— C'que t'as dû en avoir des hommes à tes pieds ! C'que t'en aurais, demain, si t'étais lâchée... Moi j'm'y connais. J'sais c'qui attire les hommes, vu qu'c'était mon métier !

Maintenant, Nadia ne voyait plus Carmen qu'au réfectoire, et assez mal, car leurs places étaient fort distantes. Au dortoir, elle l'approchait moins encore. L'entêteuse, en effet, était logée dans une des cabines de l'allée centrale — une des cages défavorisées qui n'avaient pour horizon que la cloison des cabines d'en face.

Nadia ne savait même pas exactement l'endroit où couchait sa compagne. Elle l'apprit, une nuit, comme deux heures venaient de sonner sur la ville.

Un léger grignotement, qu'elle avait déjà entendu la nuit précédente et qu'elle avait attribué à quelque

rat creuseur de sape, s'arrêta brusquement. Elle perçut, au fond de sa propre cellule, contre la cloison, deux petits chocs qui l'appelaient. Elle était résolue à ne pas répondre. Mais, un instant plus tard, sa main, errant au hasard sur le mur, y rencontra une bizarre pointe rigide enfoncée dans le plâtre. Jamais elle n'avait remarqué de clou à cet endroit. Elle le saisit. Le clou tourna entre ses doigts, puis rentra de lui-même dans la muraille.

Nadia comprit alors, frappa un coup discret et appliqua l'oreille sur la minuscule ouverture. Elle devina des mots presque imperceptibles :

— C'est toi, Nadia, n'est-ce pas ? Oui ? Moi je suis Carmen. Tu m'entends bien ?

Nadia répondit, face à l'ouverture. Aussitôt, la fille donna ses instructions :

— Prends une page du roman que tu lis... Fabrique un cornet. Coupe-lui la pointe et pique-le dans le trou. Je vais faire pareil. On s'entendra mieux !

De fait, quelques instants plus tard, l'ingénieux tube acoustique permit aux faibles chuchotements des détenues de franchir aisément la cloison en carreaux de plâtre.

— Ça va, dit Carmen. Le matin, on bouchera les trous avec de la mie de pain sale. Et la nuit, on causera comme on voudra...

On bavarda, en effet, mais modérément.

Nadia fut surprise de constater combien la vie de l'atelier lui était déjà devenue étrangère. Les comparutions au Prétoire, les disputes, les « vacheries » des surveillantes, les billets saisis et les amours surprises, tout cela lui importait maintenant si peu ! Elle ne comprenait presque plus le langage de ce monde inférieur auquel elle avait appartenu pendant près de huit mois.

Quand elle songeait à son bureau clair, propre et gai, à sa solitude active, à la faculté qu'elle avait d'organiser son travail à sa guise et même de se déplacer sans escorte à travers la détention, il lui semblait être remontée du fond d'un abîme, très haut, presque jusqu'au plateau lumineux où vivent les êtres libres...

Elle n'oubliait pas que le Sous-Directeur était l'artisan de cette ascension. Et elle avait pour lui de brusques et chaleureux mouvements de gratitude. Si bien que la sincérité se mêlait curieusement, dans son cœur, à une duplicité nécessaire...

De cette sympathie, non plus que de son projet de séduction, elle ne pouvait ni ne voulait rien dire à Carmen.

Quand la fille faisait des allusions à la libération de Julot et aux événements qui ne manqueraient pas de s'ensuivre, elle répondait par des phrases approbatives, mais, en vérité, distraites.

Un matin, de bonne heure, en prenant un registre dans la pièce réservée au Sous-Directeur, Nadia remarqua sur la table, au milieu du courrier, une enveloppe dont la dimension l'étonna. Et, peu après, quand Valienne pénétra à son tour dans son bureau, elle nota son geste de satisfaction en apercevant le pli. Au lieu de l'ouvrir immédiatement, comme il avait coutume de le faire pour les autres lettres, il l'enferma tout cacheté dans un tiroir.

Pendant l'après-midi, Valienne demeura chez lui, porte close. Nadia ne le rencontra que vers six heures du soir, au moment où elle-même s'appêtait à descendre pour se joindre à la « promenade » qui précédait le dîner.

Le Sous-Directeur entra, examina distraitement quelques pièces comptables, s'approcha de la

détenue. Il la regarda gravement, avec une grande pitié et une grande douceur. Puis — poussé par quel motif mystérieux ? — il répéta spontanément, d'une voix grave, ses paroles d'absolution :

— Ma pauvre enfant, je vous excuse et je vous plains !

## CHAPITRE VINGT-TROISIÈME

Le lendemain matin, Nadia se hâta de rejoindre son poste. Elle était encore émue par la brusque bienveillance du Sous-Directeur. Elle en était surprise, également, et espérait que quelque indice lui expliquerait cette attitude.

Comme le cabinet de Valienne était vide, elle se risqua à y entrer.

Rien d'anormal, ni même d'intéressant, ne s'offrit d'abord à sa vue. Elle avait supposé qu'une lettre était arrivée — de qui ? — la recommandant au chef. Elle inspecta soigneusement la table. Les écrits qui la jonchaient portaient tous des en-têtes ou des timbres administratifs ; aucun ne paraissait la concerner.

Déçue, elle se retirait déjà, quand elle avisa la corbeille à papiers. Plusieurs pages de journaux l'encombrent, déchirées ou roulées en boule. Mais pourquoi donc ces feuilles étaient-elles si jaunes ? Elles remontaient certainement à de nombreux mois...

A tout hasard, Nadia en recueillit un lambeau. Dans l'après-midi, elle eut le loisir de l'examiner.

C'était vraiment un journal très ancien. Elle en chercha la date et eut la chance de la trouver : 29 Avril 1931.

D'abord, ces chiffres n'eurent aucune signification pour elle. Puis un souvenir la secoua toute. 29 Avril 1931 : n'était-ce pas la veille de ce jour qu'elle, Nadia, avait été condamnée à mort ? Donc, cette gazette avait contenu, dans quelque-une de ses pages, le compte rendu de l'audience des Assises. Et elle savait que les débats avaient été, en général, reproduits presque *in extenso*.

Elle demeura figée d'étonnement. Ainsi, Valienne avait pris la peine de faire venir de Paris ce document ! Il avait voulu lire — ou relire — les détails de ce procès retentissant qui s'était appelé : l'affaire Jordan. Pourquoi, sinon pour vérifier les dires de Nadia, sinon pour élucider si la confession de celle-ci avait été une habile comédie ou la mise à nu d'une petite âme sincère ?

Le résultat de cette sorte de révision avait évidemment été favorable à la condamnée. Le Sous-Directeur s'était considéré comme une sorte de treizième juré ; sa phrase pitoyable avait voté l'acquiescement !

Nadia sentit une grande joie et un vaste espoir gonfler sa poitrine. Mais elle n'en laissa rien paraître et se montra, cette matinée-là, comme à l'accoutumée, diligente, discrète et silencieuse.

A compter de ce jour, Valienne modifia sensiblement son attitude. Il vint plus souvent dans le bureau de Nadia, lui parla plus longuement. Surtout, et cela était significatif, il l'entretint de sujets étrangers au service. Il affectait un ton paternel qui permettait un peu de laisser-aller, tout en réservant les distances...

Une sympathie occulte, mais déjà vivace, com-

mençait à rapprocher ces deux êtres, quand un incident, à la fois minime et capital, permit d'en mesurer la force.

Le Sous-Directeur faisait fréquemment des rondes d'inspection dans les locaux de la détention. Parfois, il s'y promenait à pas feutrés, en pleine nuit, vérifiant la fermeture réglementaire des nombreuses portes et la vigilance des rondes. Le plus souvent, il exerçait son contrôle dans la journée. Mille détails le renseignaient alors sur l'état d'esprit de son dangereux troupeau.

Il faisait effacer sur les murs les inscriptions sans cesse renaissantes qui proclamaient que : « Nénette est la petite femme de Lulu P. L. V. » (P. L. V. signifiant : *pour la vie*.) Il faisait badigeonner de chaux les initiales enlacées, les cœurs percés de flèches et les symboles impudiques.

Il sarclait aussi, du bout de sa canne, l'humble pelouse qui occupait le centre de la cour de promenade. Les « billets malsains » y éclosaient pêle-mêle avec les pâquerettes...

Comme les dortoirs échappaient le mieux à la surveillance, il les fouillait avec un soin particulier.

Des cellules-cages, il rapportait de petits objets bizarres, innocents en soi, mais prohibés par le règlement. C'étaient des éclats de vitres qui, vaille que vaille, servaient de miroirs, des bouts de crayon, des fards à base de brique rose et de plâtre blanc, des cailloux râpeux à usage de lime à ongles.

Mais l'objet que le Sous-Directeur ramena, ce jour-là, du dortoir n° 1 apparaissait autrement suspect et dangereux que la menue bimmeloterie habituelle. Valienne, traversant le bureau de Nadia, le lui laissa regarder.

C'était une cuiller en fer qui, de prime abord, semblait identique à toutes ses pareilles du réfec-

toire. On y remarquait bien vite de singulières anomalies.

— Comme le manche est pointu !

— Et regardez les côtés ! compléta le Sous-Directeur.

Le manche était soigneusement aiguisé et tranchant de part et d'autre.

— C'est un véritable poignard ! s'écria Nadia.

— En effet... C'est le poignard classique des bagnards. On en saisit souvent de pareils à la Guyane et même en France, dans les Maisons centrales d'hommes. Mais chez les femmes, c'est, je crois bien, la première fois...

L'inquiétude barra le front du chef. Il murmura :

— C'est donc qu'elle prépare un meurtre...

— Elle ? demanda Nadia qui, subitement, pressentit la réponse.

— Elle, c'est Carmen, parbleu ! C'est dans sa cellule que j'ai trouvé cela... A qui en a-t-elle ?

Il demeura de nouveau silencieux et préoccupé, puis décida tout haut :

— En tout cas, ça va lui coûter trois semaines de « jetar ».

Le « jetar » ! Bien qu'elle n'y fût jamais descendue, Nadia frissonna en entendant ce mot. Elle connaissait de réputation l'affreuse cellule souterraine, humide et puante, le tombeau prématuré où l'on couche sur la terre mouillée, où l'on se nourrit de pain moisi, où l'on n'a pour boisson que l'eau trouble d'une gamelle qu'on finit toujours par renverser.

Elle n'ignorait pas qu'en outre, pour les sanctions exceptionnelles, on obturait avec une planche le soupirail étroit qui, d'ordinaire, éclaire l'in pace.

Carmen elle-même, la plus fanfaronne, la plus indomptable, Carmen avait une terreur supersti-

tieuse de cette fosse obscure et solitaire. Et voilà qu'elle allait y être plongée pour des heures et des jours !

Nadia en ressentit une grande tristesse, une sorte d'angoisse amicale dont elle fut surprise. Elle éprouva un désir passionné d'être utile à sa compagne des mauvais jours, et, sans réfléchir à l'imprudence qu'elle allait commettre, elle s'écria :

— Carmen ? Pour cette cuiller, Carmen fera trois semaines au « jetar » ?

— Pour ce poignard, oui. Quelle faute plus grave peut-on commettre ici, que fabriquer une arme... et préparer un crime ?

— Un crime. Oh ! Monsieur le Sous-Directeur, Carmen n'en est pas capable !

— Vous la connaissez donc si bien ?

— Nous avons travaillé côte à côte, à la table de coupe... Vous l'avez peut-être remarqué : depuis cette époque, elle n'a plus jamais été punie.

— C'est vrai, concéda Valienne.

Nadia, soudain, osa se faire pressante :

— Oh ! Monsieur le Sous-Directeur, j'étais fière d'avoir apprivoisé cette furie. Si vous la punissez, elle va retomber dans sa révolte !

— Mais ce poignard...

— Elle l'a fabriqué il y a bien longtemps, Monsieur le Sous-Directeur, bien avant sa « conversion »... Elle a dû le cacher dans quelque coin, l'oublier...

Le Sous-Directeur hésitait. Il regardait alternativement l'affreux outil de mort et le visage suppliant de Nadia. Il était visible qu'il oscillait entre son devoir de sévir et la douceur de pardonner... la douceur, aussi, d'allumer un éclair de joie dans ces beaux yeux qui l'imploraient.

Nadia s'en rendit compte. Soudain, elle aban-



donna toute argumentation, ne parla plus ni de l'ancienneté de la faute, ni de l'amendement de la coupable. A quoi bon ? Dans le plateau de la balance encore oscillante, elle se jeta bravement elle-même, elle, sa peine, son désir de voir faire grâce à son ancienne compagne d'atelier. Et toutes les phrases qu'elle multiplia auraient tenu dans une seule :

— Pardonnez à Carmen, pour me faire plaisir !

Valienne perdait pied. Jamais aucune femme n'en avait usé ainsi avec lui. Seul, peut-être, son fils, il y avait bien des années, lui avait arraché des promesses par de tels moyens...

A la fin, il fléchit :

— Puisque la faute remonte à plusieurs mois... je veux bien ne pas en parler au Directeur.

— Carmen ne sera pas punie ?

— Non...

Le chef, ici, se heurta à un obstacle imprévu. Mais il s'était trop engagé pour reculer.

— Elle ne sera pas punie. Seulement... seulement, il ne faut pas, à aucun prix, qu'elle sache que j'ai découvert sa... cuiller.

Il avala sa salive avant d'achever :

— Et personne autre, non plus, ne devra le savoir. J'ai votre promesse, n'est-ce pas ?

— Vous avez mon serment, Monsieur le Sous-Directeur, dit Nadia, soudain grave.

Elle voulut remercier. Mais le chef la quitta brusquement. Il s'en alla vers son bureau, le pas lourd, le front soucieux, angoissé déjà d'avoir fait d'une détenue sa complice et d'avoir, pour la première fois, failli à son devoir.

## CHAPITRE VINGT-QUATRIÈME

A compter de ce jour, les événements se précipitèrent. L'incident du poignard avait servi d'épreuve : Nadia avait mesuré sa force et le Sous-Directeur avait découvert, au fond de son âme, une faiblesse insoupçonnée.

Jamais encore, cet homme scrupuleux, fait pour les situations normales et claires, n'avait douté de lui-même. Entre la famille paisible dont il était l'arbitre et son administration aux règlements tutélaires, il avait vécu, jusqu'alors, d'une vie honnête et quotidienne, sans conflits dans son esprit, sans complications dans son cœur...

Sa qualité de chef, toujours écouté et obéi sans discussions, avait encore accru sa confiance : qui ordonne à tous sans réplique, finit par croire qu'il peut aussi commander à lui-même...

L'imprudent ! Il affrontait le danger suprême et ne le devinait seulement pas !

En présence d'une femme de son monde, il se fût, sans doute, tenu sur ses gardes. D'une de ses surveillantes, d'une petite employée de l'extérieur, d'une ouvrière que le hasard aurait mise sur son

chemin, il se serait peut-être également défié. Mais d'une détenue !

Ses prisonnières n'avaient jamais été pour lui que des êtres interchangeable, des entités administratives dont il devait maintenir l'effectif et dissenter dans ses rapports trimestriels. Toutes, par définition, avaient des moralités de criminelles. Ce qu'il en apprenait au Prétoire le lui confirmait et il était fondé, en somme, à ne voir en elles qu'une sorte de sous-humanité déchue et, par ailleurs, dangereuse.

Si quelqu'un avait émis devant lui l'opinion extravagante qu'un croisement était impossible entre un haut fonctionnaire et une condamnée, son premier mouvement eût été d'admettre cette énormité biologique.

Aussi avait-il abordé Nadia d'un front serein et d'un cœur plein d'inconscience. L'attitude si réservée, si respectueuse, de la jeune femme, l'avait encore affermi dans sa sécurité.

Or, peu à peu, l'abîme creusé entre eux se comblait. Par sa distinction naturelle autant que par l'aspect de sa personne, toute de blanc vêtue, Nadia masquait son état de détenue. Quant à son crime — qui aurait dû être le plus infranchissable des obstacles — elle avait réussi à le faire excuser !

Valienne, stupéfait, s'aperçut enfin que la Russe était pour lui une femme pareille aux femmes libres. Pareille ? Hélas ! non. Plus belle, plus touchante, plus attirante à ses yeux que tant d'autres créatures honorables qu'il rencontrait par delà les murs...

Valienne, chaque matin, se réjouissait de revoir sa jeune collaboratrice. Lorsqu'il travaillait dans son propre bureau, cette présence si proche semblait l'appeler : il se retenait avec peine de franchir dix fois par jour la porte qui les séparait. Quand elle

était loin, son image faisait de douces apparitions dans la pensée du Sous-Directeur.

Si bien que celui-ci sentit naître en lui un scrupule, une sorte de remords prématuré. Si, par impossible, la chose folle se produisait, s'il venait à s'attacher à Nadia ?

Son devoir administratif n'en souffrirait peut-être pas. Mais son devoir familial ? Une longue tendresse, presque sans nuages, l'avait uni à son épouse. Et son âme d'honnête homme se révolta, la première fois qu'embrassant sa compagne confiante, et partageant sa couche, il apporta près d'elle un cœur déjà tout plein d'une autre femme ! Il crut commettre l'inexpiable sacrilège d'installer une criminelle à son foyer et se regarda avec horreur.

Dès lors, son intime faiblesse lui sembla chaque jour plus évidente. Comment lutter ? Il ne pouvait avouer sa détresse à personne. Et il savait bien que le vieil Aumônier fourbu de la prison ne lui serait jamais d'aucun secours !

C'est alors qu'il pensa plus intensément à son fils. La présence de celui-ci ne constituerait-elle pas une puissante diversion ?

Le jeune homme terminait son stage en Allemagne. Il lui écrivit, argua de l'impatience maternelle et lui demanda instamment d'avancer son retour...

Cependant, devant Nadia, le Sous-Directeur conservait toute sa dignité. Il se sentait fort parce qu'il se disait :

« Elle ne sait pas que je l'aime : pour elle, je suis toujours Monsieur le Sous-Directeur. »

Pauvre homme ! Méconnaître à ce point l'intuition féminine ! Il ne se doutait pas que la vue de Nadia plongeait en lui et regardait évoluer ses sen-

timents, tout aussi nettement qu'elle eût observé des poissons rouges, dans la sphère transparente d'un aquarium...

Rien ne lui avait échappé des sautes d'humeur, des embarras subits, des brusques timidités de son chef. Elle remarquait le nombre de fois qu'il venait dans son bureau et constatait avec lucidité que les prétextes de ces visites étaient de moins en moins valables.

Elle se gardait bien d'en tirer avantage et demeurait d'autant plus sagement à sa place que Valienne quittait plus souvent la sienne.

Seuls, ses yeux parlaient. Leur langage subtil ne pouvait rien compromettre. Ils exprimaient tour à tour la gratitude, l'intérêt, la joie de retrouver l'homme, la tristesse de s'en séparer. Ils disaient aussi la faiblesse émouvante de la femme, son désir d'être comprise, plainte et consolée. Ils se posaient sur Valienne avec tant d'insistance que celui-ci finissait presque toujours par surprendre leur regard.

Le chef recevait alors, jusque dans son cœur, ces messages muets. Il aurait voulu y répondre. Mais, tandis qu'il cherchait des mots bienveillants et dignes, une voix intérieure lui criait : « Imbécile ! Une seule réponse est possible : ouvrir tes bras et lui dire que tu l'aimes ! »

Le Sous-Directeur luttait. Il était encore assez lucide pour savoir que, lorsque la détenue posséderait son secret, il serait, lui, définitivement perdu.

Cet obscur combat d'un honnête homme contre lui-même recommençait avec chaque soleil. Il menaçait de s'éterniser, car les vieux ennemis, la passion et le devoir, semblaient de force égale. Et Nadia voyait passer les jours sans entendre la déclaration capitale qu'elle attendait...

Elle finit par s'impatienter. Par s'inquiéter, aussi. Le chef lui avait parlé du prochain retour de son fils. Qui sait si cette arrivée n'allait pas tout modifier et tout perdre ?

Elle s'encouragea à reprendre l'offensive. Et, un matin, elle se leva avec une âme de conquérante, les sens en éveil, galvanisée par la volonté de franchir la dernière barrière.

Ayant apporté à sa toilette toute l'humble coquetterie dont elle était capable, Nadia regarda longuement, à travers le treillis de sa cage, le ciel sonore du matin, les collines lointaines, encore bleues d'un reste de nuit, puis le jeune soleil qui commençait à dorer la plaine. Elle s'emplit les yeux de ces images du monde libre, comme on se dope d'un breuvage enivrant. Présomptueuse peut-être, elle se jura à elle-même :

« Nadia, c'est aujourd'hui que tu gagneras ta liberté. »

Cependant, de la matinée, elle ne put apercevoir le Sous-Directeur qui était en conférence avec Monsieur Lantarasse.

Au début de l'après-midi seulement, il revint dans ses bureaux. Et le premier regard qu'il jeta sur Nadia semblait crier :

« Enfin, je vous revois ! »

Elle murmura avec ferveur :

— Vous... vous...

Puis, elle parut confuse de s'être presque trahie. Valienne s'approcha et s'assit, comme il le faisait souvent. Alors elle poursuivit :

— Excusez-moi. Je suis nerveuse, bête, probablement... Mais, de ne pas vous avoir aperçu, ce matin, j'ai été bouleversée. Il m'a semblé que je ne vous verrais plus jamais...

— C'est vrai ? demanda Valienne, troublé de rencontrer chez la jeune femme une émotion si vive.

— Oui, dit Nadia. J'ai imaginé des folies, un accident, que sais-je ? Tout s'est assombri pour moi, comme si mon soleil s'était éteint,

Elle s'exprimait d'une voix basse, contenue, paraissant se parler à elle-même. Mais elle se tourna vers Valienne pour continuer, avec une soudaine véhémence :

— Mon soleil, c'est vous... Oh ! que deviendrais-je, si vous n'étiez plus là ?

La Russe se rapprocha. Son charmant visage irradiait la tendresse et l'appel. Ses yeux miraculeux dardaient de tels rayons que Valienne sentit ses bras s'ouvrir irrésistiblement. Il eut tout à coup, sur sa poitrine, une jeune femme éperdue qui riait et pleurait à la fois. Et les paroles sans suite, puériles, infiniment douces, qu'elle balbutiait, étaient les éternels mots d'aveu :

— Je vous aime... Vous êtes ma joie, ma consolation. Depuis que je suis ici, je ne vis que pour vous, en vous...

Le Sous-Directeur se recula. Il voulut repousser la prisonnière, lui ordonner de cesser cette folie. Il ne s'agissait pas d'amour ; il avait été bienveillant pour elle, afin de l'encourager, simplement. Il... Mais les syllabes s'étouffaient dans sa gorge contractée ; ses bras étaient sans force. Tout son être était pénétré par la chaleur vivante du corps qui se blottissait contre le sien. De grands frissons magnétiques le parcouraient, de la nuque aux reins...

Nadia ne le laissa pas réunir les paroles de sagesse qu'elle ne voulait pas entendre. Bien au contraire, elle lui souffla les mots qu'elle attendait depuis si longtemps. Elle dit hardiment :

— Et vous aussi, vous m'aimez ! Je le sais. Vous m'aimez ! Vous m'aimez !

Il posa sur Nadia un regard vacillant et si fou que la jeune femme en eut presque peur. Alors, comme l'aveu ne jaillissait pas encore des lèvres frémissantes, elle serra plus fort contre le chef sa chair vertigineuse.

Etonnement : sevrée d'amour physique depuis des mois interminables, elle ressentit brusquement, au contact de l'homme, une profonde émotion charnelle. Elle n'eut plus besoin de feindre, pour donner à sa voix la note grave du désir et l'accent irrésistible de la sincérité.

— Pourquoi le cacher ? Je t'aime et tu m'aimes. Tu vois, j'ose oublier ce que je suis... Oublie aussi ta force. Ne m'as-tu pas élevée jusqu'à toi, puisque tu m'aimes ? Je suis ici pour toujours ; si tu veux, tu m'auras à toi *pour toujours*...

Elle continua, plus véhémence encore :

— Nous ne sommes ici, en face l'un de l'autre, qu'une femme et qu'un homme. Oublie le reste. Va, dis-moi le secret qui t'étouffe, dis-moi que tu m'aimes !

Elle tendit vers Valienne des lèvres déjà entr'ouvertes. L'homme n'était plus que désarroi, qu'amour et que désir. Sa bouche s'abattit sur la bouche palpitante. Mais Nadia recula son visage :

— Dis-moi d'abord que tu m'aimes !

Avec effort, le Sous-Directeur murmura les syllabes éternelles :

— Je vous aime !

Il esquissa encore un geste de lutte, puis s'abandonna tout entier au grand fleuve irrésistible venu jusqu'à lui, du fond des âges.

— Je t'aime, Nadia !

Et il renouvela l'aveu une troisième fois, plus

haut encore, comme un cri de délivrance et comme une bravade. On eût dit qu'à travers sa gorge, l'instinct primordial jetait un défi aux lois misérables inventées par les hommes.

Ensuite, il mêla sa bouche à celle de Nadia, dans un baiser sauvage qui se prolongea jusqu'à perte de souffle, jusqu'à perte de conscience, et qui avait, pour le chef, l'attrait des voluptés mortelles et le goût satanique de la damnation.

## CHAPITRE VINGT-CINQUIEME

Nadia passa une nuit exaltée. Sa propre audace la terrifiait et elle ne pouvait croire à son triomphe. De même, le soldat de tête qui vient de sauter, tout seul, dans la tranchée ennemie, sent la panique le glacer tout à coup, au milieu de sa victoire...

Était-ce elle, enfermée maintenant dans une cage, comme une bête mauvaise, était-ce elle vraiment qui avait senti trembler sur les siennes les lèvres de Valienne, le chef inaccessible ? Avait-elle réellement remporté contre lui, l'homme de confiance de la société civilisée, l'antique victoire des cavernes, la victoire essentielle, déjà gagnée à l'aube des temps par Eve-la-Tentatrice ?

Et si cette chose prodigieuse s'était accomplie, quel en serait le lendemain ?

Elle tâchait de se représenter les pensées en tumulte, les remords, les résolutions peut-être implacables, qui devaient se succéder, à cette même heure, là-bas, à l'autre bout de la prison, sous le front brûlant d'un honnête homme, bonnement couché dans son lit conjugal.

Tour à tour, Nadia se demandait quelle intermi-

nable expiation se préparait pour elle, ou quel souverain triomphe allait forcer devant elle les portes d'or de la liberté...

Elle dormit à peine. Pourtant, au matin, elle se trouva aussi résolue que la veille, et prête à tous les combats.

Le miroir liquide de sa cuvette lui fit connaître que ses grands yeux étaient cernés. Dans son visage presque enfantin, ce signe était à la fois étonnant et troublant. Elle ne le regretta point. Les hommes ne voient-ils pas dans cette ombre le symptôme d'ardeurs secrètes et voluptueuses ?

Son énergie était tendue en elle et vibrante comme une lame d'acier. Pourtant, elle fut près de défaillir quand elle franchit le seuil familial de son bureau.

La matinée lui fut un interminable supplice. De légers bruits l'avaient avertie de ce que Valienne travaillait, comme de coutume, dans la pièce voisine. Il était là, mais viendrait-il la voir ?

Chaque fois que grinçaient sur le plancher les pieds du fauteuil sous-directorial, chaque fois qu'un courant d'air capricieux ébranlait la porte, son cœur bondissait. Ou bien, au contraire, il s'immobilisait soudain et « demeurait sur sa pointe », interminablement, comme un équilibriste qui défie la mort...

Or, la matinée s'acheva sans que le Sous-Directeur parût. Au déjeuner, Nadia, la gorge contractée, ne put goûter au contenu de la gamelle qui l'attendait, comme d'habitude, sur l'étroite table peinte en noir.

Et l'après-midi commença, angoissante, lourde d'incertitudes et de menaces. La jeune femme frémissait à tous les bruits et s'irritait contre elle-même. Pourquoi donc gaspillait-elle ainsi, en

de petits émois inutiles, sa réserve d'énergie ?

Il était cinq heures, quand elle perçut, dans le bureau voisin, un râclément plus violent du fauteuil. Valienne se levait. Vers laquelle des deux issues allait-il se diriger ?

Ce fut la porte de Nadia qui s'ouvrit. L'homme qui entra avait un visage tourmenté, les joues flétries, les yeux battus.

Nadia se souleva sur sa chaise et fit à son chef le salut respectueux de chaque jour. Puis elle reprit son travail, évitant pourtant d'écrire, car elle craignait qu'on vît trembler le porte-plume au bout de ses doigts.

Valienne parla. Il donna un ordre banal, relatif au service. La Russe répondit simplement, avec son air d'employée modèle :

— Ce sera fait, Monsieur le Sous-Directeur.

Le silence tomba. Le chef s'attardait devant la table et se taisait. Il semblait s'intéresser au labeur en cours, mais, en vérité, c'était sur le front pâle de la détenue que son regard errait.

Nadia baissa un peu la tête, afin de mettre en valeur sa nuque charmante.

Le silence s'épaissit lentement.

Enfin, la jeune femme sentit une main moite se poser sur son cou. Et Valienne dit avec effort :

— Il faut oublier... oublier la scène d'hier.

Nadia leva le front. Son visage exprimait la surprise et la joie. Elle murmura :

— C'était donc vrai ? Cette scène n'a pas été un rêve ? Le plus étonnant et le plus doux des rêves ?

Valienne répéta :

— Il faut oublier...

Mais déjà, pour avoir rencontré le regard de la femme et reconnu sa petite bouche enivrante, il

n'était plus, en lui-même, que tentation et que faiblesse.

Nadia dit avec soumission :

— J'obéirai... Tout en moi obéira. Mais pas mon cœur... Comment pourrais-je oublier ?

— Il le faut pourtant, dit le Sous-Directeur.

Il fit un pas dans la direction de son bureau. Nadia le rejoignit :

— Ne me quittez pas encore ! Ayez pitié ! Je vous obéirai, soyez-en certain. Mais, d'abord, laissez-moi vous parler, une minute, une minute !

Elle le poussa vers une chaise sur laquelle il s'assit machinalement. Alors, elle s'agenouilla devant lui, comme elle l'avait fait la veille. Et elle feignit de ne pas voir le geste qu'il esquissa, par deux fois, pour lui ordonner de se relever...

— Je vous comprends : vous avez ici des responsabilités, des devoirs... Vous craignez d'y manquer, en vous intéressant à moi...

Le Sous-Directeur acquiesça d'un battement de paupières.

— Comment, devant vos scrupules, ne vous aimerais-je pas davantage ? Votre devoir ? Mais je suis la première à désirer que vous y restiez fidèle. Autrement, vous me paraîtriez moins honnête, moins grand...

Elle acheva à voix basse :

— Vous ne seriez plus l'homme que j'aime !

Valienne ne put retenir une interrogation étonnée.

— Eh bien, alors ?

— Alors, dit Nadia, rien ne doit être changé. Vous demeurerez ici le chef respecté et, moi, l'employée dévouée. Jamais je ne vous demanderai ni dérogation au règlement, ni diminution de travail, ni faveur ; jamais votre conscience n'aura à

s'inquiéter... Mais le règlement défend-il d'être pitoyable ? Pourquoi, ma tâche terminée, ne me diriez-vous pas quelques bonnes paroles... comme par le passé ?

Manifestement, Valienne était séduit par le sophisme. En somme, ses scrupules de parfait fonctionnaire obtenaient satisfaction. Si le règlement était sauf, il n'y aurait pour lui ni faute ni remords.

Il posa sa main sur le front lumineux de Nadia et lui sourit, de ses belles dents éclatantes.

— Petite tête folle... Si mon affection peut vous consoler un peu, comment vous la refuserais-je ? C'est entendu. Tant que mon devoir n'en souffrira pas, je serai votre ami... Maintenant, relevez-vous !

Il se leva lui-même. Et, pour couper court à une manifestation de gratitude qu'il souhaitait et redoutait à la fois, il prit un ton léger pour promettre un bon point :

— Samedi, le concert Padeloup donnera un festival Debussy. Si, d'ici là, vous avez été sage, bien sage, je mettrai mon poste de T. S. F. en marche... et j'oublierai de fermer les portes !

## CHAPITRE VINGT-SIXIÈME

Dès lors, se nouèrent entre la prisonnière et le chef d'étranges, et touchantes, et douces relations.

Nadia tint exactement son rôle et, seuls, ses yeux parlèrent discrètement d'amour et de désir.

Valienne, de son côté, observait avec fermeté la loi qu'il s'était donnée. S'il lui arrivait de passer de longs moments dans le bureau de l'auxiliaire, c'était pour y échanger des propos paisibles, à peine nuancés, çà et là, de tendre sollicitude ou d'inflexions caressantes.

Sans grande culture intellectuelle, mais riche d'esprit et de tact, Nadia s'entendait fort bien à soutenir une conversation. Elle possédait l'art slave de la flatterie subtile et ingénieuse. Auprès d'elle, Valienne se sentait soudain plus intelligent, plus spirituel, presque éloquent. Et il était reconnaissant à son interlocutrice de l'élever ainsi au-dessus de lui-même.

Certes, il gardait dans sa chair le souvenir de l'unique étreinte et de l'unique baiser. Mais il résistait sans trop de peine à de nouvelles tentations. Rien ne le pressait. N'avait-il pas le temps — oh

oui ! une si longue durée, une sorte de petite éternité — devant lui ?

Quel amoureux jaloux n'a fait ce rêve, à la fois si humain et si cruel : posséder la femme aimée comme on possède un objet, l'enfermer loin du monde et des autres hommes — la garder pour soi seul, dans une manière de grande boîte, dont on aurait la clef ?

De par sa situation administrative, Valienne disposait du pouvoir des satrapes d'Asie : Nadia était captive, plus immobilisée que dans un harem, réellement sous sa main, et cela pour des années interminables !

Il en profiterait à sa guise. Et, comme cette séquestration n'était pas son fait, il jouirait, en outre, d'une chance inouïe, qu'aucun tyran n'avait jamais connue : celle de faire figure, non de bourreau, mais de consolateur !

Cette possession virtuelle suffisait à modérer son ardeur.

Parfois, cependant, Nadia prenait un malin plaisir à l'émouvoir. Elle s'y risquait avec une infinie prudence. Elle savait, par exemple, au passage d'une porte, mouler, pendant une seconde, son corps svelte et tiède contre celui de l'homme. Ou bien, quand ils se penchaient ensemble sur quelque registre, elle frôlait imperceptiblement le bras de son compagnon, effleurait ses tempes grises avec ses cheveux d'or, lui parlait de très près, afin de le caresser avec son souffle. Ensuite, les yeux baissés, très sage, elle contrôlait son pouvoir en écoutant la respiration de Valienne, qui s'accélérait malgré lui.

Mais ces incartades étaient rares et brèves. En dehors d'elles, la jeune Russe s'en tenait strictement au pacte du devoir, de la pureté et de la sagesse.



Cependant le printemps, le tendre bourreau dont Nadia avait escompté l'alliance, continuait à s'épanouir sur les champs, dans les arbres, dans les vents. Des veines de parfum flottaient et se ramifiaient dans l'air, l'une de thym nouveau, l'autre de lavande, l'autre de romarin. La menthe sauvage relevait d'un arôme poivré la douceur des chèvrefeuilles. Et la Provence, une fois de plus, ensorcelait les hommes avec ses herbes magiques.

Dans la prison, des messages d'amour et des invites subtiles entraient par toutes les fenêtres.

Ce fut Valienne qui s'impatienta le premier. De voir la Russe si sagement correcte devant lui finit par l'irriter, après l'avoir rassuré. Pourquoi donc demeurait-elle si réservée, même au cours des entretiens les plus affectueux, même à l'heure tentatrice des crépuscules ? Elle était pourtant capable de grands élans et de gestes passionnés. N'en avait-il pas la certitude, lui qui croyait sentir encore de jeunes seins s'écraser sur sa poitrine et des lèvres pâmées fondre et brûler sous sa bouche ?

Jamais l'honnête fonctionnaire n'avait soupçonné que la volupté du sacrifice fût si fade, ni que la joie du devoir accompli fût à tel point décevante...

Il se lassa, peu à peu, d'être cruel à lui-même.

Un jour, il se demanda si l'innocente et pure affection ne pouvait pas légitimer certains gestes bienveillants.

Le lendemain, il s'accorda que la différence d'âge qui le séparait de Nadia autorisait, sans nul doute, des accolades toutes paternelles.

Et le surlendemain, en effet, quand Nadia l'aborda, il l'embrassa gravement sur le front, en l'appelant : « Mon enfant ».

Le plus simplement du monde, cet accueil devint la règle quotidienne.

Valienne remarqua bientôt qu'après son baiser, la jeune femme demeurait un instant les yeux clos, la tête un peu renversée, la bouche entr'ouverte. Elle semblait souffrir délicieusement. Sans doute le désir traversait-il sa chair désirable... Le chef affecta de l'ignorer. Mais, à chaque « bonsoir », il souhaita plus vivement que la nuit fût courte et que revînt plus vite l'heure du baiser matinal.

Ce fut lui, Valienne, qui, par un crépuscule lourd et parfumé, rompit tout à fait le pacte. La bouche de Nadia fut sous la sienne, fondante, brûlante, mouvante, avec son goût charnel qui avait enfiévré tant de nuits.

Et il y eut des mots balbutiés de très près, par lesquels Valienne avouait sa défaite :

— Je vous aime... A quoi bon le cacher ? Je vous aime un peu plus chaque jour...

Nadia ne répondit pas. Elle rendit l'étreinte, fougueusement, mais se souvint aussitôt que l'heure de rejoindre ses codétenues était déjà sonnée. Et elle s'arracha doucement à l'enlacement de Valienne, sans qu'aucune parole eût révélé, ce soir-là, le secret de son âme mystérieuse.

## CHAPITRE VINGT-SEPTIÈME

Dès lors, ce fut, entre l'homme et la femme, une idylle d'une douceur inattendue, presque innocente et presque pure.

Pour être faible devant le désir, le Sous-Directeur n'en était pas moins capable d'une tendre délicatesse. Sa vie sentimentale avait été très calme et ses expériences peu nombreuses. Sous son apparence vieillissante, ce fut un cœur d'adolescent qui s'éveilla. Et cette éclosion ne fut pas sans charme.

Il eut de grands élans joyeux, des bavardages confiants, de gentilles confidences. Il combla Nadia de menues faveurs et ne s'avisait même pas que chacune d'elles constituait un manquement au règlement...

L'auxiliaire reçut des friandises défendues. Elle trouva sur sa table des revues illustrées. Son chef la déchargea d'une partie de son travail, afin qu'elle eût le temps de lire les romans qu'il lui apportait. Il fut pris, aussi, d'une subite sollicitude pour les fleurs qui ornaient les cours de la prison. Il les fit soigner. Plus d'un bouquet fleurit le bureau de Nadia. Ce fut elle qui l'empêcha de multiplier ces

gestes trop voyants qui risquaient de les compromettre...

Les journées passaient, heureuses. Seules, les séparations, à six heures, chaque soir, étaient assombries d'un peu de tristesse. Valienne souffrait sincèrement, quand il imaginait les minutes qui allaient suivre.

— Nadia, ma bien-aimée... Dire que, maintenant, vous retournez dans le troupeau... Tout à l'heure, vous dormirez dans une cage. Ah ! si je pouvais...

Il ne pouvait pas. Le règlement, en ce qui concernait les repas et le coucher des auxiliaires, était inexorable. Le chef en venait à haïr les textes qui avaient été le catéchisme suprême de sa vie ! Il en crispait ses mains.

— Nadia chérie... Vous êtes devenue mon égale par l'amour, et voilà que je dois vous faire enfermer comme une bête !

C'était Nadia qui le consolait :

— Que m'importe l'endroit où je dormirai, puisque j'y emporte votre image ! Je suis heureuse !

Et elle partait, gentille et résignée, pareille à une petite princesse mise en pénitence.

En fait, elle ne détestait nullement sa cage, où venaient la visiter les beaux clairs de lune et les soleils du matin.

Comme tous les êtres captifs ou pourchassés, quand ils ont regagné leur tanière, elle s'y détendait à pleins muscles, à pleins bâillements, parfois avec des grimaces d'écolière délivrée du maître. Son masque d'amoureuse était léger à son visage ; pourtant, elle l'arrachait avec joie. Ici, plus de rôle à tenir, plus d'alertes à craindre, plus de scènes périlleuses à prévoir ou à diriger !

Une fois couchée sur son petit lit de sangle, elle subissait de bonne grâce, pendant quelques minutes, le bavardage de Carmen. Par l'intermédiaire des deux cornets, elle apprenait d'obscurcs histoires de l'atelier. Ces nouvelles ne l'intéressaient guère plus que si ses anciennes compagnes eussent été des gallinacées, se disputant dans la prochaine basse-cour...

Elle s'inquiétait davantage de l'état d'esprit de sa codétenue. Quand, par aventure, elle la devinait trop nerveuse ou prête à commettre une imprudence, elle lui soufflait de sages et bienveillants conseils. Puis, après un bonsoir affectueux, elle s'étendait, face au ciel, et méditait à son aise.

Elle « faisait le point ». Que se passait-il dans l'âme de Valienne ? Certes, l'honnête homme avait conscience de ses fautes administratives. Il en ressentait peut-être quelques remords. Par contre, il jugeait, non sans complaisance, qu'il était encore un époux fidèle. N'avait-il pas dit, un jour, qu'à ses yeux d'homme positif, seule comptait la trahison physique ?

Mais Nadia ne s'y trompait pas : elle savait, à n'en pas douter, que la défaillance suprême ne dépendait que d'elle. Il n'y avait guère d'empêchements matériels : un tour de clef suffirait, n'importe quand, à les isoler tous les deux. Elle n'éprouvait pour le Sous-Directeur aucune répulsion physique. Bien au contraire, des bouffées de désir s'étaient, plus d'une fois, mêlées à la sympathie très réelle que cet homme foncièrement bon lui inspirait.

S'abandonner à lui ne lui paraîtrait ni dégradant ni pénible. Et, d'ailleurs, pour gagner sa liberté, elle aurait accepté de plus durs sacrifices !

Pourtant, elle hésitait. Et, tandis que ses yeux grands ouverts plongeaient dans la nuit fraîche et

semblaient interroger les étoiles, elle se répétait une question vulgaire et capitale :

« Quand serai-je la plus forte : avant ou après m'être donnée ? »

Elle n'en pouvait décider. Tant d'arguments contradictoires s'opposaient en elle, qu'elle aurait joué sa décision à pile ou face... Elle préféra consulter une manière d'oracle. Contre la cloison du fond de sa cellule, elle frappa quelques petits coups pressés, à peine perceptibles. D'autres coups répondirent : Carmen ne dormait pas. Alors la jeune Russe expliqua :

— Il y a une question idiote qui me trotte dans la tête... Vous avez connu des hommes, n'est-ce pas ? beaucoup d'hommes ?

— Tu parles ! murmura la fille.

— Eh bien, dites-moi : pour obtenir quelque chose d'un homme, quelque chose d'important, vaut-il mieux le lui demander avant qu'il vous ait possédée, ou après ?

Nadia entendit que l'entêteuse étouffait un rire impudent. Puis elle perçut la réponse :

— C'te question ! Faut-il que tu soyes ballot ! Les hommes, c'est *avant*, voyons, *avant* ! De c'truc-là, je suis sûre. Même que c'est pour ça, nous autres, qu'on s'fait toujours donner le « petit cadeau » avant ! Si c'est c'te charade-là qui t'empêchait de dormir, eh bien, tu peux pioncer, à présent ! Bonsoir !

Nadia sourit de l'assurance de la fille. Elle avait peu de foi dans une expérience psychologique acquise devant des lavabos d'hôtels borgnes. Néanmoins, puisqu'elle avait sollicité ce conseil, elle décida de le suivre...

Et, tandis que le sommeil l'envahissait, Nadia se dit encore que, si elle échouait *avant*, il lui resterait

une dernière carte : elle-même, son corps, sa caresse, sa puissance illimitée de femme. Une dernière carte... Elle dormait déjà... Elle serait peut-être la dame de cœur blonde et douce, peut-être la dame de pique énergique et fatale... Elle serait...

Oui, vraiment, Nadia perdit conscience sur cette certitude que, lorsqu'elle se jetterait elle-même dans la partie, il y aurait encore, pour sa liberté, une dernière et formidable chance...

## CHAPITRE VINGT-HUITIÈME

Un matin, il y eut, dans le bureau du Sous-Directeur, un grand tumulte joyeux, des embrassades, des cris, des questions précipitées.

A travers la porte, Nadia distingua une voix inconnue. Elle ressemblait un peu à celle de Valienne, mais était plus chaude, plus vibrante, plus jeune. L'auxiliaire devina : le fils du Sous-Directeur venait d'arriver.

Au plus tragique de son désarroi, quand il luttait encore contre lui-même, Valienne lui avait écrit en lui demandant de hâter son retour.

Il était là, maintenant. Son prénom — Francis — retentissait à tout propos dans l'appartement. Il défaisait ses malles, distribuait pêle-mêle cent menus objets, cent demandes et cent réponses. Les parquets craquaient allégrement sous ses pas rapides. Parfois, un grand rire traversait les cloisons.

Nadia accueillit avec inquiétude ces bruits inhabituels. Jadis, quand elle était parquée avec les autres détenues, elle pensait que tout changement dans le train quotidien des choses ne pourrait que

lui être favorable. Dans sa situation actuelle, au contraire, toute modification constituait une menace...

Qu'allait-il résulter pour elle de cet événement si considérable pour un cœur d'homme : l'arrivée, puis la présence continuelle, d'un fils tendrement chéri ?

Nadia détesta le nouveau venu. Elle lui souhaita les pires accidents et ne vit même aucun inconvénient à ce qu'il mourût subitement de malemort... En quoi elle n'était ni plus cynique ni plus cruelle, au fond, que tant d'honnêtes gens, de par le vaste monde, qui attendent le décès d'un supérieur, la disparition d'un concurrent, l'échéance bénie d'un héritage...

En fait, Nadia ne vit pas le Sous-Directeur de toute la journée.

Le lendemain seulement, il reparut chez elle, pressé, un peu soucieux, mais animé d'un attachement qui semblait intact. Il entoura la jeune femme d'une étreinte brusque et farouche et l'embrassa comme on embrasse dans le danger, quand il faut faire passer dans un seul baiser mille sentiments ardents qu'on n'a pas le temps d'exprimer.

Il murmura à l'oreille de Nadia :

— Ne craignez rien. Je vous aime comme hier et comme demain. Mais je pourrai à peine vous voir, tant que mon fils n'aura pas pris des habitudes régulières.

Des jours s'écoulèrent, coupés par de rares visites et de furtives étreintes.

Le fils emplissait l'appartement familial de sa présence turbulente. Souvent, sans crier gare, sans même frapper à la porte, il pénétrait dans le bureau sous-directorial. Il errait, aussi, au gré de sa fan-

laisie, dans les locaux de la détention : toute la prison était son domaine ! Au cours de ses précédentes vacances, il s'était initié à maints détails du service. Et, maintenant, il se plaisait à aider son père, le suppléait pour certains contrôles, parcourait sous de vagues prétextes les sonores couloirs voûtés, les terrasses roussies de soleil, les cours dont plus d'un arbuste avait grandi en même temps que lui.

En somme, il cherchait, dès son arrivée, à peupler d'occupations un désœuvrement auquel il n'était pas accoutumé...

Un jour, il traversa le réfectoire, à l'heure du repas. Les détenues, rangées en silence le long des étroites tables noires, le contemplèrent avec avidité, la gamelle en suspens. Et Nadia l'aperçut alors pour la première fois.

Elle vit un grand garçon aux larges épaules, à l'allure souple et désinvolte de sportif. Il allait tête nue, ses bruns cheveux en coup de vent. Et, quand il passa non loin d'elle, Nadia remarqua, sur son visage glabre, une expression d'énergie et de franchise si prenante qu'elle ne put réprimer un remords :

« Dire que c'est à ce garçon-là que j'ai souhaité tant de mal ! »

Au vrai, elle lui en souhaitait encore, car il n'avait pas cessé d'être un obstacle à ses projets. Mais, se moquant un peu d'elle-même, elle sentit que, dorénavant, elle exclurait de ses vœux la mort subite, les maladies incurables et jusqu'aux accidents d'une certaine gravité !

Francis Valienne s'éloigna, superbement indifférent aux pensées maléficieuses qui l'accompagnaient.

Il avait vingt-cinq ans, une santé insolente et

regardait la vie avec de larges prunelles joyeuses et braves. L'avenir ne l'effrayait pas. Déjà, il ne tenait qu'à lui d'occuper à Bade un poste d'ingénieur, bien payé dans le présent et plein de promesses pour le futur. S'il n'acceptait pas encore, c'était par égard pour ses parents, qui appréhendaient de voir leur fils, unique s'établir si loin d'eux. Mais il entendait ne pas laisser chômer sa jeune activité, esquissait déjà des démarches auprès de quelques usines françaises et s'irritait un peu, quand sa mère lui conseillait de temporiser.

Pourquoi modérait-on ainsi sa belle ardeur ? Qu'attendait-on de lui ?

Il se le demandait, ce matin-là, en gravissant deux par deux les marches qui conduisaient vers la salle à manger familiale. Il ne se doutait pas que l'explication dût être si proche...

Dès la disparition des hors-d'œuvre, Madame Valienne, avec une solennité involontaire, lui posa une question :

— Tu as correspondu, je crois, avec Simone Lantarasse, la fille de notre Directeur ?

— Certainement... Elle m'a, d'ailleurs, écrit plus souvent que je ne lui ai répondu !

— Elle te plaît ?

— Curieuse ! Tu penses que je songe à l'épouser ?

Valienne intervint :

— Nous y songeons pour toi... Oh ! sans empiéter sur ton libre arbitre ! Mais, si cela pouvait se faire... En somme, ce serait une femme intelligente, plutôt jolie, plutôt riche... et, en outre, la fille d'un haut fonctionnaire, qui entrerait dans notre famille...

Francis, par respect, ne laissa pas éclater le rire joyeux qui lui montait aux lèvres. Mais il dit avec vivacité :

— Cela est exact, père... Seulement, je n'ai pas du tout envie de me marier. Et je préfère avoir Simone comme camarade que comme femme !

La mère insista :

— Elle te déplaît ?

Le jeune homme ne s'était guère posé la question. Il dut réfléchir un instant, avant de répondre :

— Elle m'inquiète. Sans doute me plairait-elle davantage si elle était moins intelligente, moins décidée, moins sûre d'elle-même ! J'ai connu des Américaines qui avaient ce caractère-là. Et devenir un mari yankee, ah ! non, très peu pour moi !

La conversation en resta là. Pendant la suite du repas, Madame Valienne mentionna deux ou trois circonstances imminentes où leur famille se rencontrerait avec celle du Directeur. Francis n'y fit nulle objection.

En fait, — et à condition qu'il n'y eût pas menace de mariage, — le fils du Sous-Directeur appréciait fort l'attrait de Simone Lantarasse, sa camarade d'adolescence. Depuis des mois, ils échangeaient de longues lettres. Les siennes, datées de Bade, avaient mêlé aux menues banalités coutumières plus d'un propos ambigu, plus d'une allusion caressante. Car ce garçon prévoyant songeait à son prochain retour à Montilliès. Il entendait s'y ménager quelques distractions, et, notamment, avec Simone, un gentil flirt, bien moderne, qu'il pousserait le plus avant possible. Mais il se proposait de diriger leur jeune couple vers une direction où l'on ne rencontre ni Monsieur le Curé, ni Monsieur le Maire, ni le Notaire familial...

Bientôt eut lieu la première des réunions annon-

cées. Ce fut à l'occasion d'un dîner offert par Monsieur et Madame Lantarasse.

Simone y figura dans l'éclat d'une fraîche toilette printanière. Brune aux yeux pers, élancée, un peu garçonnière, bien que sa poitrine tendît savoureusement la mince étoffe de sa robe, elle n'était pas jolie. Son nez légèrement sémitique et sa bouche trop grande inspiraient de dures critiques à ceux qui ne l'avaient pas en sympathie...

Elle savait racheter ses imperfections physiques par un attrait prime-sautier qui se révélait dès ses premières paroles. Sa voix, bien timbrée et assez grave, avait une assurance étonnante. Ses propos étaient nets, intelligents, volontiers frondeurs. Ils s'imposaient avec une autorité que l'on subissait d'emblée, quitte à s'en irriter par la suite.

Elle maniait la réplique instantanée, la riposte mordante, l'humour pétillant. Au hasard des conversations, sa bouche prenait des expressions si spirituelles, qu'on la trouvait séduisante. Simone devait, en somme, le plus clair de son charme aux qualités de son cerveau.

Mais on l'eût grièvement offensée en le lui disant. Et Francis, lui aussi, eût protesté, car il savait mieux que personne que ce corps un peu garçonnier était capable, tout comme un autre, de mouvements onduleux, de poses alanguies et d'une félinité inattendue...

La jeune fille avait passé brillamment divers examens, dont le dernier avait été la licence en Droit. Elle avait accompli cet effort sans but bien déterminé, en partie pour échapper à l'ambiance familiale, en partie pour pouvoir briguer une fonction administrative, si le malheur des temps voulait qu'elle ne se mariât point.

Mais elle entendait se marier. Cette ambition

primait les autres, dans sa tête intelligente et orgueilleuse. Elle souhaitait intensément acquérir l'assise sociale, la stabilité, le droit de parler à tous d'égal à égal, que confère à une femme sa qualité d'épouse.

Ensuite... ensuite, elle attendrait les événements et s'y préparerait. Elle était féministe. Ce n'était pas par idéalisme naturel et moins encore par rancune contre le sexe d'en face, dont elle n'avait pas encore à se plaindre. Non. Mais, capable d'efforts soutenus et riche d'espairs, elle se ralliait au seul parti qui, s'il triomphait un jour, lui permettrait d'aborder la vie politique. Pourquoi n'entrerait-elle pas dans la bataille électorale et pourquoi, plus tard, ne jouerait-elle pas son rôle dans la direction du troupeau humain ?

Elle était trop intelligente pour ne pas être discrète. Elle n'avouait à personne ses vagues et folles ambitions, pas même à sa brave provinciale de mère, pas même à son Directeur de père, dont, cruellement lucide, elle avait jaugé depuis longtemps l'incurable médiocrité.

Elle attendait encore, comme dans un cocon, bien certaine d'avoir des ailes et plus curieuse qu'impatiente de l'événement qui lui permettrait de prendre son vol.

## CHAPITRE VINGT-NEUVIÈME

Un matin, ainsi qu'il le faisait fréquemment, Francis pénétra dans le bureau de son père. Valienne n'y était pas. Alors, le jeune homme poussa plus loin ses investigations, ouvrit une porte qu'il n'avait pas encore eu l'occasion de franchir et entra, d'un bel élan, dans la pièce où Nadia travaillait, sérieuse et appliquée, comme à son ordinaire.

Là, il s'arrêta net :

— Oh ! pardon, Mademoiselle !

Chaque jour, avant de s'asseoir à sa table, l'auxiliaire enlevait son bonnet de détenue et dépouillait aussi le ruban rouge de la bonne conduite qui ornait son corsage. Sa silhouette vêtue de blanc n'avait plus, alors, que de lointaines ressemblances avec celle d'une prisonnière.

Francis la contempla un instant, intéressé comme on peut l'être, à son âge, par la vue d'une jeune femme. Et sans doute la trouva-t-il attrayante, car il souhaita, tout aussitôt, prolonger l'entrevue.

— Avez-vous aperçu Monsieur Valienne, Mademoiselle ? Non ?... Je ne savais pas qu'on lui eût

donné une collaboratrice si charmante. Jadis, on employait ici de vieilles détenues...

Il s'assit avec désinvolture sur le bureau de Nadia. Celle-ci, les yeux baissés sur son travail, n'avait même pas souri. Il fut piqué au jeu. Les dactylos qu'il avait taquinées, à Dresde et ailleurs, l'avaient habitué à de meilleurs accueils ! Il insista :

— Si sérieuse, à votre âge ? Voyons, regardez-moi ! Je suis le fils de Monsieur Valienne, le Sous-Directeur. Un brave type, n'est-ce pas ? Je sens qu'on va être copains, tous les deux... Moi, je m'appelle Francis. Et vous ?

La jeune femme murmura son nom.

— Nadia ? C'est un chic nom, cela. Vous êtes Russe, peut-être ?

L'auxiliaire acquiesça d'un faible mouvement de tête.

— Alors, si vous venez de si loin, vous devez en savoir, des histoires ! J'adore les histoires, moi. Vous m'en raconterez, dites ?

Nadia ne répondit pas et se remit à écrire. Mais l'ingénieur, espièglement, fit trembler la table.

— C'est donc si pressé ? N'ayez pas peur : s'il y a du retard, je vous excuserai auprès de mon père... Il faut qu'on fasse connaissance. On dit que j'ai l'air sympathique. Est-ce vrai ? Regardez-moi !

Il répéta son invite et Nadia dut, enfin, lever les paupières. Elle vit, à moins d'un demi-mètre d'elle, et la dominant, un jeune visage au teint mat, aux yeux vifs, tout éclairé de franchise et de bonne humeur. Et, parce que Francis souriait largement, elle reconnut qu'il avait hérité les dents éblouissantes de son père.

Le garçon, lui, fut surpris par l'expression grave de son interlocutrice et par son insolite beauté. Il



dut faire un léger effort pour conserver son ton enjoué :

— N'est-ce pas, j'ai la tête sympathique ? N'est-ce pas ?

Comment ne pas répondre ? Nadia murmura avec un faible sourire :

— Oui.

— Eh bien, vous aussi, vous avez une figure qui attire l'amitié ! Et la preuve... c'est que je souhaite vous faire un petit plaisir. J'ai une auto. Voulez-vous que je vous emmène voir la mer ? Tenez, dimanche après-midi, cela vous va-t-il ?

Nadia esquissa de ses deux mains une protestation navrée. Son interlocuteur crut pouvoir interpréter ce geste :

— On ne vous laisse pas vous promener seule ? Eh bien, un jour, à la fin de votre travail... Aujourd'hui, par exemple... A quelle heure sortez-vous ?

Nadia sentit qu'il fallait mettre un terme au qui-proquo qui, après l'avoir simplement gênée, commençait à lui être affreusement pénible.

— Je ne sors pas, Monsieur !

— Quoi ? Vous êtes logée dans la prison ?

Le jeune homme entrevoyait déjà des rencontres faciles et des rendez-vous. Mais Nadia acheva d'une voix ferme :

— Je ne sors jamais, parce que je suis une détenue. Je ne sortirai jamais, parce que je suis condamnée à perpétuité !

— Oh !

L'exclamation fut si haute qu'un écho la répéta. L'étonnement, la confusion, l'horreur s'y mêlaient. Peut-être aussi la pitié. Francis Valienne quitta brusquement la table où il s'était assis, comme si elle était devenue brûlante. Son visage avait perdu

son enjouement et un peu de sa jeunesse. Il bredouilla :

— Je ne savais pas... Je ne pouvais pas savoir... Pas d'uniforme... pas de bonnet...

Il marcha vers la porte et, au moment de la franchir, il se retourna pour dire gravement :

— J'ai dû vous faire beaucoup de peine : c'était sans le vouloir !

Et il mit une intention sur le premier mot qu'il prononça ensuite :

— *Mademoiselle*, je vous en prie, ne me gardez pas rancune !

## CHAPITRE TRENTIÈME

Ce même soir, un peu après dix heures, le fils du Sous-Directeur fut alerté par le téléphone. Une voix féminine demandait avec espièglerie :

- Qui suis-je, Monsieur ?
- Comme c'est malin ! Vous êtes Simone.
- Ça ne vous fait pas plaisir de m'entendre ? Le jeune homme était bien élevé. Il acquiesça :
- Mais si, mais si... Votre voix grave est très « téléphonogénique ».
- Savez-vous ce qu'elle vous propose, ma voix ?
- Non.
- De venir me voir !
- Tout de suite ?
- Tout de suite. Papa et maman passent la soirée en ville, chez un quelconque mandarin, le Préfet, je crois... Enfin, un truc ultra-barbe. Vous pensez si je les ai laissés partir ! Accourez vite !
- Vous êtes seule ?
- La bonne vient de monter : toute la maison est à nous. On fera des culbutes, on fouillera les tiroirs, on grattera les allumettes, on volera les confitures...

Elle s'interrompit avant d'ajouter, d'un accent moins espiègle :

— ... Comme autrefois !

Pourquoi Francis aurait-il refusé ? Ce rendez-vous donné par une jeune fille solitaire, en pleine nuit, n'était pas pour lui déplaire...

Il sortit d'un pas joyeux, dans la tiède soirée orangée, et gagna la ville. Quand il eut atteint la maison de Lantarasse, sans même qu'il eût sonné, la porte s'ouvrit silencieusement devant lui...

Simone était vêtue d'un mince pyjama de soie bleue : sa toilette de nuit, peut-être, ou sa toilette de séduction. Elle affecta des précautions de mélodrame :

— Entrez, beau page ! Sans bruit, sans bruit... Il ne faut pas que la duègne-cuisinière nous entende.

La jeune fille s'avança la première dans le couloir, puis dans l'escalier. Elle était harmonieuse et souple. La soie mince collait à ses hanches.

— Où m'emmenez-vous ?

— Mais : chez moi. Dans ma... dans ma « garcière » !

Ce néologisme — le pendant de garçonnière, sans doute — avait un petit air provocant, poivré, riche de promesses, qui fit sourire l'ingénieur.

La chambre de Simone Lantarasse était une oasis de modernisme, dans la vieille demeure solennelle. Des meubles aux formes nettes, des papiers muraux unis, quelques belles gravures épinglées, une profusion de coussins. Un divan-lit très bas, flanqué de deux bibliothèques, occupait un panneau.

Bien que tout fût neuf et de couleurs vives, la pièce ne manquait ni de charme ni d'intimité.

Cela fut particulièrement sensible, quand la jeune fille eut éteint l'éclairage indirect pour ne laisser,

sur un guéridon, qu'une petite lampe à abat-jour tango.

— Allons ! Asseyez-vous, Francis. Vous ne connaissiez pas encore ma chambre ? Elle vous plaît ?

Elle n'accorda pas à l'ingénieur le temps de répondre et déclara, avec un légitime orgueil :

— Ici, on est « chez nous » !

Elle fit un saut vers le divan et s'y pelotonna joliment.

— Ça, c'est mon dodo. Mon dodo de fille sage, où je dors toute seule, oui, Monsieur !

Elle tendit des cigarettes, sans succès.

— Vous ne fumez toujours pas ? Que vous a-t-on appris en Allemagne ? Moi, je fume !

Elle alluma une fine cigarette blonde.

— Vous buvez, au moins ?

Elle versa deux rasades de kummel. Puis elle s'étendit tout à fait sur le divan. Sa tête, soulevée par les coussins, était tournée vers le jeune homme.

Elle dit d'une voix convaincue :

— Restons sans parler... Ce n'est qu'entre vieux amis qu'on peut se permettre cela...

Elle désigna une fenêtre entr'ouverte sur la nuit orageuse :

— Écoutons la pluie sur le jardin, voulez-vous, Francis ? Écoutons nos pensées.

Ce changement de ton ne déplut pas au garçon. Sous sa belle musculature de sportif, il abritait une sentimentalité fraîche, accessible aux émois romantiques. Et il écouta docilement la pluie printanière, aussi apaisante que le silence.

Il était assis dans un fauteuil bas, en face du divan. La petite lampe veillait derrière lui, discrète et favorable. Entre ses paupières mi-closes, il se prit à contempler la jolie fille étendue à portée de son bras.

Vraiment, ce corps était plus gracieux, plus souple, plus féminin qu'il ne l'avait soupçonné. Le pyjama ne dissimulait ni la ligne pure des jambes, ni la taille ployante, ni même le galbe de deux seins charmants et inflexibles.

Simone fumait lentement et envoyait la vapeur au plafond, du bout des lèvres, comme elle eût soufflé un duvet léger. Une fois, elle tourna la tête et souffla vers son hôte un long panache de fumée légère : on eût dit qu'elle taquinait le visage du jeune homme avec une aigrette bleue.

— Francis, vous respirez mon âme !

Une essence odorante se mêlait au tabac d'Orient.

— Votre âme sent bon ! dit Francis en souriant.

Mais les paroles avaient un peu tremblé sur sa bouche. Il connut ainsi que sa contemplation l'avait troublé plus qu'il ne le supposait.

La jeune fille remercia d'un battement de paupières et reprit à mi-voix, les yeux au plafond :

— Ma petite âme, qui s'en inquiète, ici ? Papa, maman, n'ont guère vu en moi qu'une bête à concours... Ils jugent ma vie réussie, parce que j'ai passé mes examens... Ils ne devinent pas combien je suis seule. Seule avec mon âme. Seule avec... mon corps.

Elle avait baissé le ton, sur le dernier mot, comme prise de pudeur. Pourtant, elle répéta :

— Hélas ! oui : seule avec mon corps.

Et, tout à coup, nerveuse et presque révoltée, elle se souleva sur le coude pour demander :

— Vous croyez que c'est drôle, la sagesse, la pureté, la virginité, pour une fille robuste et saine ? Vous croyez que je ne souffre pas, les soirs de printemps, les soirs de parfums, les soirs d'orage... les soirs pareils à ce soir ?

Elle jeta sa cigarette, se retourna sur le divan,

enfouit sa tête, dans ses bras croisés. D'abord, Francis crut qu'elle soupirait d'énervement. Ensuite, il s'aperçut qu'elle sanglotait.

Il en fut ému si violemment qu'il bondit sur ses pieds et se pencha au-dessus d'elle.

— Simone, qu'avez-vous ? Il ne faut pas... Nous nous sommes réunis pour faire des niches de collégiens... non pour remuer de tristes pensées. Voyons, Simone !

La jeune fille paraissait ne rien vouloir entendre. Sa tête aux cheveux sombres était secouée de brefs sursauts qui se propageaient à ses épaules et gagnaient même ses reins, sur lesquels la mince étoffe se creusait.

D'une main affectueuse et un peu maladroite, Francis lui caressa la nuque. Puis il se courba vers sa camarade, pour lui parler à l'oreille :

— Ma petite Simone, pourquoi êtes-vous si nerveuse ? Vous savez bien que vous avez tout pour être heureuse : la santé, l'intelligence, la beauté...

Entre deux hoquets, elle gémit :

— La beauté ? Personne ne me dit que je suis belle... pas même désirable !

Francis n'eut pas à forcer la vérité pour affirmer :

— Moi je vous le dis, Simone... Vous avez le charme, l'attrait, le... J'allais employer un stupide mot anglais !

La jeune fille comprit qu'il pensait au *sex appeal* et n'en fut nullement offusquée. Mais Francis ne prononça pas le mot et préféra entourer de son bras les épaules de sa petite amie. Comme elle paraissait consentante, il plongea les lèvres parmi les boucles brunes de son cou. Et il murmura :

— Oh ! oui, vous êtes désirable... Tout votre corps est un vibrant appel. J'en tremble moi-même !

Ce grand garçon avait parfois des délicatesses ingénues. Il craignit, tout aussitôt, d'avoir froissé une âme vierge, et ajouta très vite, comme pour s'excuser :

— Mais, plus encore que le désir, vous méritez l'amour !

Simone se redressa vivement. Bien que scintillant de larmes, son visage était résolu. Elle protesta :

— Mais non, Francis, n'ayez pas peur des mots ! Le désir, c'est la grande loi, la grande nécessité. Lui obéir est sans doute le premier devoir des vivants...

Sa voix devint plus ferme :

— J'y obéirai. J'y suis décidée. Tellement, Francis, tellement que si, d'ici un an, je ne suis pas mariée, je prendrai un amant !

Francis Valienne eut un élan :

— Un amant ? Alors, je me mets sur les rangs !

Il n'avait pas encore mesuré l'insolence — ni l'imprudence — de cette exclamation, que, déjà, la jeune fille répondait :

— Vous ? Vous, Francis, vous souhaiteriez que je devienne votre maîtresse ? Mais, alors... pourquoi pas votre femme ?

Elle posa la question d'une voix nette. Francis sentit vaguement que l'espace se rétrécissait autour de lui, qu'une trappe invisible se refermait au-dessus de sa tête. Mais, comme les grands yeux de la jeune fille, tout diamantés de larmes et de lumière, le fixaient avidement, il ne put éviter de répondre :

— Devenir votre mari... Je n'osais pas, je ne croyais pas... Oh ! oui, bien sûr, je le voudrais !

Chaque mot l'emprisonnait davantage. Il s'en rendait compte. Pourtant, un instinct profond lui

suggéra une pauvre ruse, une improbable chance d'évasion. Il se reprit :

— Je le voudrais... si vous m'aimiez ?

Simone sourit. Elle retrouva une expression gentiment malicieuse pour répliquer :

— Vous aurais-je appelé ce soir, si je ne vous aimais pas !

Elle se leva. Debout devant l'ingénieur, elle le regarda dans les yeux et posa de douces mains sur son front :

— Alors, c'est vrai, Francis ? Ce voyage que nous avons commencé enfants, nous le terminerons ensemble ?

— Oui.

— Je serai l'épouse aimante et aimée du petit garçon de jadis ?

— Oui, Simone.

— Tout le bonheur de la terre est sur moi !

Elle abaissa son visage tremblant et triomphant jusqu'à celui de son fiancé. Et leurs bouches livrèrent l'une à l'autre leur chaud mystère. Et leurs corps, blottis bientôt dans le même fauteuil, échangèrent l'envoûtement des contacts, l'ensorcellement des étreintes et l'irritante volupté qui mêle aux baisers fous la fermeté inexorable des refus.

Francis Valienne, un peu avant minuit, s'en alla par les rues encore miroitantes de pluie. Il n'avait pas obtenu de la jeune fille le don corporel que son ardeur avait souhaité ! Mais il était sûr d'être aimé. Car il ne pouvait apercevoir Simone, maintenant seule dans sa chambre, qui marchait à grands pas, s'étirait comme après un match, et ne détendait son masque intelligent et dur que pour s'adresser à elle-même, dans la glace, un sourire d'orgueil et de triomphe.

## CHAPITRE TRENTE ET UNIEME

Francis Valienne, quand il avait traversé le bureau de son père pour rentrer chez lui, prenait rarement la peine de refermer la porte derrière lui. Si bien que Nadia, dont l'oreille avait acquis une finesse extrême, pouvait parfois saisir les propos lointains qui s'échangeaient dans l'appartement du Sous-Directeur.

C'est ainsi qu'elle eut tôt fait d'apprendre les fiançailles du jeune chimiste avec Simone Lantasse. Elle pensa que cet événement répondait aux vœux unanimes de la famille. Aussi fut-elle étonnée quand elle surprit une conversation entre le Sous-Directeur et son épouse. Madame Valienne disait :

— C'est vrai, j'ai désiré ce mariage, comme toi-même. Maintenant, je ne le souhaite plus ! Notre fils ne sera pas heureux !

— Idées de femme, ma pauvre amie...

— Cette fille est trop intelligente, trop ambitieuse et, je viens de le comprendre, trop habile ! Elle n'aime pas notre fils.

— Dans ce cas, pourquoi l'épouserait-elle ?

— Pour échapper à la tutelle de ses parents, pour

avoir un « chez elle », par simple crainte de ne pas se marier. Que sais-je ? Ce qui est sûr, c'est qu'elle n'agit pas par amour. Oh ! comme je voudrais que Francis y renonçât !

Valienne prit un accent mécontent, presque coléreux :

— Rompre ! Mais Simone est la fille du Directeur !

— Et alors ?

— Alors, Monsieur Lantarasse est mon chef ; il dispose en grande partie de ma carrière, de mon avancement...

La voix de la femme vibra, à son tour, d'une sourde indignation :

— Ta carrière ! Ton avancement ! Tu songes à cela, quand il s'agit de Francis ! Tu as donc un annuaire à la place du cœur !

Il parut que la conversation allait encore s'élever d'un ton. Mais une porte se ferma brusquement et Nadia n'entendit plus rien, sauf quelques lointains éclats qui indiquaient que la discussion n'était pas près d'être close.

De fait, elle dura longtemps, violente sans doute, et cruelle, et injuste. Peut-être des griefs tenaces remontèrent-ils des fonds bourbeux du passé ? Peut-être des reproches ravivèrent-ils d'anciennes blessures ? Toujours est-il que lorsque Valienne, une heure plus tard, vint s'asseoir à son bureau, il avait le front barré de rides, le visage morne et les épaules accablées.

« Que cet homme est faible ! pensa Nadia. Une scène de ménage et le voilà par terre ! »

Vers le milieu de l'après-midi, Francis rejoignit son père. Et Nadia ne perdit pas un seul des mots qui furent échangés.

— Je sais que tu m'as soutenu, papa. Je t'en

remercie. Mais maintenant, maman pleure. Je ne peux pas voir pleurer maman !

— C'est elle qui t'envoie ?

— Oh non ! Mais je voudrais que cela cesse, que tu ailles l'embrasser, spontanément...

Valienne éluda plusieurs fois la suggestion. Et comme Francis insistait, il finit par s'impatienter :

— Je t'en prie, Francis, ne t'immisce pas entre ta mère et moi. Ce n'est pas ton rôle et nous sommes assez grands...

— Tu as été dur...

— Tu me blâmes ?

— Peut-être.

— Eh bien, je ne le permets pas. Ton reproche est aussi déplacé que ton intervention. Puisque tu tiens tant à ce que ta mère soit consolée, va la trouver toi-même !

— J'y vais ! dit Francis d'une voix irritée.

Nadia entendit son pas nerveux se perdre dans les profondeurs de l'appartement. Elle se prit alors à réfléchir intensément.

Qu'il y eût, entre les époux, un autre sujet de conflit que le mariage éventuel du fils, elle était trop perspicace pour ne pas le deviner. Chez les Valienne, — comme, d'ailleurs, dans presque tous les ménages, — il devait exister quelque antique histoire d'infidélité ou d'intérêt, cent fois ressassée, qui, après vingt ou trente ans, se réveillait encore, dès qu'une dispute se prolongeait...

Le Sous-Directeur était actuellement en conflit avec les deux êtres qu'il aimait le plus au monde. Sensible et timoré, il se trouvait — pour peu de temps, certes, pour moins d'une heure, sans doute — en état de désarroi moral et de moindre résistance. Nadia laisserait-elle passer cette occasion ?

Elle se sentit prête à la suprême tentative.

Ne prenant même pas le soin de lisser ses sourcils, ni d'aviver ses lèvres, elle frappa à la porte de Valienne, entra, s'avança, toute blanche et très douce, vers l'homme accablé.

Le chef sembla s'éveiller :

— Qu'y a-t-il ? Que voulez-vous ?

— Monsieur le Sous-Directeur, la livraison des outils ne correspond pas aux quantités commandées...

— Apportez-moi le Grand-Livre !

Nadia ne l'entendait pas ainsi. C'est dans son bureau à elle, sur son terrain, qu'elle voulait amener l'adversaire.

— Le Grand-Livre est recouvert par des liasses déjà en ordre. Il faudrait tout déranger...

— Bon. Alors, je viens.

Il pénétra dans la pièce de la comptable. Celle-ci, dès que la porte fut fermée, lui saisit les mains.

— Vous êtes triste, mon chéri !

Il tenta de protester. Mais Nadia insista :

— Vous savez bien que je lis sur votre visage. Pourquoi vous en cacher ? Votre tristesse est la mienne. Oh ! je ne veux pas qu'on vous fasse de la peine !

— Ce n'est rien, dit Valienne.

— Dites, quand même !

— Rien...

Le Sous-Directeur répugnait à se plaindre, autant qu'à divulguer l'intimité de son foyer.

Nadia le força à s'asseoir près de la table et prit place tout contre lui.

— Ami, ami chéri, il ne faut pas être malheureux !

Valienne sourit pauvrement.

— Je ne le suis pas auprès de vous !

Le visage de la jeune femme parut s'éclairer.

— C'est vrai ? Oh ! je saurais si bien vous consoler... Laissez-moi bercer votre peine, grand ami chéri.

Elle se leva, appuya la tête du chef contre ses seins. Valienne en subit la tiédeur accueillante. Il murmura :

— Je t'aime !

Et aussitôt leurs bouches communiquèrent avec une ardeur grave.

— Mes lèvres, chéri... Tu auras toujours mes lèvres pour te consoler !

Elle se reprit à bercer la tête mélancolique. Et, comme elle faisait palpiter sa poitrine, elle vit que la respiration de l'homme s'accélérait, suivant le même rythme.

— Oui, dit Valienne, tu es fée. Tes lèvres suffisent déjà à endormir la souffrance...

Il ajouta d'une voix rauque :

— Que serait-ce, si tu donnais ton corps ?

Le désir avait de nouveau posé son gantelet de fer sur la nuque du Sous-Directeur. Son trouble s'accrut. Et, dans un souffle, il implora :

— Veux-tu ? Veux-tu ? Oui, maintenant...

Nadia le repoussa doucement. Elle parut surmonter son propre bouleversement charnel :

— Non, chéri... Pas encore. Et surtout, pas ici... dans cette pièce si laide, dans cette lumière si crue... Chéri, c'est le plus grand de tous les actes, il ne faut pas le profaner !

— Alors ?

Les regards de l'homme vacillaient et imploraient.

Nadia murmura mystérieusement :

— Plus tard... ailleurs.

Le chef demanda :

— Ailleurs ?

Elle dit, les yeux perdus :

— Oui, loin de cette prison !

Il vit soudain reculer jusqu'aux régions de l'impossible la prodigieuse possession qu'il voulait immédiate. Il balbutia :

— Hors de la prison... Mais ce sera dans des années, dans des années...

Nadia regarda l'homme haletant, à pleines prunelles. Elle dit :

— Ce sera ce soir, si tu le veux !

Les yeux du chef vacillèrent davantage. Il ne comprenait pas. Alors, la jeune femme parla d'une voix douce et nette :

— Tu es tout-puissant, ici. Si tu le veux, tu peux me faire sortir tout à l'heure.

L'homme réalisa péniblement :

— Te faire sortir ?

— Oui, si tu m'aimes. Une chambre dans la ville, et ce soir, tu m'auras, heureuse et nue, entre tes bras...

Valienne se débattit :

— Mais vous êtes folle, vous êtes folle...

Nadia lui reprit la tête et l'appuya de nouveau contre sa poitrine. Elle l'entendit qui murmurait :

— Mon devoir...

Elle ne le laissa pas continuer.

— Tais-toi. Sur terre, pour nous, il n'y a plus qu'un devoir : nous aimer. C'est plus fort que la vie et plus fort que la mort. Nous pouvons avoir un bonheur éperdu ; il ne tient qu'à toi...

Valienne parvint à articuler :

— J'ai un devoir, des chefs... des responsabilités... une famille... Je ne puis risquer tout cela pour une heure de plaisir...

Nadia sentit le désarroi de l'homme, la bouffée de folie qui, à cet instant, soufflait sur sa conscience.

Elle enchaîna :

— Chéri, qui te demande de risquer tout cela ? Moi, la première, je refuserais un tel sacrifice.

— Je ne comprends plus...

— Ton rôle peut rester secret. Personne ne saura... N'y a-t-il donc jamais eu d'évasion ?

Valienne eut un cri :

— Evasion ? Vous voulez donc sortir *pour toujours* ?

Et il acheva, d'une voix déchirante :

— Mais, Nadia, si tu t'évades, je te perdrai !

La Russe avait déjà bâti un roman d'avenir.

— Te perdre, mon chéri ? Je préférerais cent fois terminer ma vie ici... Mais non : libre, je reviendrais me fixer à Montilliès ! Oh ! Je m'entends à modifier mon aspect physique : nul ne me reconnaîtrait ! J'aurais un métier, une demeure. Tu m'y rejoindrais quand tu voudrais, quand tu voudrais...

Le Sous-Directeur était hors d'état de discuter ce projet puéril. Il n'y songeait même pas. Il retenait seulement cette éventualité vertigineuse : Nadia pourrait être à lui, aujourd'hui, ce soir, toujours... Une image enfiévrant son imagination : il voyait le corps gracile et nu de la jeune Russe, dans une petite chambre bien close, étendu sur une couverture en peaux de bêtes... Et il entendait la parole réelle, douce et pressante, qui continuait :

— Tu n'aurais pas à te montrer, ni à agir... Ne peut-on oublier de fermer une ou deux portes ?

— Oublier... répéta Valienne, d'une voix terne de somnambule.

— Ce serait si simple ! Moi, je m'attarderais ici, après six heures... Je passerais par ton bureau, par le couloir de ton appartement, par ton escalier...

— Mon escalier... murmura Valienne.

— Et au bas de ton escalier, qu'y a-t-il, chéri ?



— Une porte... qui donne sur le chemin de ronde...

— Et : entre le chemin de ronde et la route ?

— J'ai toutes les clefs...

— Oh ! Tu acceptes, tu acceptes, mon bien-aimé. Notre amour est plus fort que tout ! Je t'aime !

Maintenant, elle couvrait de baisers le visage de Valienne, soufflait sa chaude haleine sur ses yeux, emprisonnait sa bouche.

Mais l'homme ne répondait pas à cette frénésie. Sa face paraissait de pierre. Il regardait au loin et quelque chose de hagard emplissait ses prunelles. A la fin, d'un bras qui tremblait, il repoussa Nadia. Et, passant la main sur son front :

— C'est un rêve... un rêve dément... Moi, moi ! C'est moi qui... Mais c'est impossible. Je suis un honnête homme !

Nadia, déjà triomphante, comprit soudain que la victoire lui échappait. Le chef s'était ressaisi. Le désir l'avait un moment submergé comme une marée montante ; mais quand l'heure est passée, quelle force au monde pourrait empêcher la marée de redescendre ?

Elle tenta un dernier effort et répéta, avec le sombre accent du désir :

— Ce soir, si tu veux !

Mais Valienne parut ne pas entendre. Il se leva aussi pesamment qu'un vieillard, fit un pas vers son bureau, puis articula d'une voix sans timbre :

— Je veux croire que ce n'était pas une comédie. Nadia, vous êtes une enfant. Oubliez cette folie... Il est des choses impossibles... impossibles...

Il traversa la pièce, rentra dans son bureau. Et il en referma la porte avec un soin étrange, comme s'il craignait qu'une bête dangereuse se fût mise à sa poursuite.

## CHAPITRE TRENTE-DEUXIÈME

Nadia, que son échec auprès du Directeur avait, naguère, profondément découragée, fut bien moins affectée par sa déconvenue auprès de Valienne. Elle s'était vue, en effet, si proche de la victoire qu'elle ne pouvait la croire échappée à jamais.

Son emprise sur le Sous-Directeur était certaine. L'amour était implanté dans la conscience de cet homme comme les lierres nouveaux parmi les pierres des vieux donjons : un jour, les pierres seraient disjointes et la forteresse s'écroulerait...

Nadia pensait aussi qu'elle n'avait pas joué la carte suprême : le don d'elle-même... Foin des conseils de Carmen ! Puisqu'elle n'avait pas réussi *avant*, eh bien, elle recommencerait *après*. Il ne s'agissait que d'attendre...

Les jours qui suivirent, la Russe entrevit à peine Valienne. Il paraissait las, fiévreux, amaigri. Il évitait manifestement de se trouver en présence de l'auxiliaire. D'abord, elle ne s'en inquiéta pas. A la fin de chaque mois, en effet, il était nécessaire que le Sous-Directeur vînt conférer en personne avec la comptable : maints détails techniques rendaient

cette rencontre inévitable. Or, on touchait précisément à la fin de Juin.

Le matin du 30, Nadia soigna plus que de coutume son humble toilette de prisonnière, écrasa quelques fleurs dans ses mains pour remplacer son parfum absent, accentua d'un peu de mine de plomb le cerne de ses yeux.

Toute la matinée, elle attendit la visite de son chef. Ce fut seulement à onze heures que s'ouvrit la porte du bureau voisin. Un pas jeune et allègre ébranla le vieux parquet. Une voix joyeuse, un tintinet impertinente, s'écria :

— Bonjour ! Je viens travailler avec vous !

— Comment : travailler ? Monsieur le Sous-Directeur ne viendra pas ?

— Non.

— Serait-il malade ?

Francis Valienne parut surpris.

— Tiens, vous vous intéressez à papa ?

Nadia se garda d'insister.

Le jeune homme continua :

— Papa va bien. Il m'a demandé de le remplacer. Probable qu'il me trouve désœuvré !... Allons ! « Ous qu'est » votre inventaire de fin de mois ?...

Il fut tout de suite évident que Francis était initié aux choses de la prison et à celles de la comptabilité. Son intelligence rapide et sa parole nette savaient, en peu d'instant, exposer, mettre au point, décider. Il n'employa guère que trois quarts d'heure à parfaire un travail auquel son père consacrait d'ordinaire une matinée.

Le dernier registre fermé, il regarda Nadia :

— Félicitations, mademoiselle. Ecritures claires, livres bien tenus, classements en ordre.

— Je m'efforce de bien faire...

— Vous y réussissez... Je voudrais que ce compliment répare...

Il bredouilla une seconde avant de dire carrément :

— ... Répare ma gaffe de l'autre jour, quand je vous ai prisé pour une employée du dehors...

— Tandis que je n'étais qu'une détenue, acheva la jeune Russe, c'est-à-dire pas grand'chose... même plus une femme...

Elle prononça ces mots sans révolte, sans ironie, avec une expression touchante et résignée.

— Je n'ai jamais pensé cela, dit vivement l'ingénieur. Surtout dans votre cas !

— Mon cas ?

— Oui. Je le connais un peu. Papa en a parlé à table. Il vous croit plus malheureuse que coupable.

— Monsieur le Sous-Directeur est très bienveillant, constata Nadia, les yeux baissés.

Un silence tomba. Comme le jeune homme allait se retirer, l'auxiliaire osa lui poser une question :

— Et vous, Monsieur, comment me jugez-vous ?

Francis rit, de toutes ses dents éclatantes.

— Oh ! moi ! Je n'ai pas d'opinion... On a déjà tant de peine à juger ses propres actes !

En regagnant l'appartement de ses parents, il redevint sérieux. Un nuage passa sur son front. Car, ayant fait allusion à ses propres actions, il songeait à certaine demande en mariage qu'une rusée fille des hommes lui avait assez habilement extorquée...

Quelques jours plus tard, Francis revint dans le petit bureau de la comptable. Il expliqua de lui-même :

— C'est encore papa qui m'envoie... Non, il n'est pas malade... quoique je le trouve fatigué, depuis

quelque temps. Il tient absolument à ce que j'occupe mes loisirs... d'ici mon mariage.

Nadia fut surprise de sentir que le mot « mariage » lui était désagréable, sortant de cette bouche. Mais Francis continuait, avec une emphase un peu moqueuse :

— Donc, je suis chargé des rapports officiels de la Sous-Direction avec la Comptabilité. Ça, vous déplaît ?

La jeune femme se contenta de répondre sagement :

— Je suis ici pour obéir.

Cette humilité n'eut pas l'approbation de Francis. Il s'écria :

— Parce que vous êtes détenue ? Oh ! moi, je m'en fiche, vous savez ! Je vous trouve consciencieuse, intelligente...

Il s'interrompit avant de terminer :

— ... Et jolie. Alors, vous comprenez, la hiérarchie, les règlements, tout ça, ce n'est pas mon affaire !

Il parcourut du regard la pièce aux cartons verts.

— Ainsi, je trouve inhumain que vous n'avez pas de fleurs ici. J'y aviserai !

De la sorte, naquirent des rapports amènes, puis une manière de camaraderie entre l'auxiliaire et le fils du Sous-Directeur.

Selon sa règle de conduite habituelle, Nadia se tint sur la réserve. Modeste, discrète, la première à reprendre sa place, après une confidence ou une plaisanterie, elle s'attacha plus que jamais à son rôle d'employée modèle. Et, plus elle s'enfermait dans cet humble rôle, plus le jeune homme éprouvait la tentation de l'en faire sortir.

Francis était gai, prime-sautier en diable et

capable de farces de collégien. Ainsi qu'il l'avait annoncé, il négligea quelque peu les distances. Il appela couramment Nadia : « Mademoiselle », ce qui, pour une détenue, est un honneur superlatif et une extraordinaire réhabilitation.

Les fleurs promises furent déposées sur le bureau ou sur la fenêtre. Des bonbons arrivèrent également, apportés en catimini par ce grand garçon qui trouvait une joie de potache à enfreindre les règlements...

Çà et là, il s'attardait et faisait les frais d'une conversation à bâtons rompus. C'était, peut-être, par charité, pour distraire la condamnée. C'était aussi, à n'en pas douter, parce que deux beaux yeux féminins, bien attentifs, inspirent toujours de l'éloquence à un homme de cet âge.

Il bavardait de tout, même de ses projets, même de sa fiancée. Chaque fois qu'il nommait celle-ci, la jeune Russe sentait au cœur un petit pinçon inexplicable.

Pourtant, une fois, ce fut avec satisfaction qu'elle entendit parler de Simone. Ce jour-là, Francis, plus pressé que de coutume, jeta en s'en allant :

— Je me sauve ; je vole chez ma fiancée ! Vous ne savez pas ? Elle m'a fait une scène horrible, hier, parce qu'elle m'avait attendu, tandis que je m'oubliais ici !

La fiancée ! La fiancée de Francis ! A la longue, ce personnage inconnu, abstrait et cependant bien réel, intrigua et agaça Nadia.

Elle se risqua à demander :

— Ne pourra-t-on jamais la voir, cette fiancée merveilleuse ?

Francis était bon prince. Il réfléchit une seconde et accorda :

— Vous la verrez, vilaine curieuse. Elle déjeune demain chez nous. Je lui dirai que j'ai affaire dans votre bureau et qu'au cas où je serais en retard, elle vienne m'y chercher ! Je la connais : elle ne manquera pas au rendez-vous...

Le lendemain, comme midi achevait de sonner, le fils du Sous-Directeur se tenait encore penché sur la comptabilité de Nadia. Il avait un air extraordinairement attentif, et même soucieux, malgré le joli soleil qui éclairait la pièce et mettait en valeur, sur le bureau, quelques glaïeuls apportés la veille.

Tout à coup, sans qu'on eût frappé, une porte s'ouvrit. Simone Lantarasse entra, vêtue d'une robe de crêpe, claire, légère, fleurie et cependant joliment surannée, à cause des petits ballons de ses manches et de ses nombreux volants.

Très à l'aise, la jeune fille considéra la chambre, ses cartons, ses classeurs, ses gros livres. Mais ses regards ne s'arrêtèrent pas plus sur Nadia que si elle eût été totalement transparente.

Elle dit, d'une voix ferme, un tantinet autoritaire :

— Eh bien, Francis ? C'est terminé ? Venez vite.

Elle examina la pièce une dernière fois. Ses yeux s'attardèrent étrangement sur la table de travail. Une brève rougeur monta à ses pommettes. Mais elle ne dit mot, fit passer son fiancé devant elle et se retira.

Derrière eux, la porte demeura entre-bâillée. A l'entrée de l'appartement des Valienne, Simone s'arrêta brusquement. D'une voix contenue qui parvint, cependant, jusqu'à Nadia, elle persifla :

— Je suis contente d'avoir aperçu la femme avec qui je partage votre prédilection !

— Partager ? Que voulez-vous dire ? Je ne comprends pas...

— Bon apôtre !

Francis leva imperceptiblement les épaules et voulut franchir le seuil familial. Mais la jeune fille lui barra le chemin, avec un bref ricanement :

— Vous n'avez pas compris ? C'est simple, pourtant. Vous m'avez apporté hier une gerbe de glaïeuls, n'est-ce pas ? Eh bien, ce sont exactement les mêmes fleurs qui ornent la table de cette femme !

— Des glaïeuls ? Mais les cours de la prison en sont pleines, en ce moment ! Tout le monde peut en avoir !

— Bien entendu. Cependant, c'est un même bouquet que vous avez partagé entre cette détenue et moi. Osez-vous le nier ? Mes compliments !

Francis avait, en effet, opéré cette répartition avec des mains bien intentionnées et une âme sans complications. Il ne lui avait pas paru révoltant de distraire quelques fleurs du bouquet de la jeune fille comblée, pour les abandonner à la femme malheureuse...

Simone ne l'entendait pas ainsi. Ses propos baisèrent d'un ton, mais n'en furent ni moins âpres, ni moins mordants.

Et Nadia ne douta pas qu'il s'agissait encore d'elle, quand lui parvinrent, un peu plus sonores que les autres, les mots de « condamnée » et de « criminelle », rageusement répétés.

De ce jour, la prisonnière détestait la fille du Directeur, l'étudiante intelligente, libre, relativement riche, presque jolie — elle, Nadia, qui n'était plus qu'un matricule anonyme, qu'une unité parquée dans un troupeau misérable ! C'était à en rire ou à en sangloter...

Et Nadia, se raillant férocement elle-même, n'ar-

rivait pas à décider si elle haïssait davantage Simone en raison de ses paroles impitoyables, ou bien à cause de sa robe fraîche, gracieuse et fleurie — cette robe qui avait humilié, devant Francis, la jupe de coton de la prisonnière et son pauvre corsage si laborieusement repassés sous un matelas !

## CHAPITRE TRENTE-TROISIEME

Depuis longtemps, Nadia n'écoutait plus guère les propos de Carmen, au dortoir.

Pourtant, un beau soir du début de Juillet, l'entôleuse s'exprima avec tant de véhémence que la jeune Russe fut bien obligée de lui prêter attention.

Et voici ce que disait la fille :

— J'en vas pas pouvoir dormir, d'la nouvelle que j'ai reçue aujourd'hui ! Julot, mon homme, il est sorti !

— Vous avez une lettre ?

— Il m'a écrit comme ça : « Ma chère sœur ». Et il raconte, en douce, que le cousin Jules vient de quitter l'atelier. Tu parles si j'ai tout de suite pigé. Donc, ça approche !

— Quoi ?

— Notre évasion, gourde ! Maintenant que Julot est dehors, on va pas être longues à « les mettre », nous deux...

Sincèrement, Nadia avait à peu près oublié la promesse faite jadis par l'entôleuse. Pourtant, elle en avait vécu, de cette promesse, à l'époque où son existence de bête en cage lui semblait si atroce qu'elle

voulait se tuer ! A présent... Nadia, regardant en elle-même, fut toute surprise de sentir qu'elle n'était pas malheureuse et qu'elle souhaitait à peine quitter la prison...

Elle demanda :

— Julot vous parle d'évasion ?

— J'te crois. Il a mis : « J'ai plus qu'ça dans la tête : te faire sortir. Attends d'autres tuyaux. Tu peux compter sur ton Julot. »

— Comment a-t-on laissé passer sa lettre ?

— Tu penses qu'il y a une astuce ! Tiens, j'vas te l'expliquer : ça peut servir, des fois. Eh bien, les phrases que j'tai dites, Julot les a tracées entre les lignes, avec une allumette bougie, tout simplement. La cire de l'allumette est blanche ; sur le papier blanc, on n'y voit rien de rien. Mais si tu ramasses une pincée de poussière et que tu la fasses aller et venir sur la page, alors la cire, elle accroche la poussière... Et tu lis tout. C'est, comme qui dirait, écrit avec de la poussière !

Carmen prolongea longtemps son bavardage, vanta l'énergie de son homme, et sa malice, et sa fidélité. Fiévreuse, exaltée, joyeuse, elle ne remarqua même pas combien Nadia manifestait peu d'enthousiasme...

Ce fut seulement au cours de la troisième nuit qui suivit qu'elle s'en avisa. Alors, elle s'indigna :

— Non, mais... On dirait que ça ne te fait ni chaud ni froid, c'que j'te raconte ? Tu en connais, toi, des sujets plus excitants que celui-là ? Tu veux-t-y sortir, ou non ?

— Oui...

— Comme tu dis ça ! Tu vas pas te dégonfler, des fois ?

— De toute façon, je vous aiderai.

— M'aider ? J'm'en fous, de ton aide. J'en aurai

pas besoin. Tout c'que j'en dis, c'est pour toi...

Après un silence, elle continua :

— Tu m'étonnes... J't'aurais crue mieux trempée. Alors, toi aussi, tu commences à t'resigner ? Tu deviens kif-kif les autres, une pâte molle, une chiffe, une loque ? T'es donc heureuse, ici ?

— Je ne suis pas malheureuse, avoua Nadia.

— Ben, t'es pas difficile. Il est vrai que, maintenant, t'es là-haut, dans les grandeurs... Mais, bougre d'âne, tu vois pas qu'si tu flanches, t'es foutue pour toujours ? J'vas te remonter, moi !

Et l'apachesse s'y appliqua de toutes ses forces. Elle usa d'une rude éloquence pour rappeler l'horreur de leur situation, leur jeunesse et leur vie anéanties, l'impitoyable monotonie des jours, l'avenir pareil à un trou noir, l'abjecte décrépitude finale...

Ces constatations étaient, hélas ! trop évidentes. Nadia ne pouvait y demeurer insensible. A mesure que sa codétenue la sermonnait, elle sentait sa terne résignation se dissoudre peu à peu, comme un brouillard au soleil. A la fin, elle retrouva dans son cœur une énergie presque intacte. Et elle se demanda quel philtre avait réussi, pendant un temps, à la rendre si indifférente et si lâche.

Sortir ! Elle ne devait plus se permettre d'autre désir, ni d'autre pensée. La bataille commencée contre Valienne, elle allait la reprendre. Le dernier épisode avait été un insuccès ? N'importe. Elle retournerait à l'attaque, bien décidée, cette fois, à la mener jusqu'au bout. Oui, jusqu'au bout, c'est-à-dire jusqu'au don d'elle-même. Ce seraient son corps tiède et souple, sa peau ensorceleuse, sa science magique de l'amour qui combattraient pour elle et lui vaudraient la liberté !

Le soir même où elle prit sa décision — c'était un soir de pluie, tendre et nostalgique — elle entra délibérément dans le cabinet du Sous-Directeur. Le chef n'avait plus rencontré Nadia depuis trois semaines. A la vue de la jeune femme, il eut dans les yeux une étrange expression de détresse et de panique. Il durcit pourtant son visage.

Mais déjà Nadia parlait, debout, les bras pendants, les mains ouvertes, plaintive et pathétique :

— Je souffre. Je ne puis vivre sans vous voir ! Je ne puis croire que vous ne m'aimiez plus !

Valienne se rembrunit davantage et déclara d'une voix brève qu'il y avait des inconséquences que l'on ne commettait pas deux fois.

Mais Nadia, maintenant, connaissait trop bien sa force. Elle demeura immobile, humble et souveraine. De sa même voix unie, elle poursuivit sa supplication. Et il ne lui fallut pas plus de dix minutes pour faire trembler sur la bouche de Valienne l'aveu dont elle n'avait jamais douté :

— Bien sûr, hélas ! je vous aime encore !

Alors, elle entraîna l'homme dans son bureau de comptable, mêla ses larmes aux siennes et ses lèvres à ses lèvres, l'effleura tout entier de sa chaude incantation. Et, quand il ne fut plus qu'un grand désir fébrile et impatient, elle chuchota, comme si les mots lui échappaient :

— L'autre jour, je me suis refusée. Oh ! j'étais forte, alors...

Valienne ferma à clef les deux portes, puis étreignit Nadia qui était restée debout, immobile et comme absente.

— Ma bien-aimée, ma bien-aimée !

Elle gardait les yeux clos : ses longues paupières violettes semblaient déjà promettre l'extase. Pour-

tant, une expression de souffrance flottait sur elle. Était-ce l'angoisse du plus intime des sacrifices, ou le désir, qui ressemble à la douleur ?

Au moment où l'homme, ayant ressaisi son corps, commençait à le ployer, elle rouvrit soudain les yeux. Elle prit le visage masculin entre ses mains, l'éloigna d'elle, le regarda intensément. Puis tout son être parut s'insurger. D'un geste imprévu, manifestement volontaire, elle repoussa Valienne, recula, se tapit dans la plus proche encoignure.

Elle murmura :

— Je ne peux pas...

Et, aussitôt, elle éclata en sanglots.

Valienne la contempla, stupéfait. L'interrogation, d'abord, puis la colère animèrent son visage. Il fit un pas vers la femme. Mais, alors, elle fut secouée de frissons si dramatiques et tendit vers lui de faibles mains si suppliantes, qu'il n'osa s'approcher davantage.

Nadia Jordan fragile, apeurée, était pitoyable au point que l'homme sentit s'apaiser à la fois son désir et sa déception. Après un bref combat, il laissa parler son cœur de brave homme :

— Nadia, qu'avez-vous ? Qu'est-il arrivé ? Pourquoi me repoussez-vous ?

La Russe avait les yeux pleins de panique.

— Qu'avez-vous ? Vous souffrez ? Nadia, je vous en conjure...

La prisonnière parut s'éveiller, battit des paupières, fronça les sourcils, s'efforça de mater ses nerfs en révolte. On eût dit qu'elle cherchait, elle aussi, à se rendre compte de ce qui venait d'arriver...

Enfin, elle reprit la maîtrise d'elle-même. Elle s'avança vers Valienne, douce et triste, jusqu'à

appuyer son front sur l'épaule de l'homme. Et elle gémit, à voix basse :

— Je vous demande pardon !

La sincérité de son regret était si évidente qu'elle s'imposa au chef. Certes, il ne comprenait pas encore, mais il pardonnait déjà. Maintenant que son désir était tombé, il n'était plus qu'un humain faible et bon, devant une femme en larmes.

Nadia s'en rendit compte et se prit à parler humblement :

— Chéri, pardonnez-moi... Vous ne pouvez savoir ce qu'est un cœur de femme, une pudeur de femme... J'ai voulu, de toute mon âme, me donner à vous... Mais, quand je me suis représentée... ici... dans cette lumière crue...

— Oui, je devine, dit Valienne. Vous aviez raison, l'autre jour : ce lieu est indigne... J'aurais dû...

Il ne savait pas, vraiment, ce qu'il aurait dû ou pu faire. Mais, dans sa bonne foi, il condamnait déjà son impatience et sa maladresse : il avait agi comme un rustre, avec cette petite princesse déchue... Si elle s'était avisée de lui en adresser le reproche, c'est lui, sans doute, qui se serait excusé !

Il s'efforça, tendrement, de rassurer et de consoler la jeune femme et ne la quitta que lorsque sa dernière larme fut évaporée.

Ce jour-là, pourtant, dans sa cellule-cage, Nadia Jordan se remit à pleurer d'humiliation et de colère. De colère surtout, et contre elle-même. Car elle avait enfin vu clair dans son cœur.

Elle se rappelait l'instant où elle avait maintenu la tête de Valienne, au bout de ses bras tendus. Quel autre visage, à la fois presque semblable et infiniment différent, s'était tout à coup montré à ses yeux agrandis ?

Francis ! Francis ! Cette image-là s'était dressée dans ses prunelles, au moment où elle ployait déjà pour le suprême sacrifice. C'est alors qu'elle avait senti un « non » catégorique jaillir du fond de son être. Elle n'avait pu se prostituer. Plus forte que la décision délibérément prise, plus impérieuse que sa volonté, sa chair avait prononcé un refus sans appel.

Pourquoi ? Pourquoi ?

Seul, un grand amour était capable de la défendre ainsi contre elle-même, de lui recréer une manière de virginité tardive, intransigeante et farouche.

Elle aimait donc Francis à ce point ?

Accablée, mais lucide, dans la solitude de sa cage, Nadia s'interrogeait impitoyablement. Et elle constatait l'énormité de sa défaite.

Si elle avait laissé fléchir son énergie, pendant ces dernières semaines, si elle s'était trouvée presque heureuse dans sa geôle, ç'avait été uniquement à cause du voisinage de Francis. Il avait tout remplacé pour elle : les joies perdues, les projets, l'espoir, le monde fabuleux d'au-delà-les-murs ; il aurait remplacé le soleil !

Et maintenant, voilà où elle en était arrivée : elle réservait son corps à un homme qui s'en désintéressait totalement. Et, pour cet indifférent, fiancé à une autre, elle avait gaspillé sa dernière chance de recouvrer la liberté !

Des heures et des heures sonnèrent dans la nuit cristalline. Nadia se méprisait et se haïssait intensément, parfois avec une telle violence qu'elle en frappait à coups de poing sa chair indocile.

Cependant, toute son énergie n'était pas morte ; elle gardait une sorte de tenace instinct de la conservation. Quelque chose, en elle, voulait encore



échapper, tant aux murs de la prison, qu'au tyran intérieur qui la torturait...

Aux approches de l'aube, tout à coup, Nadia Jordan se redressa sur son lit et heurta la cloison du fond de sa cellule. Lorsque la maîtresse de Julot, dans la cage voisine, se fut éveillée, d'une voix contenue et pourtant frénétique, elle lui souffla :

— Carmen ! Dussé-je y laisser ma vie, je m'évaderai avec vous !

## CHAPITRE TRENTE-QUATRIÈME

Le soir sinistre où elle avait franchi la lourde grille de la Maison Centrale, Nadia avait prévu bien des souffrances. Mais non pas celle qui la tortura, les jours qui suivirent.

Par lâcheté instinctive, sans doute, et, plus probablement encore, par l'effet de cette anesthésie qui masque le début des grandes passions, elle n'avait pas pris garde à la naissance de son amour pour Francis.

Le lendemain de la scène où elle s'était refusée au Sous-Directeur, quand elle entendit le pas joyeux du jeune homme venant vers son bureau, elle remarqua, pour la première fois, que son cœur s'accélérait. Et lorsque l'ingénieur fut devant elle, le sourire aux dents et la voix chaude, elle perçut que ce « bonjour » quotidien lui était devenu plus précieux que le soleil matinal.

Elle le regarda avidement. Comment n'eût-elle pas admiré cette belle stature de sportif aux mouvements vigoureux et souples, cette figure à la fois si mâle et si jeune, cette bouche fraîche, ces yeux rieurs comme ceux d'un adolescent et loyaux comme ceux d'un chevalier ?

Mais lui, ayant remarqué de l'inquiétude sur les traits de Nadia, prit un visage sérieux pour demander :

— Qu'y a-t-il ? Ça ne va pas ?

Il eut alors une telle expression de sollicitude et de bonté — l'expression même de son père — que Nadia se sentit émue jusqu'aux larmes.

Puis, au milieu de cette douceur, un éclair atroce la traversa tout à coup. Cet homme, une autre femme le posséderait. Simone, la fille hautaine et dure, était aimée de lui, était sa fiancée. Ils vivraient côte à côte toute la vie, toute la vie...

Elle entendait encore, dans la bouche de cette rivale, les mots impitoyables de « condamnée », de « criminelle », et elle la détestait.

Libre, elle l'eût défiée avec une audace éperdue ; elle avait la certitude que sa subtilité de Slave, sa sincérité actuelle et, aussi, la science amoureuse enclose dans son corps charmant, lui auraient assuré la victoire.

Mais sur quel terrain pourrait-elle jamais rencontrer sa concurrente orgueilleuse, elle, rayée du nombre des femmes, elle, détenue jusqu'à la mort ?

Quand Francis parlait incidemment de sa fiancée, Nadia, presque malgré elle, risquait des propos insidieux :

— L'accent de Montilliès est charmant, sur ses lèvres !

— Elle ne pratique aucun art ? Mais elle a ses diplômes : c'est bien suffisant !

Ou bien elle louait l'ennemie :

— J'ai été contente de l'apercevoir. Quelle belle tête : un profil énergique, un faciès de médaille !

Et elle souriait ingénument, de ses grands yeux adorateurs, pour que le jeune homme appréciât, par

contraste, l'exquise douceur qui peut irradier d'une femme qui ne pense pas à être forte, mais seulement à aimer...

A vrai dire, Nadia ignorait l'effet de ces escarmouches. Car, si Francis énonçait à tout bout de champ qu'il avait fait un dîner, une promenade, une partie de tennis ou d'auto avec Simone, par contre, il ne se permettait jamais aucune allusion à ses sentiments intimes. Cette réserve était de la loyauté. A personne, même pas à ses parents, il n'eût confié les petites ivresses, les petits orages, les grands espoirs et les grandes craintes qui se succédaient, au plus secret de son cœur...

D'ailleurs, qu'importait à Nadia ? Elle savait bien qu'elle ne changerait rien à rien.

Seulement, les soirs de découragement, sans rien lui avouer, elle implorait l'aide morale de Carmen.

L'entêteuse ne se faisait pas prier et exposait d'enthousiasme ses projets.

Ce qu'elle ferait, une fois évadée ? D'abord, elle regagnerait Paris. (Comme si l'on pouvait vivre ailleurs ?) Elle changerait de quartier, retrouverait une sienne copine préférée, reverrait les boulevards, les grands magasins, passerait de merveilleuses journées dans des guinguettes de banlieue — et aussi, naturellement, parce qu'il faut être raisonnable, reprendrait son ancien métier, sur le trottoir. Sa nostalgie avait des accents imprévus :

— Oh ! revoir le Métro !

Cette grisaille lamentable était illuminée par l'évocation de Julot :

— Tu comprends, mon homme m'emmènera... Il se débrouillera pour... Je donnerai à mon homme... Tous les soirs, vers minuit, je rejoindrai mon homme...

Nadia, aussi, voulut faire des projets d'avenir, afin d'exciter son appétit de liberté.

Avant tout, elle quitterait la France, devenue trop dangereuse pour elle. Où irait-elle ? En Allemagne, sans doute... Elle y serait accueillie par quelque colonie de réfugiés russes. Alors, elle recommencerait la lente ascension qu'elle avait déjà réussie une fois... et qui s'était achevée par une catastrophe.

Elle imaginait sans peine son effort très doux et très persévérant ; elle envisageait des rencontres favorables, d'heureux hasards... Degré par degré, elle remonterait jusqu'à ce niveau social qui avait été le sien, celui du luxe, de la richesse, de la sécurité...

Mais, chose étrange : elle avait beau s'édifier ainsi une destinée triomphante, elle ne parvenait pas à s'y complaire. Pour la somptuosité retrouvée, les toilettes de féerie, les demeures fastueuses et les voyages enchantés, elle n'éprouvait pas un seul de ces élans d'enthousiasme dont Carmen était secouée, quand elle parlait des hôtels borgnes, des trottoirs de Paris et des guinguettes sur la Marne.

C'est qu'il y avait un Julot dans les projets de l'entêteuse ; par sa présence, il éclairerait, colorerait, embellirait toutes choses. Tandis que, dans le vaste monde, personne n'accueillerait Nadia. Après l'évasion, elle s'enfoncerait, plus solitaire que jamais, dans l'épouvantable jungle sociale.

Et Nadia, petite princesse sans chevalier, enviait désespérément la prostituée qu'un apache attendait...

## CHAPITRE TRENTE-CINQUIEME

Une nuit, Carmen transmet à sa voisine une information d'importance :

— J'ai une nouvelle lettre de Julot ! Cette fois, il signe : « Ton oncle affectionné ».

— Que dit-il ?

— Il écrit que ça approche. Il va s'amener à Montilliès. Il attend seulement que Mimile ait réparé son taxi.

— Il viendra en auto ?

— Oui. Il sait conduire, mon homme : c'est un as !

— Et Mimile, qui est-ce ?

— Un copain franc comme l'or... Ils ont fait du business ensemble — avec le taxi, justement. Pour te dire vrai, c'est pas un taxi comme ceux que t'as connus ; c'est une guimbarde achetée d'occasion, pas cher, sur laquelle on a collé un compteur. Ça vaut mieux, dans un sens : une voiture genre touriste, ça se remarquera moins...

— Il a un plan pour l'évasion ?

— Y a des chances ! Il m'écrit comme ça (à l'allumette-bougie, s'entend) que, dans sa prochaine

lettre, il donnera tous les tuyaux, et que ce sera pour bientôt ! Ainsi, prépare-toi !

Au cours de la journée du lendemain, Francis Valienne vint travailler avec Nadia. Il lui fournit, incidemment, des instructions qui concernaient la fin du mois d'août.

Nadia s'en étonna :

— Pourquoi m'expliquez-vous cela si longtemps d'avance ?

Francis répondit très naturellement :

— C'est que, le mois prochain, je ne serai plus ici...

Nadia vit le soleil noircir. Elle balbutia :

— Où serez-vous donc ?

— En Allemagne, à Bade. J'ai fini par accepter le poste de chimiste qu'on me proposait, là-bas...

— Mais... votre mariage ?

— Il aura lieu avant, d'ici une quinzaine...

— Vous emmènerez votre femme ?

— A quoi pensez-vous ? Bien sûr. Et nous en profiterons pour faire un gentil voyage de noces, à travers l'Allemagne !

Oh ! comme Nadia avait mal ! On a beau *savoir*, n'est-ce pas ? être préparée depuis longtemps, être résignée, quand l'événement arrive, il vous frappe à la nuque comme un malfaiteur.

Elle demanda, d'une voix sans timbre :

— Vous êtes heureux ?

Une ombre flotta sur le visage du jeune homme : de l'indécision, presque de l'angoisse. Puis il eut un rire un peu trop bruyant :

— Certainement, je suis heureux ! Vous pensez : à deux semaines de mon... mariage !

On eût dit que Francis n'était pas encore aguerri à prononcer ce grand mot qui allait changer sa vie...

Nadia joignit les mains :

— Oh ! je veux que vous soyez heureux ! Il le faut ! Je le désire de toute mon âme !

L'ingénieur fut surpris par cette brusque ferveur. Il leva des yeux sérieux et regarda attentivement la jeune femme. Plus opaque que tout à l'heure, le nuage de tristesse ombragea son visage. Cela dura deux longues secondes. Puis il secoua ses larges épaules. Et, avant de reprendre le travail interrompu, il murmura, comme pour lui-même, une phrase qui pouvait n'être, après tout, qu'un regret d'automobiliste :

— Il y a des chemins bien attirants qu'on voudrait suivre... mais qui sont impraticables !

Quatre jours plus tard, au dortoir, la surveillante venait à peine de gagner sa petite chambre individuelle, que Nadia entendit, contre la cloison, des toc-toc impatients. Carmen exultait d'une grande nouvelle.

— Ça y est ! Julot est ici, à Montilliès. Et c'est pour après-demain ! Ça te plaît ?

— Oui ! dit Nadia farouchement.

Maintenant qu'elle était à la veille de perdre Francis, elle était prête à tout. Partir ! Partir, quoi qu'il dût arriver ! Il lui semblait qu'elle fuirait ainsi son tourment, que son amour resterait enfermé dans la prison, avec ses hardes abandonnées.

Elle demanda avidement :

— Cette fois, il indique son plan ?

— Oui. Mimile lui a prêté le taxi, comme convenu. Julot est venu à Montilliès avec ; il a repéré les alentours de la prison. Dans la nuit de samedi à dimanche, i s'ra là, à nous attendre, derrière le mur où que nous voyons le soleil se coucher. I s'ra

là ! Il s'amènera vers les deux heures du matin et, pour nous prévenir, il fera marcher son cornet à deux tons.

— Son cornet ?

— Oui. J'sais c'qu'i veut dire. C'est une corne d'auto qu'on a achetée, une fois, à la foire aux jambons... pour la donner, justement, à Mimile. C't'un avertisseur rigolo. On fait basculer la poire ; alors, ça couine deux cris différents qui se suivent, un en bas, un en haut... Déjà, dans l'temps, on s'était dit qu'ça pourrait servir de signal...

— Bon. Et nous, comment le rejoindrons-nous ?

— Il écrit comme ça qu'il jettera une corde à nœuds par-dessus le grand mur.

— Et, pour aller jusqu'au mur ?

— Ça, ça nous regarde. Tu parles que j'y pense depuis longtemps. Il faudra sortir de nos cages...

— Elles sont grillagées...

— J'm'en doute. Et même la clôture du devant est rien solide. C'est par le treillis du plafond qu'on s'débinera.

Le plafond des cellules était, en effet, constitué par de larges mailles, en fil de fer galvanisé d'assez faible diamètre.

— Comment passeras-tu au travers ?

— J'ai rafflé, à l'atelier, de vieux ciseaux. J'y ai fait, près de la jointure, une petite encoche, pour que le fil ne se sauve pas... J'ai essayé : ça coupe comme une pince à champagne !

— Et, pour quitter le dortoir ?

— Il n'y a que les fenêtres...

— Elles ont des barreaux !

— J'crois tout de même en avoir repéré une où qu'on pourra s'glisser. Tu verras. Après, on s'laissera filer le long de nos draps. Tu sauras descendre de c'te manière ?

Nadia, de sa main gauche, tâta son poignet frêle et ses doigts fragiles. Elle répondit fermement :

— Oui, je descendrai... Et ensuite ?

— Ensuite, il faudra s'faufiler jusqu'à la première enceinte. Arrivées au pied du grand mur, on verra pendre, quelque part, la corde à Julot...

— Mais, pour atteindre la première enceinte ?

— Y a une petite porte, tout contre la buanderie. J'y ai vu passer des copines en corvée, qui sortaient les poubelles. On n'ouvrait pas devant elles, et on ne fermait pas derrière. Alors, je pense que, la petite porte, elle est toujours ouverte, même la nuit.

— Et, dit Nadia, quand on aura trouvé la corde, il faudra monter à la force des poignets ?

— T'as peur ?

— Oh ! non. Mais je n'aurai jamais assez de vigueur !

— C'est vrai : tes petites mains... Eh bien, je passerai première. Toi, tu n'auras qu'à t'accrocher. Quand je serai en haut du mur, avec Julot, on te tirera...

— Julot voudra bien ?

— I n'aura pas le choix. Plutôt que de te laisser en carafe, je redescendrais de ton côté ! Vois-tu, gosse, dans cette bagarre, on s'ra toutes les deux à la vie à la mort !

Sur cette promesse, la conversation cessa. Pourtant, Nadia, au moment où elle allait retirer le cornet piqué dans la cloison, perçut encore quelques mots qui précisaient la principale préoccupation de l'entôleuse :

— Pourvu seulement que la petite porte, elle soye ouverte !

## CHAPITRE TRENTE-SIXIÈME

Pendant une notable partie de la nuit, Nadia avait été tenue éveillée par des bruits minuscules et espacés qui se produisaient tout près de sa cage. On eût dit un travail de rongeur. Des morsures patientes se terminaient par un petit claquement sec. Parfois, une vibration métallique s'y ajoutait et, alors, la prisonnière frémissait, comme si son épiderme eût été un prolongement de la toile galvanisée.

Elle suivait par la pensée la difficile besogne qu'effectuait Carmen.

Dans la cellule voisine, debout sur son lit, ses ciseaux encochés à la main, la grande fille sectionnait le plafond de treillage qui obturait sa cage. Elle laissait, de place en place, des mailles intactes, afin que la clôture conservât sa position normale et n'attirât pas l'attention, si, par malchance, une inspection avait lieu, pendant la journée du lendemain.

Ce travail préparatoire était nécessaire, car la nuit suivante — la nuit de l'évasion — serait à peine assez longue pour les autres besognes périlleuses qu'il resterait à accomplir.

Et ce fut la dernière journée.

Nadia, au fond de sa pensée, doutait du succès de l'entreprise. Elle comptait du moins la tenter avec une telle énergie, un tel mépris du danger, un si complet sacrifice d'elle-même, qu'elle y risquerait sa vie. Une chute, de la hauteur du dortoir ou du faite du grand mur, suffirait, certes, à briser son corps fragile ; et elle refuserait de se rendre, même si les revolvers des gardiens de la porte devaient être braqués sur sa poitrine...

Elle trouvait bon qu'il en fût ainsi : quoi qu'il arrivât, par la mort ou par l'évasion, sa souffrance allait prendre fin...

Elle vécut sa journée en somnambule, accomplissant méticuleusement sa besogne et, pourtant, « n'étant déjà plus là ».

Elle eût souhaité éviter le déchirement de revoir Francis. Mais l'ingénieur vint, comme d'ordinaire, travailler dans le bureau.

Il s'efforçait de parler sur le mode léger qui lui était habituel ; pourtant, il ne jouissait pas de son insouciance coutumière.

Nadia, elle, semblait l'écouter. Seulement, elle oubliait de répondre ou le faisait sans à-propos. C'est que toute son attention, toute sa conscience, étaient condensées dans ses regards qui s'emplissaient une dernière fois du visage bien-aimé et de la silhouette qu'elle ne reverrait plus.

Quand approcha l'heure de la séparation, Francis parut devenir nerveux. Il avait à cœur de dire quelque chose et ne trouvait pas ses mots.

Il marcha de long en large dans la pièce, puis s'arrêta devant Nadia. Ce fut avec une sorte de brusquerie qu'il articula :

— L'autre jour, vous vous êtes préoccupée de

mon bonheur... Je veux vous en remercier. A certaines heures graves, il est doux de ne pas se sentir seul...

Nadia entr'ouvrit ses lèvres, mais le jeune homme ne la laissa pas parler ; il tenait à aller d'un trait jusqu'au bout.

— J'ai reçu une lettre de Bade. Il faut que je parte très prochainement, plus tôt encore que je ne le prévoyais... et que j'avance mon mariage. Alors, je voulais vous dire... Je voulais vous dire que, quand nous serons séparés, moi en Allemagne et vous ici, il ne nous sera pas défendu de songer l'un à l'autre... Et moi, je penserai à vous — je pèse mes mots — comme on pense à une amie.

Le grand garçon avait mis dans sa voix une douceur que la Russe n'y avait encore jamais entendue. Elle voulut répondre. Des paroles ardentes et folles envahirent sa gorge. Mais quatre syllabes seulement franchirent ses lèvres, — *moïa lioubow*, — des mots russes appris dans son enfance, qui expriment l'adoration sans limites.

Le jeune homme, en même temps qu'il percevait les syllabes incompréhensibles, put lire, dans les larges yeux gris, un aveu plus évident, plus éclatant que tous les mots humains...

Et ce fut peut-être à cause de cette constatation qu'il quitta si brusquement le bureau de la comptable.

Les heures de cette dernière journée s'écoulèrent suivant le rythme éternel, tandis que Nadia, pâle, absente, hallucinée, se répétait si intensément les derniers propos de Francis qu'elle en oubliait l'aventure effrayante qu'elle allait vivre, quand la nuit serait venue...

Au dortoir, dès que la surveillante Audrac eut

fait basculer le lourd levier qui verrouillait les cages, Carmen appela sa complice :

— Frangine, demain matin, on sera libres !

« ... Ou mortes », compléta Nadia en elle-même, sans appréhension, comme sans amertume.

— J'ai repéré les rondes, continua la fille. L'une passe à une heure, l'autre à trois. Il faudra filer entre les deux !

Elles attendirent que la rumeur du coucher se fût apaisée dans les cellules, puis que les souffles eussent pris la régularité du sommeil.

Alors, l'étrange rongeur recommença son travail. Il était plus silencieux que la nuit précédente : Nadia devait concentrer toute son attention pour entendre les dernières mailles sauter, une à une.

Carmen, en effet, déjà expérimentée, avait appliqué contre le treillage son essuie-mains mouillé : l'étoffe molle adhérait étroitement aux fils métalliques et étouffait les vibrations...

Le grignotement dura longtemps, avec une régularité de bon augure. Soudain, sans qu'aucun bruit excessif eût précédé cet événement, Nadia vit une grande ombre s'allonger sur le plafond et une masse sombre s'étendre au-dessus de sa propre cage.

Carmen souffla :

— Monte sur ton lit... Il faut que je m'appuie sur toi...

En effet, la fille, émergeant à demi du plafond de sa cellule, ne pouvait s'arc-bouter sur le grillage voisin, puisqu'il s'agissait, précisément, de le sectionner.

Dès qu'elle fut dans une position stable, elle recommença son patient grignotement.

Des heures passèrent. Enfin, elle murmura :

— Les ciseaux me scient les doigts.

— Voulez-vous que j'essaie ?

La jeune Russe y mit toute sa volonté, mais ses faibles mains n'accomplirent qu'une besogne dérisoire. Ce fut la fille qui, de sa rude poigne, termina le labeur...

Un panneau était maintenant ouvert dans le grillage, au-dessus de la tête de Nadia. Carmen « pêcha » dans sa cellule un petit ballot formé par ses draps, puis se laissa glisser chez sa complice.

— Tu parles d'une position ! J'en ai le ventre coupé ! Dix minutes de repos, hein ? avant de tenter le grand coup !

Les deux femmes s'assirent sur le lit et s'occupèrent à lier bout à bout leurs quatre draps.

Il y eut un long silence émouvant. Nadia le rompit, la première, en chuchotant :

— Carmen... Tout à l'heure, en descendant, l'une de nous se tuera peut-être. Alors, je veux vous... je veux *te* dire merci et t'embrasser comme pour un adieu...

Elle attira la tête sombre de la gitane. Mais celle-ci résista et marmonna d'une voix triste et bourrue :

— Oh ! je sais bien...

— Quoi ?

— Je sais bien que, de toutes façons, c'est un adieu pour toujours... Ici, nous étions kif-kif des frangines. Mais dans la vie ! Comment qu'une dame comme toi pourrait vivre, ça s'rait-il qu'une journée, avec une fille comme moi ? Dehors, ça sera fini, nous deux ! Ça fait rien : si je te sauve, je s'rai rudement contente ! Ça rachètera bien des choses moches de ma vie !

Nadia serra davantage dans ses bras les épaules et le cou de la fille. Et elle l'embrassa doucement sur les joues, en murmurant :

— Merci, Carmen.

Elles s'immobilisèrent de nouveau. Rien ne bou-

geait, dans le grand dortoir plein de sommeil et de pénombre.

Tout à coup, très loin dans la nuit, une corne d'auto se fit entendre. Elle prolongea une note grave, puis jeta une note aiguë et brève.

Carmen sursauta :

— C'est lui ! C'est lui... C'est l'avertisseur à deux tons. C'est Julot !

Elle ne put s'empêcher de souligner son triomphe :

— Tu vois, Nadia... Toi qui y croyais pas : il est venu, il est venu, mon homme !

Dès lors, l'impatience l'envahit. Était-ce vers son mâle, était-ce vers la liberté qu'elle voulait se précipiter, d'un si fougueux élan ? Elle saisit le bras de Nadia d'une main puissante qui tremblait :

— Il faut partir. Même, il est temps d'en mettre ! Julot, tu comprends, pourra pas traîner indéfiniment, ni son taxi non plus, le long de la prison. Ça serait un truc à le faire poisser de nouveau ; tu voudras pas ! Allons ! Passe la première. Je vas t'aider.

Nadia était résolue. Elle monta sur son lit, acheva de rabattre le grillage, empoigna la traverse horizontale, au-dessus de sa porte. Soulevée par Carmen, elle réussit un rétablissement, se laissa glisser à l'extérieur, très lentement et presque sans bruit.

Carmen, alors, monta sur le grabat, fit passer à Nadia les quatre draps, puis franchit la cloison avec une agilité féline. Mais, au moment de prendre pied, elle heurta du genou un panneau de bois. Le choc parut se répercuter dans tout le dortoir. Elle souffla :

— Couche-toi !

Les deux femmes s'étendirent sur le sol, dans une bande d'ombre, devant les cellules. Elles écoutèrent



le grand silence ennemi. Il y eut le « hein ? » d'une détenue réveillée en sursaut, puis des craquements du côté de l'entrée, là où se trouvait le lit de la prévôte.

Ensuite, le calme revint. Carmen se dressa avec précaution, inspecta la pénombre et ordonna :

— Marchons courbées !

Il ne fallait pas, en effet, qu'une prisonnière vît la silhouette des fugitives se profiler devant sa cage : l'espoir d'une faveur eût pu l'inciter à donner l'alarme...

Les espadrilles, sur le carrelage, ne faisaient aucun bruit. Les femmes atteignirent le fond de l'immense salle. A cet endroit, près des lavabos, elles se trouvaient exactement à l'opposé du lit de la prévôte : il était impossible à cette dernière de les apercevoir.

— Voici la fenêtre que j'ai repérée, souffla Carmen. Quand elle sera ouverte, il faudra barder. Tu y es ?

— Je suis prête, dit Nadia Jordan.

## CHAPITRE TRENTE-SEPTIÈME

La fenêtre du dortoir s'ouvrit sans grincement. Dehors, la nuit était opaque et fraîche. Il n'y avait pas de vent.

La fille tâta les barreaux verticaux, en prit un à pleines mains, s'arc-bouta. La barre de fer jouait quelque peu dans les trous des deux traverses horizontales.

— Aide-moi !

Elles conjuguèrent leurs efforts. Le barreau, par petites saccades, se déplaça d'une quarantaine de centimètres, vers le haut. Puis il se coinça.

— Pas béséf de place, constata la fille. Tant pis, il faut passer !

Elle attacha solidement l'extrémité d'un drap à la traverse du bas.

— A toi ! Vas-y !

La jeune Russe sortit, tête en avant, avec une maladresse dangereuse. Heureusement, sa compagne la maintint d'une poigne de fer. Dehors, elle put se retourner, emprisonner le drap entre ses cuisses serrées. Carmen la vit s'enfoncer dans l'ombre : son buste, son cou, puis son petit

visage pâle sombrèrent dans le gouffre obscur.

La fille s'engagea, à son tour, sous le barreau soulevé. En attendant que sa compagne eût atteint le sol, elle tira les battants de la fenêtre, par précaution, de crainte qu'une fraîcheur inusitée ne donnât l'alarme dans le dortoir.

Cependant, Nadia, effleurant à peine la muraille avec ses genoux, descendait avec une facilité qui l'étonnait. Elle croyait avoir encore plusieurs mètres au-dessous d'elle, quand elle sentit sous ses pieds le carrelage de la terrasse.

Déjà, ses yeux s'étaient habitués à l'obscurité. La nuit était sans lune, mais on discernait maintes étoiles piquées dans les tentures noires du ciel. Nadia s'orienta. Elle se trouvait à la droite de l'Infirmerie, près de l'escalier qui aboutissait à l'une des cours intérieures.

Un long frôlement parut couler du toit, et Carmen fut à ses côtés.

— I va falloir se diriger, à présent !

— Où veux-tu aller ?

— D'abord à la cour de promenade.

L'ancien couvent était beaucoup moins compartimenté qu'une prison moderne : on pouvait y circuler sans se heurter à des portes trop nombreuses.

Les détenues marchèrent en rasant les murs, discrètes comme des félins à l'affût. Au bout de quelques minutes, Carmen se laissa rejoindre et demanda :

— Quelle heure peut-il être ?

— J'ai entendu sonner la demie d'une heure...

A ce moment, deux notes cuivrées s'élevèrent à l'ouest.

— Julot nous appelle !

Dans la nuit absolument silencieuse, la trompe d'auto retentit une seconde fois. Il sembla aux fugi-

tives que ce signal emplissait le ciel et donnait l'alarme à toute la ville.

Nadia dit avec angoisse :

— Il va attirer l'attention !

— C'est peut-être qu'il s'impatiente, répondit Carmen... S'il allait se faire poisser, tout de même ! Allons, dépêchons !

Elles traversèrent la cour de promenade, atteignirent le grand préau servant de buanderie, heurtèrent sans trop de bruit quelques baquets, contournerent des tréteaux chargés de linge, se trouvèrent enfin au pied d'un mur élevé.

— La petite porte, elle doit être par là, dit Carmen.

Elles écarquillèrent leurs yeux. Une tache d'ombre rectangulaire finit par leur apparaître, dans la muraille. La fille s'élança, saisit le loqueteau d'une main fébrile.

— M... ! dit-elle.

Elle insista, tira violemment, puis gronda :

— Fermée.

— Alors ?

— Alors, nous sommes foutues... Je ne connais pas d'autre passage pour atteindre la première enceinte !

Elle s'immobilisa, les poings crispés, ramassée sur elle-même comme si elle allait se ruer sur la porte. Des mots sifflèrent entre ses dents :

— Tu te rends compte ? Notre évacion du dortoir, et le courage de Julot, et la combine si bien montée, tout ça, c'est foutu ! Et, nous deux, on est bonnes pour le « jetar » !

Après un temps, elle demanda :

— C'est bien réglé ? Y a pas d'autres passages ?

— Il y a la grande porte, au fond du réfectoire.

— Tu parles ! Celle-là a des serrures comme des

valises ! Autant vouloir crever le mur. Et c'est tout c'que tu connais ?

— Oui, dit Nadia d'une voix mal assurée.

Un âpre combat se livrait en elle. Bien sûr, elle connaissait un autre passage. Elle savait que l'appartement du Sous-Directeur était situé, précisément, entre la première et la seconde enceinte — en quelque sorte à cheval sur le mur de séparation. En osant passer par son bureau, par son entrée et son escalier privé, on pouvait atteindre le chemin de ronde.

Mais Nadia hésitait. Pénétrer dans l'appartement de Valienne ? Y conduire cette fille décidée à tout ? Même dans la situation désespérée où elle se trouvait, la Russe s'effrayait d'une telle responsabilité.

Cependant, Carmen était retournée à la petite porte et la poussait rageusement. Elle répétait entre ses dents :

— Foutues ! Foutues !

Et voici que la trompe, dans la nuit, émit à nouveau ses deux notes. Mais atténuées, cette fois, et comme lointaines... Peut-être Julot voulait-il exprimer ainsi que sa faction ne pouvait plus guère se prolonger et qu'il songeait à partir ?

Nadia se décida :

— Je connais un chemin ; j'espère qu'il sera libre. Essayons de passer par le bureau où je travaille et par l'appartement du Sous-Directeur...

— Pourquoi que tu l'as pas dit plus tôt ? gronda Carmen, furieuse.

Puis, sans attendre de réponse, elle demanda :

— Et alors, quand on est dans l'appartement, comment sort-on ?

— Le bureau de Valienne donne sur une antichambre. D'après ce que j'ai compris, un escalier descend de cette antichambre jusqu'à une porte...

— Et, derrière cette porte ?

— Il y a le chemin de ronde.

— Elle est ouverte ?

— Je le suppose. Ce n'est pas une porte de la détention : il n'y a pas de raison de la fermer. La bonne de Valienne passe par là, tous les...

— Alors, dépêchons ! coupa brusquement la fille. Conduis-moi !

Cette fois, ce fut Nadia qui marcha la première. Elle saisit dans sa petite main les doigts de sa compagne, sortit de la buanderie, puis s'engagea sans hésitation dans la voie familière qu'elle parcourait chaque jour, pour se rendre à son travail. Elles gravirent un escalier dont Carmen ne connaissait même pas l'existence, avancèrent à tâtons et firent halte, enfin, dans un couloir très sombre. Par une imposte, on apercevait vaguement un peu de ciel bleu-noir et quelques scintillements d'astres.

Nadia attira la tête de sa compagne de manière à lui parler dans l'oreille.

— Nous sommes devant mon bureau. Pour le traverser, tu vas me suivre pas à pas. Attention ! A partir de maintenant, c'est comme si nous étions dans un appartement habité !

— Ça va ! dit Carmen.

La fille était fébrile. Sa main tremblait dans celle de Nadia. Était-elle possédée par sa libération, à la fois si proche et si lointaine ? Ou bien appartenait-elle déjà à son homme, à ce Julot qui l'attendait là, tout près, à moins de vingt mètres, peut-être ?

Nadia ouvrit sans bruit la porte de son bureau. Et, tout de suite, elle recula.

— Qu'est-ce qu'il y a ? interrogea Carmen, rageusement.

— Regarde... La lumière sous la porte !

Une lueur filtrait, en effet, à l'autre bout de la

pièce, pareille à une mince baguette de cuivre, au ras du sol.

Carmen jura, puis demanda :

- Qu'est-ce que c'est, là-bas ?
- C'est le cabinet du patron, de Valienne.
- Il travaille encore, à c't'heure ?
- Probablement.
- Allons voir.

Redoublant de précautions, les fugitives traversèrent la pièce, guidées par la petite lueur qui suffisait à déceler les obstacles.

A hauteur de serrure, un point d'or étoilait l'obscurité.

— Regarde par le trou !

Nadia regarda.

Elle vit distinctement le Sous-Directeur assis à son bureau, éclairé par une lampe à abat-jour glauque. Son front était dans l'ombre, mais on apercevait nettement son nez et sa bouche. Ses lèvres détendues exprimaient une grande lassitude, une infinie tristesse... Tassé dans son fauteuil, il paraissait très vieux.

— Tu le vois ? souffla Carmen.

— Oui.

— Qu'est-ce qu'il fait ?

— Attends... je distingue mal.

Nadia examina la table. La lumière de la lampe éclairait crûment de larges imprimés froissés : Valienne relisait d'anciens journaux...

Il abaissa sa main gauche qui, jusqu'alors, avait soutenu sa tête. Une petite trace brillante fut visible sur son visage ravagé. Puis, il tourna un feuillet du journal.

Nadia, au passage, eut la stupeur de reconnaître son portrait, une grande photographie d'elle, en première page, une de ces images un peu scanda-

leuses que la presse avait répandues, par millions d'exemplaires, à l'époque de son procès...

Elle comprit et sentit son cœur se serrer. Elle se pencha contre l'oreille de Carmen pour murmurer :

— Valienne travaille. Rien à faire. Retournons !

Mais la fille gronda :

— Retourner où ? Tu connais un autre chemin ?

— Nous chercherons.

— Puisque t'en connais pas, y a pas à barguigner : faut passer par ici ! Reste, si t'as peur. Moi, mon homme m'attend. Ecoute !

Les notes d'appel, très faibles, mais distinctes, traversaient les murs et venaient rejoindre les deux femmes embusquées dans la nuit.

Alors, Carmen ne se maîtrisa plus. Elle fouilla fébrilement dans son corsage et ordonna d'une voix déjà presque haute :

— Suis-moi !

Puis, elle ouvrit la porte, d'un seul coup, et s'élança dans le bureau de Valienne.

## CHAPITRE TRENTE-HUITIÈME

Monsieur Lantarasse, Directeur de la Maison Centrale de Montilliès, courait de corridor en escalier, de cour en jardin, de dortoir en atelier, comme un gros bourdon velu, furieux et affolé. Il soufflait à grand bruit, se perdait dans son trousseau de clefs, marmonnait des menaces et quand, à l'angle d'un couloir, il se heurtait d'aventure à un subordonné aussi hagard que lui-même, il lui criait en hâte des ordres fébriles et contradictoires.

Ou bien il posait des questions :

— Les a-t-on trouvées ? Par où sont-elles passées ? Est-il mort ?

On n'avait encore découvert, en fait d'indices, que quatre draps accrochés bout à bout à une fenêtre du dortoir. Quant au Sous-Directeur Valienne, on ne savait même pas si la large entaille qui ouvrait sa gorge n'avait pas lésé l'une des carotides. En fait, son état était aussi voisin de la syncope que du coma.

Lantarasse, d'ailleurs, était plus inquiet de ses prisonnières disparues que de son collaborateur. C'était d'elles seules, n'est-ce pas, qu'il était

responsable vis-à-vis de son Administration...

— Elles doivent être ici... Aucune porte n'a été forcée. Cherchez bien ! Elles se cachent !

Les gardiens de l'entrée étaient sûrs que nulle n'avait franchi la haute grille confiée à leur vigilance. Et celui d'entre eux qui avait effectué les rondes nocturnes jurait, plus fort que tout le monde, que les criminelles étaient encore enfermées dans la prison.

Plusieurs fois, Lantarasse s'informa de Francis Valienne. A un tel moment, le fils de la victime, le propre fiancé de sa fille, lui eût paru de bon conseil.

Mais le jeune homme refusait de quitter le chevet de son père.

C'était lui qui, le matin, avait découvert le corps étendu sur le parquet, près de la porte de l'appartement. Vision d'abattoir. Du sang partout, sur la table, sur les dossiers, sur le fauteuil, sur le sol. Les mains du Sous-Directeur étaient absolument rouges et une flaque formait un disque pourpre autour de son visage exsangue...

De prime abord, il semblait que la tête fût séparée du tronc, car une large bande divisait le cou. Quand Francis osa se pencher, il distingua une sorte de foulard rouge et fit alors la supposition absurde que son père avait été étranglé. Enfin, quand, de ses mains tremblantes, il eut palpé l'objet, il constata qu'il s'agissait d'un pansement très sommaire : un gros tampon maintenu contre les carotides par un lambeau d'étoffe enroulé.

Ainsi, la victime, avant de s'effondrer, avait eu la présence d'esprit d'aveugler l'effrayant jet de sang qui allait emporter sa vie !

Au milieu de son angoisse, Francis admira l'énergie de son père et pensa que si le pauvre homme

échappait au trépas, c'est à ce geste stoïque qu'il le devrait...

Ensuite, au cours de la matinée, s'était déroulé le film hallucinant : le transport du corps assassiné, le désespoir et la prostration de l'épouse, l'arrivée du vieux médecin affolé, l'appel d'un chirurgien, la transfusion du sang...

Francis avait été seul à organiser le combat contre la mort. Il n'avait même pas remarqué l'absence de sa fiancée, à cette heure tragique... Depuis des temps interminables, assis au chevet de la victime, il surveillait le pouls et injectait l'huile camphrée. Ah ! Monsieur Lantarasse pouvait le réclamer ; il se souciait bien, en ce moment, des responsabilités du Directeur !

Ce fut seulement au début de l'après-midi qu'on s'avisa d'explorer méthodiquement les abords de la prison. On découvrit, en premier, des traces de pneus, gravées dans la terre molle du chemin de culture, et qui s'arrêtaient vers le milieu de la muraille du couchant. Là, des sillons en éventail prouvaient que la voiture avait manœuvré pour tourner.

Dans le voisinage, des empreintes humaines étaient encore visibles. Beaucoup se perdaient dans un piétinement indécis. On put, cependant, en isoler un nombre appréciable et les examiner.

On reconnut, d'abord, de fortes semelles masculines. On distingua ensuite le contour moins net et plus réduit de pieds de femme ou d'enfant. Et, comme on reconstitua aussi le dessin assez caractéristique laissé par des cordes tressées, on fut à peu près sûr que des espadrilles du modèle pénitentiaire s'étaient posées là.

Dès lors, on dut admettre — avec consternation —

que les prisonnières s'étaient évadées. Cette certitude fut encore affermie quand un des veilleurs de nuit se fut hissé jusqu'au faite du grand mur. Le brave homme, furieux et quasi désespéré, avoua qu'il avait trouvé là-haut des creusures fraîches dans l'enduit et des fragments de chanvre qui prouvaient, à l'évidence, qu'une corde avait été jetée par-dessus la muraille...

Immédiatement, télégraphe et téléphone entrèrent en jeu. Le signalement des fugitives courut le long des fils, jusqu'à de lointaines gendarmeries. Mais Lantarasse lui-même se rendait compte de l'inutilité de cet effort.

— Avec une auto, marmonnait-il, avec une auto ! Il y a sans doute quatorze heures qu'elles sont parties... A présent, elles peuvent être au diable, à Paris, qui sait ? Ou à Marseille, ou à Bordeaux ! Qui nous dit qu'elles ne voguent pas en pleine mer, à l'instant où nous télégraphions ? S'enfuir avec une auto !

On eût dit qu'en le nommant, le Directeur voulait broyer le véhicule entre ses dents. Cette complicité mécanique lui semblait une déloyauté supplémentaire et une sorte d'injure personnelle.

On protégea par une barrière sommaire le carré de terre qui portait les empreintes. Des gendarmes, des policiers, un juge, son greffier, vinrent les examiner. Puis l'emplacement demeura désert sous le beau ciel d'été.

Le soleil était déjà très oblique et se rapprochait des collines mauves de l'horizon, quand un visiteur solitaire s'avança sur le chemin de culture.

C'était Francis Valienne qui, pour la première fois, quittait le chevet de son père. Le chirurgien l'y remplaçait. Depuis une heure, l'espoir était

permis. La transfusion avait réussi ; l'homme assassiné semblait dormir...

Or, le jeune homme avait senti s'éveiller en lui une étrange angoisse dont il n'aurait pu dire ni l'origine, ni le nom. Quelque chose lui manquait. Il aurait voulu aller en avant, se mettre en quête, poursuivre. Il éprouvait un intense besoin de savoir.

Le voici devant la frêle barrière. Il l'écarte et se penche sur les traces encore fraîches... Les semelles de l'homme ? Que lui importe ? Il examine le dessin granuleux laissé par les espadrilles. Deux femmes se sont piétinées ici, comme font les oiseaux, avant de prendre leur vol... Deux femmes ?

Agenouillé maintenant, Francis scrute plus attentivement les empreintes. Une dizaine sont assez nettes pour permettre des comparaisons. Dans toutes, la plante est imprimée profondément, alors que le talon est à peine indiqué.

« Parbleu, pense l'ingénieur, même hors de la prison, elles ont continué à marcher sur la pointe des pieds... »

Francis voudrait distinguer l'une de l'autre les traces des criminelles. Il se dit :

« Carmen est plus grande et plus lourde. Ses empreintes doivent être mieux marquées. »

Il commence une manière d'inventaire, puis se redresse avec humeur :

« Je suis fou... Qu'est-ce que cela peut me faire ? »

Pourtant, il continue à regarder le tertre et les traces qu'y ont laissées deux fugitives, évanouies pour toujours dans le vaste monde...

Le soleil est très bas. Il allonge bizarrement toutes les ombres, celles des haies, celles des platanes, celles des ceps de vigne. Il allonge aussi d'étranges granulations noires, dans les empreintes.

Francis s'en amuse et pense :

« C'est comme sur la lune, à l'époque des quartiers... L'ombre des pics au centre des cratères... »

Détail curieux : il aperçoit justement, au milieu d'un dessin d'espadrille, une sorte de pic minuscule d'où part une ombre très nette, plus longue que toutes les autres...

« Tiens... »

Il se penche de nouveau. Réellement, il y a là une infime petite montagne à base triangulaire. Elle a été moulée par un creux dans la semelle, par un « manque », à l'endroit où commence l'enroulement de la corde. Francis sait bien que des défauts de cette nature existent dans n'importe quel objet tressé. Mais voilà : la forme de cette cavité est chaque fois différente... Si deux paires de sandales ont piétiné ici, il doit s'y rencontrer quatre reliefs distincts.

Le jeune homme prospecte le sol avec un soin méticuleux. Les rayons presque frisants du soleil accentuent encore les reliefs et rendent les comparaisons faciles.

Il discerne immédiatement, au milieu d'une empreinte, un « pic » triangulaire et, au milieu d'une autre, un relief central de forme ovale. Ces signes distinctifs, il les reconnaît sur les autres empreintes, sur quatre, sur six, sur huit. Eh bien, mais... Stupeur : il a repéré ces deux mêmes indices sur toutes les empreintes.

Alors ? Alors ?

Alors, l'évidence s'impose : une seule femme a marché ici, *une seule femme s'est évadée...*

Le jeune homme demeure longuement immobile. Il est fier de sa perspicacité. Il est ému, surtout. Son angoisse de tout à l'heure n'a pas disparu,

mais il s'y mêle une sorte d'informe espérance.

Le front pensif, il s'en revient vers le chevet de son père. Et, tandis qu'il contourne la grande muraille sombre qui enferme les prisonnières, il se demande, d'une voix secrète et furtive comme un soupir :

« Laquelle ? Laquelle ? »

## CHAPITRE TRENTE-NEUVIÈME

Au-dessus de la ville endormie, pareils à de hautes sentinelles échangeant le mot de veille, les clochers de Montilliès se sont renvoyés la minuit.

Dans les couloirs de la détention, une ronde vient de passer : on voit encore, au fond des ombres, la lueur des fanaux électriques et les silhouettes fureteuses des deux gardiens. Car, à tout hasard, le service de nuit a été doublé.

Le silence retombe, avec l'obscurité.

Une demi-heure plus tard, dans la longue galerie du sous-sol, une nouvelle lueur s'allume. Un seul fanal et un homme solitaire. Francis Valienne a tenu à faire lui-même la tournée d'inspection réglementaire — la tournée nocturne que son père effectuait, d'ordinaire, trois ou quatre fois par mois.

Là-haut, dans l'appartement, le Sous-Directeur dort encore, veillé par son épouse et par le médecin de la prison.

Son immobilité, qui fut rassurante au début, se prolonge au point de devenir angoissante. Sous l'inertie apparente, la pâleur et la rigidité, quel



vaste conflit met aux prises les globules du sang de Valienne et les globules étrangers transfusés ce matin ?

Attendre. On ne peut qu'attendre, en ce moment.

Francis avance à pas lents, sous les voûtes obscures du sous-sol. Sur son passage, le faisceau de sa lampe électrique fouille les renforcements, scrute les placards, pénètre dans les embrasures.

Espère-t-il découvrir quelque chose ? Croit-il, oui, croit-il vraiment qu'il va prendre et capturer *quelqu'un* ?

Le silence est total.

Tout à coup, il perçoit un bruit. De petites touches feutrées, sur les dalles : un être humain marche dans la nuit !

Francis sursaute. Il tend à bout de bras son projecteur. Tout là-bas, au coude de la galerie, un nuage pâle disparaît. Valienne s'élance. Mais, quand il atteint le tournant, il n'a plus, devant lui, que des voûtes désertes. Un escalier prend naissance à dix pas. Il le gravit en courant, jusqu'au premier palier.

Il s'arrête juste à temps pour distinguer, une seconde fois, le frôlement sur les dalles. D'un réduit situé sous les marches, une forme a jailli. Elle fuit éperdument dans la galerie.

— Halte ! crie Francis. Halte, ou je tire !

Comment exécuterait-il la menace ? Sa main, soudain tremblante, n'aurait pas le courage d'envoyer la mort...

Il saute au bas de l'escalier, reprend sa course. De nouveau, la nuit s'étend devant lui, épaisse et silencieuse.

Allumer les lampes du plafond ? Il ne peut s'y attarder. Connaît-il seulement l'emplacement des commutateurs ?

Une porte basse donne sur un cellier. Francis se penche. La petite pièce est vide. Mais une toile d'araignée s'est collée au visage du jeune homme. Il l'arrache avec dégoût, d'un geste instinctif de sa main droite, qui, précisément, tient la lampe électrique. Si bien que sa figure, pendant une seconde, est violemment éclairée.

Il recommence la chasse. Rejoindra-t-il jamais l'ombre fugitive ? Il en doute, maintenant, car il sait qu'au fond extrême de la galerie s'ouvrent deux couloirs latéraux et deux escaliers.

Il ralentit sa course. Il est découragé. Il va s'arrêter. Et voici qu'une forme se dresse devant lui, à dix pas. Alors, il pousse un cri et bondit sur elle.

— C'est vous, c'est vous !

Il ne peut s'empêcher de prononcer un nom :

— Nadia...

La jeune femme tremble comme un oiseau. Elle essaye pourtant d'écartier les mains violentes qui l'immobilisent.

Elle supplie :

— Ne criez pas ! Lâchez-moi... Je ne fuirai pas.

Francis paraît ne pas entendre. Alors, elle reprend, de sa voix haletante :

— Je ne fuirai pas : vous voyez bien que je me rends volontairement !

L'homme desserre enfin son étreinte. Il recule de deux pas et tient Nadia tout entière dans le rayon de sa lampe. Elle est pâle comme une statue au clair de lune ; ses larges yeux semblent déments ; sa poitrine bat à grands coups. Sa blouse blanche est déchirée et maculée de sang.

— Une seule question : votre père est-il vivant ?

— Oui...

Ses prunelles redeviennent lucides et s'emplissent d'une lumière heureuse :

— Oh ! merci !

Mais Francis ne quitte pas du regard les taches sanglantes. Il dit, d'une voix sourde :

— Vous avez voulu tuer mon père !

Un élan de révolte la soulève toute :

— Moi ? moi ?

— Quel est ce sang dont votre robe est pleine ?

— Le sien !

— C'est donc vous...

— C'est moi qui l'ai sauvé !

Il dit avec colère :

— Inutile de mentir. Avouez, plutôt ! Que s'est-il passé ?

Nadia supplie :

— Je vous dirai tout. Mais, d'abord, parlez bas...

Et, je vous en prie, éteignez votre lampe !

Elle saisit la main hésitante qui tient le fanal et répète avec une douce insistance :

— Eteignez !

Il cède, puis répète :

— Que s'est-il passé ?

— Je voudrais vous parler ailleurs qu'ici.

— Vous avez peur ?

— Oui... Il y a vingt-quatre heures que je suis comme une bête traquée... Si une ronde survient...

Le fils du Sous-Directeur a pitié.

— Soit. Allons ailleurs. Suivez-moi !

Ils marchent côte à côte, le long de la galerie obscure.

Avec le trousseau de son père, Francis ouvre des clôtures, une grille. Les voici dans le cloître aux ogives bleu de nuit. Puis ils atteignent la buanderie où l'eau miroite vaguement.

Là, toute proche, se trouve une remise que l'ingénieur connaît bien, pour y avoir jadis abrité sa bicyclette. Il fait jaillir de la lampe un faisceau de lumière et pousse la détenue jusqu'à un vieux coffre qui occupe le fond de la petite pièce.

— Maintenant, asseyez-vous et parlez !

## DERNIER CHAPITRE

Nadia, affalée sur le vieux coffre, est encore hale-tante de sa course dans la nuit, de sa peur, du drame où elle est plongée et qui continue...

Mais Francis Valienne s'impatiente :

— Je veux savoir. Qui a frappé mon père ?

— Carmen.

— Pour se venger ?

— Non, pour fuir. Il fallait traverser le bureau, puis descendre votre escalier, pour gagner l'enceinte extérieure...

— Donc, vous êtes arrivées ensemble jusqu'au voisinage de mon père ?

— Oui. Quand j'ai vu que Monsieur Valienne était là, j'ai voulu reculer. Mais Carmen était décidée à tout. C'est elle qui a bondi dans le bureau. Je ne savais pas qu'elle eût une arme...

— Quelle arme ?

— Je n'ai pas eu le temps de distinguer. Peut-être ses ciseaux, peut-être une cuiller tranchante, comme celle...

— Comme celle ?

Nadia n'hésite qu'une seconde avant de préciser :

— Comme celles qu'on fabrique, paraît-il, dans les pénitenciers d'hommes... Carmen a frappé à la gorge.

— Mon père s'est débattu ?

— Il a voulu désarmer Carmen. Mais, tout de suite, le sang l'a étouffé. Il est retombé dans son fauteuil, le visage sur sa table. Ensuite, il a glissé par terre.

— Mais je l'ai trouvé étendu près de la porte !

— C'est moi qui l'ai couché sur le plancher.

— Et son pansement ?

— C'est encore moi. Le sang coulait horriblement... J'ai été l'épouse d'un médecin : je sais un peu soigner une hémorragie. J'ai fait des tampons avec mon mouchoir et avec le sien. Et j'ai déchiré ma blouse pour fabriquer des bandes...

Francis rallume vivement sa lampe, éclaire de tout près le vêtement de sa compagne. Il se penche. Oui, vraiment, la blouse est effrangée ; il lui manque une dizaine de centimètres. Il regarde l'étoffe : c'est bien la rude toile qui a servi à confectionner le pansement.

Il se redresse, les yeux pleins d'un grave attendrissement :

— Oh ! Nadia, Nadia ! Vous avez fait cela ! C'est vous qui avez sauvé mon père ! Merci !

Il saisit dans les siennes les petites mains bienfaites et les porte à ses lèvres. Sa voix tremble un peu pour continuer l'interrogatoire :

— Pendant ce temps, que faisait Carmen ?

— Carmen ? Elle n'était plus là. Aussitôt après avoir abattu Monsieur Valienne, elle a ouvert la porte de votre appartement. Elle m'a dit : « Viens ! » Mais moi, je regardais le corps de votre père et le sang qui coulait de sa gorge. Elle m'a appelée de nouveau : « Nous sommes sauvées, frangine ! Mais faut

en mettre ! Viens ! » Je ne bougeais toujours pas. J'ai dit : « On ne peut pas le laisser mourir. » Alors, elle a ricané : « Un gaffe de moins, est-ce que ça compte ? » Puis elle m'a crié à voix basse : « Viens ! ou je cavale sans toi ! » Et, quand elle a vu qu'au lieu de la suivre, je me penchais vers votre père, elle m'a jeté : « Tant pis ! T'es trop poire ! » et elle a disparu.

— Après ?

— Après, quand j'ai eu achevé le pansement, j'ai vécu des minutes horribles...

— Vous pouviez encore rejoindre Carmen ?

— Oh ! il était déjà trop tard... Le pansement avait bien duré dix minutes. Et puis, je voulais... je voulais... C'était une chose très difficile : je voulais appeler, pour qu'on soignât votre père.

— Qui vous en empêchait ?

— Carmen... Si je donnais l'éveil tout de suite, Carmen serait reprise ! J'ai dû attendre.

— Longtemps ?

— Le temps qu'elle soit en sûreté... J'avais la tête de votre père sur les genoux et j'appuyais mes deux mains sur le pansement... Les bandes étaient déjà toutes rouges. Enfin, j'ai entendu la trompe.

— Quelle trompe ?

— Celle de l'auto qui emmenait Carmen. Le son venait de très loin, dans la campagne... Carmen était sauvée. Aussitôt, je me suis levée, j'ai pris un presse-papiers sur le bureau et j'ai frappé un grand coup contre la porte de votre appartement.

— Un coup ? Oui, ma mère l'a entendu. Mais elle ne pouvait deviner... Et, ensuite ?

— Je suis repartie par où j'étais venue. Je comptais regagner le dortoir et reprendre ma place dans ma cellule. Mais je n'ai pas eu la force de remonter le long des draps...

— Où avez-vous passé la journée ?

— Derrière des planches, dans le sous-sol. J'avais peur. Et aussi j'espérais...

— Quoi donc ?

— J'espérais... ce qui est arrivé : vous rencontrer, Francis, vous raconter...

— Attention ! dit le jeune homme.

Un bruit de pas résonne dehors, dans la sonorité cristalline qui précède l'aube.

— Une ronde ! J'ai laissé la clef à l'extérieur ; pourvu que...

Deux hommes s'approchent, d'une démarche lourde. Un rais de lumière glisse sous la porte.

Instinctivement, le fils du Sous-Directeur se place devant la prisonnière. Mais la lueur s'éteint, les pas s'éloignent.

Alors Francis demande :

— Nadia, qu'allez-vous devenir ?

Une douce voix résignée répond, dans l'ombre :

— Le Prétoire, je suppose... Sans doute, le cachot.

— Ce n'est pas possible ! dit l'homme, soudain révolté.

Mais il connaît la procédure inévitable : Nadia sera jugée. Son geste pitoyable atténuera sa faute ; il ne la supprimera pas. N'est-ce pas elle qui a guidé Carmen jusqu'au lieu du crime ?

Même si, par chance, les juges écartent totalement la complicité d'assassinat, la tentative d'évasion subsistera. Ce délit implique des mois de cachot ; il entraîne surtout une sanction démesurée : la certitude pour Nadia de ne plus jamais obtenir sa grâce... Jamais.

Le fils du Sous-Directeur, élevé au cœur de l'Administration pénitentiaire, sait tout cela mieux que quiconque. Pourtant, il répète à voix basse :

— Ce n'est pas possible. Vous avez sauvé mon père, Nadia !

La femme sent l'émotion de Francis. Il lui semble que deux bras masculins sont prêts à se refermer sur elle. Soudain, elle ose s'appuyer, toute frémissante, sur la poitrine du jeune homme :

— Vous avez pitié de moi... Francis, m'aimeriez-vous un peu ?

— Taisez-vous ! Je ne pense pas à... à cela, je pense à la souffrance qui vous attend : elle m'est intolérable, à présent. Si je pouvais...

Il se tait un instant. Puis, d'une voix profonde, tranquille et nette, presque sèche, il articule :

— Je peux. Tout le monde vous croit déjà évadée. Partez !

— La liberté ?

— Oui. Il n'a tenu qu'à vous de vous échapper, la nuit dernière, en même temps que Carmen... Qu'importe à notre responsabilité que votre évasion ait eu lieu hier, ou aujourd'hui ?

— Il n'y a plus de corde à nœuds...

— Il y a mes clefs. Il faut que vous soyez dehors avant la ronde de quatre heures et demie, car, ensuite, il fera jour. Attendez-moi !

Francis Valienne n'accepte ni un merci, ni une étreinte. Il sort, referme soigneusement la porte de la remise et s'éloigne à pas silencieux.

L'attente commença pour Nadia. Son âme d'oiseau perdu réalisait mal la formidable et subite espérance. Elle se voyait soudain emportée par un courant miraculeux, par une sorte de fleuve souterrain qui, certes, coulait encore dans l'ombre effrayante des cavernes, mais qui déboucherait tout à l'heure, avec elle, dans l'air libre et dans la lumière...

Une grande douceur la pénétrait. Un homme la

protégeait enfin, un homme voulait la sauver. Elle se sentait tout entière dans sa main, petit être frémissant traqué par les meutes civilisées. D'un geste, l'homme pouvait l'étouffer pour toujours, ou bien la lâcher, éblouie, dans un ciel plein de joie. Et cet homme, puissant comme un dieu, c'était Francis !

Trois heures sonnèrent dans la nuit. Alors, un peu d'angoisse commença à naître en elle. Quel obstacle — ou quel remords — empêchait son libérateur de revenir ?

La demie de trois heures sonna à son tour.

Ensuite, il sembla à la jeune femme que les ombres, autour d'elle, devenaient moins denses. Levant la tête, elle discerna une imposte grillagée qu'elle n'avait pas encore aperçue. Le ciel s'éclaircissait, entre les mailles de fer. Était-ce déjà l'horrible naissance du jour ?

Des instants interminables s'écoulèrent. Nadia, après s'être levée plusieurs fois, venait de se rassembler, désespérée, sur le vieux coffre, quand, silencieusement, la porte s'ouvrit.

Francis entra. Sa silhouette se détachait distinctement sur la nuit pâlisante. Il portait un gros paquet sous le bras.

— Vous avez été inquiète, j'en suis sûr ? J'ai été retenu au chevet de mon père. Et ensuite, j'ai dû faire des recherches dans le placard aux vieux vêtements...

— Votre père ?

— Il est hors de danger : le mieux continue...

— Il a parlé ?

— Oui, Nadia. Il a ouvert les yeux, pendant quelques minutes. Il a souri à ma mère et, comme elle le questionnait sur l'attentat, il a répondu : « C'est Carmen qui m'a frappé... »

— Vous voyez...

— Oh ! Nadia ! Vous savez bien que je vous croyais déjà !

Francis dénoua le paquet qu'il avait apporté et dit avec décision :

— Maintenant, il faut faire vite. Le jour commence à poindre... Enlevez votre uniforme ! Voici d'autres vêtements...

Il étala sur le coffre des hardes indistinctes. La lampe électrique était à peine nécessaire pour les éclairer, car les premières lueurs du matin entraient par l'imposte.

Nadia ôta sa blouse déchiquetée, dépouilla son corsage, laissa tomber sa jupe. Une étrange modestie ralentissait ses mouvements. Elle murmura :

— La chemise ?

— Il faut en changer, bien sûr... Si vous étiez arrêtée, elle suffirait à vous dénoncer !

Alors, d'un geste décidé, elle fit passer par-dessus sa tête et rejeta loin d'elle la grosse toile pénitentielle. Elle se trouva toute nue, dans l'aube frissonnante. Il faisait assez clair pour qu'on distinguât son corps de jeune fille, ses belles jambes nerveuses, le svelte élan de ses reins, son ventre lumineux, ses petits seins rigides...

Est-elle encore oppressée par la crainte ? Non, certes. Car, superbement impudique, elle fait un pas vers l'ingénieur et, soudain, colle étroitement sa jeune chair à la sienne.

— Francis ! Francis !

Il est surpris. Et comme son esprit est tout entier appliqué à l'évasion qu'il organise, il s'impatiente :

— Ce n'est pas le moment... Hâtez-vous !

Mais elle insiste :

— Francis, c'est comme cela, avec toute mon âme et tout mon corps, que je veux vous dire : « Merci ! »

Elle entoure d'un de ses bras le cou du jeune homme, elle cherche et trouve ses lèvres. Oh ! oui, qu'elle lui laisse le souvenir ineffaçable de son baiser, qu'elle le marque à jamais du sceau de sa petite bouche !

Il veut de nouveau la repousser. Mais que peuvent les forces d'un homme contre l'enlacement d'une amoureuse ? Il est enveloppé d'une chaude et souple étreinte ; sa bouche emprisonnée frémit et s'anime malgré lui.

Pendant un instant, les choses semblent vaciller et tourner : les murs de la remise, le chemin de ronde plein de menaces, l'énorme muraille sombre de la première enceinte, et aussi le ciel immense où toutes les étoiles sont maintenant dissoutes.

Nadia lui permet enfin de reprendre son souffle. Il reproche, d'une voix étouffée :

— Je vous en prie, Nadia, dépêchez-vous !

Mais elle demande :

— Vous reverrai-je, Francis ?

— Dépêchez-vous. Il faut que vous preniez le train de cinq heures !

— Vous reverrai-je ?

— C'est peu probable, Nadia : avant huit jours, je serai à Bade !

Alors, elle se redresse, les paumes froides, les yeux soudain désespérés :

— Vous y serez avec Simone, n'est-ce pas ? Vous serez marié ?

Le fils du Sous-Directeur bat des paupières. Son front se crispe. On dirait, vraiment, que la question est nouvelle pour lui...

Dans son âme se déchaîne un brusque et sauvage combat. Contre Simone, sa fiancée intelligente et dure, se groupent tout à coup mille ennemis épars jusqu'alors... Il récapitule les froissements d'amour-

propre, les petites colères, les petites rancunes, la « carte forcée » des fiançailles, tant d'autres circonstances importantes ou futiles où la jeune fille a révélé son ambition et la sécheresse de son cœur.

Mais un grief majeur s'ajoute à tous ceux-là : la journée d'hier s'est achevée sans que Simone, décevante alliée, soit seulement venue au chevet de Valienne agonisant !

Francis redresse enfin la tête, d'un petit mouvement sec, comme lorsque l'on prend une résolution devant soi-même. Et il dit, avec un détachement bien imité :

— Marié ? Moi ? Ma foi, je n'en sais plus rien... En tout cas, je serai seul à Bade !

— Oh ! crie Nadia, alors j'aurai peut-être la chance de vous y revoir !

Soudain, elle apparaît joyeuse et triomphante. Simone, l'impitoyable ennemie, Simone est vaincue !

Maintenant, elle s'habille très vite. Son corps charmant disparaît dans les hardes vétustes. Elle prend l'aspect d'une petite provinciale dans la gêne. Une toque sombre dissimule entièrement ses cheveux pâles. Et elle rit :

— Je suis belle, à présent ! N'est-ce pas, Francis, qu'il valait mieux que je vous dise « merci » dans ma tenue de tout à l'heure ?

L'ingénieur sourit à peine. Au contraire, c'est avec une grave tendresse qu'il dit :

— Je n'oublierai pas ce « merci ». Je ne vous oublierai jamais, petite alliée qui avez sauvé mon père, petite Nadia qui vous êtes si bien rachetée !

Sans doute parlerait-il plus longtemps, plus affectueusement. Mais, entre les mailles de l'imposte, le ciel blanchit avec une rapidité effrayante. Francis reprend le ton net du commandement :

— Ecoutez bien. Sitôt dehors, vous suivrez la grand'route, sur votre gauche, et vous gagnerez la gare. Vous la verrez peu après être entrée dans la ville. Voici de l'argent. Le rapide de Paris passe à cinq heures dix. Vous le prendrez. Une fois à Paris, dans la foule, vous serez sauvée... Maintenant, dépêchons-nous. Suivez-moi !

Ils quittent la remise. Dehors, la lumière du jour est si vive qu'elle leur fait peur. Valienne doit modifier l'itinéraire prévu.

— On pourrait nous voir, des fenêtres. Passons par le sous-sol.

Longs détours, dangers évités et à chaque pas renaissants, ronde de quatre heures et demie qu'on n'a pu devancer et dont il faut attendre l'éloignement...

Enfin, voici la première enceinte, le grand mur sombre derrière lequel s'étend la liberté.

— Comment le franchir ? demande Nadia.

— Par la porte des Morts.

La détenue n'a jamais vu cette poterne au nom sinistre, mais elle sait qu'on l'ouvre, de temps en temps, devant un cercueil. C'est par là que la vieille Loire, lasse d'attendre sa grâce, est enfin sortie de la prison, il y a dix mois...

Ils marchent en rasant les bâtiments. Une petite porte très massive et très basse, peinte en vert, apparaît au pied de la muraille.

Francis examine rapidement le trousseau administratif.

— Mon père a certainement... Ah ! voici la clef !

La petite porte s'entre-bâille. Un coin de route apparaît, luisante de rosée, avec des arbres, des champs, un horizon illimité.

— Maintenant, adieu, Nadia !

— Oh ! non, Francis, pas adieu. Je veux espérer...

Sinon, la liberté me semblerait trop triste. Dites-moi : « Au revoir ! »

Une gentille indulgence éclaire le visage du jeune homme. Il murmure :

— Eh bien, c'est cela : *Au revoir*, Nadia !

Une brève étreinte des mains, rien de plus. Et déjà la lourde petite porte est refermée à double tour.

Francis a fait un paquet des vêtements abandonnés par Nadia et les a cachés avec soin. Il remonte dans l'appartement sous-directorial, gagne sa chambre, ouvre la fenêtre orientée vers la ville.

Le matin d'été illumine pleinement le ciel et la terre. Les parfums de Provence affluent des bois, des garrigues, des prairies humides et des vignes frissonnantes. Tout renaît, tout recommence, tout chante, au seuil de la belle journée d'été.

Et tout est libre, aussi, sur les collines, dans les champs et sur la route, tout, même cette mince jeune femme vêtue de sombre que Francis suit du regard et qui, là-bas, sans avoir fait aucune rencontre dangereuse, pénètre déjà dans la ville.

FIN

*Nadia Jordan est l'héroïne d'un autre roman de Raymond de Rienzi, intitulé : « LA FEMME ÉPERDUE ». (Tallandier, éditeur.)*

---

Imp. spéciale des Editions Tallandier, 75, r. Dareau, Paris (France).  
216-9-35.

---



**RAYMOND DE RIENZI**

# LA FEMME ÉPERDUE

(Tremblante et nue)

ROMAN CRIMINEL

“Je crois bien que *La Femme Éperdue* est le meilleur roman de R. DE RIENZI. Il révèle une imagination ardente - ardente et disciplinée”.

J. ERNEST-CHARLES.

“Tout l'ensemble est d'un suprême intérêt. R. DE RIENZI a parfaitement réussi sa tentative nouvelle”.

GEORGES AVRIL.

“*La Femme Éperdue* constitue un excellent récit dramatique et romanesque, fort bien conduit. Vraiment une attrayante lecture, - pour adultes, bien entendu : que l'on peut recommander sans crainte”.

LES TREIZE (*L'Intransigeant*).

“Vivant, fertile en péripéties, écrit avec souplesse, le roman de M. R. DE RIENZI se lit avec un vif plaisir.”

HENRY BÉNAZET.

“Le Roman de R. DE RIENZI est truffé de remarques aigües et cursives témoignant d'un don d'observation et de réflexion remarquable, apte à éliminer ces détails secondaires qui encombrant trop d'ouvrages”.

LÉON DAUDET (*Candida*).

Un volume : 10 fr.

**RAYMOND DE RIENZI**

# LES FORMICIENS

ROMAN DE L'ÈRE SECONDAIRE

“Si WELLS avait écrit *Les Formiciens*, ce roman serait célèbre sur les deux continents. Roman extraordinaire... (Œuvre étrange et infiniment curieuse”.

GEORGES CLARETIE (*L'Ami du Peuple*).

“Le lecteur captivé quitte les dimensions humaines et suit passionnément la grande aventure des Insectes, conquérants, nomades ou bâtisseurs de cités”.

(*Figaro*).

“Il fallait, pour évoquer *Les Formiciens*, non seulement un esprit de formation scientifique, mais de grands dons de poète. M. DE RIENZI les possède, de telle sorte qu'ayant voulu écrire le roman de la fourmi de l'ère secondaire, il a écrit une épopée”.

MAX DAIREAUX (*Journal de la Femme*).

Un volume : 12 fr.

ÉDITIONS JULES TALLANDIER

